

AU PAYS D'EXIL

DE

CHATEAUBRIAND

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Honoré Champion, éditeur.

LA LÉGENDE DE LA MORT chez les Bretons armoricains.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française.) — 2 vol.

VIEILLES HISTOIRES DU PAYS BRETON. — 1 vol.

COGNOMERUS ET SAINTE TRÉFINE, mystère breton. — 1 vol.

Calmann Lévy, éditeur.

LA CHANSON DE LA BRETAGNE, poésies. — 1 vol.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française.)

AU PAYS DES PARDONS. — 1 vol.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française.)

PAQUES D'ISLANDE, nouvelles. — 1 vol.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française.)

LE GARDIEN DU FEU, roman. — 1 vol.

LE SANG DE LA SIRÈNE, nouvelles. — 1 vol.

LA TERRE DU PASSÉ. — 1 vol.

LE THÉATRE CELTIQUE. — 1 vol.
(Ouvrage couronné par l'Académie Française.)

Ch. Delagrave, éditeur.

CONTES DU SOLEIL ET DE LA BRUME. — 1 vol.

LA BRETAGNE ET LES PAYS CELTIQUES

Au Pays d'Exil

de

CHATEAUBRIAND

PAR

ANATOLE LE BRAZ



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, quai Malaquais, 5
1909

A

MADAME IDA BENCE LAMBERT,

A MES AMIS

LE DOCTEUR ET MADAME AYTON GOSTLING

Je dédie cette étude entreprise sous leurs auspices et avec leur concours.

A. L. B.

AU PAYS D'EXIL
DE CHATEAUBRIAND

PRÉAMBULE[1]

La biographie de Chateaubriand — je veux dire sa biographie réelle, et non point celle à demi poétique qu'il a magnifiquement orchestrée dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* — est encore à écrire. Ce travail, quel que soit l'historien qui l'entreprendra, ne sera sans doute pas mené à bien de sitôt. Il y a encore plus d'un voile somptueux à faire tomber, et la vérité toute nue ne s'évadera

1. Qu'il me soit permis de dire, dès le début de cette étude sur la vie de Chateaubriand dans le Suffolk, que le premier qui me la conseilla, ce fut précisément celui qui l'édite aujourd'hui, mon vénéré ami, M. Honoré Champion, qui avait pressenti, en quelque sorte, avant la lettre, les résultats qu'elle pouvait donner.

complètement de la fiction qu'autant que les archives publiques et privées, sollicitées, explorées en tous sens, nous auront livré leurs derniers secrets. Nombre de bons chercheurs, en tête desquels il convient de nommer l'abbé Pailhès, M. Joseph Bédier et, plus récemment, M. Victor Giraud, se sont patiemment mis à la tâche. J'apporte aujourd'hui ma contribution à l'œuvre commune.



Une contribution modeste, certes, mais qui ne laisse pas d'avoir son importance, puisqu'elle a trait à la phase la plus obscure peut-être de la vie de Chateaubriand, et la plus indispensable pourtant à connaître, s'il est vrai, comme j'en suis convaincu, que les années d'Angleterre, les années de l'exil, ont exercé une influence prépondérante sur la formation de son tempérament littéraire et sur les productions capitales de son génie[1].

On oublie trop, et la plupart des critiques qui

1. C'est aussi le sentiment de M. Victor Giraud (*Chateaubriand, Etudes littéraires*, Avant-propos, p. XVI-XVII) : « Il y aurait un bien intéressant chapitre d'histoire littéraire à écrire sur les origines anglaises de la pensée de Chateaubriand. C'est, ne l'oublions pas, en Angleterre, où il resta sept ans, qu'eut lieu pour lui la crise religieuse : il s'agirait donc de savoir avec précision quelles influences « livresques » ou autres il y a subies, et s'il faut en tenir compte pour l'histoire de ses idées ».

se sont occupés de sa personne et de son œuvre ne se sont pas assez souvenus, me semble-t-il, que, de 1793 à 1800, c'est-à-dire pendant sept années consécutives, Chateaubriand a résidé à Londres, ou dans les environs de Londres, sans revoir la France, avec laquelle il avait perdu presque tout contact. On oublie que, durant ce septennat, il n'a pas seulement respiré l'atmosphère anglaise, mais qu'il s'y est plongé, baigné, trempé. Or, si l'on observe qu'il n'avait pas tout à fait vingt-cinq ans, lorsqu'il chercha un refuge en Angleterre, et qu'il en avait près de trente-deux, quand il en repartit; que ce long intervalle embrassa, par conséquent, pour lui, l'époque, si décisive dans toute carrière d'écrivain, où des fougues de la jeunesse se dégage peu à peu la maîtrise de l'âge mûr, il est aisé de concevoir l'intérêt puissant qui s'attache à cette période et combien il serait désirable qu'on la pût éclairer jusqu'en ses moindres détails.

C'est ce que j'ai tenté de faire ici, selon mes moyens, pour le laps de temps, assez considérable[1], que Chateaubriand passa en Suffolk, dans la région de Beccles et de Bungay[2]. Si j'y ai réussi

1. Plus considérable, on le verra, qu'on ne l'avait supposé jusqu'à ce jour.

2. Au moment où ces pages étaient en cours de publication dans la *Revue de Paris*, un jeune érudit anglais, M. Ernest Dick, donnait à la *Revue d'histoire littéraire* un article très

à quelque degré, je le dois principalement à l'obligeance de mes excellents amis, le docteur et Mme Ayton Gostling. Non contents de s'être dérangés, sur ma demande, pour rassembler les premiers éléments de la présente étude, ils ont bien voulu m'aider à la compléter, en recommençant avec moi le pèlerinage qu'ils s'étaient déjà imposé à mon intention et où leur expérience, sans parler de leur sollicitude, devait m'être d'un inestimable secours. Grâce à la connaissance qu'ils ont du Suffolk, grâce aux relations qu'ils y comptent, il m'a été loisible, en l'espace d'une semaine, d'abord de visiter en dévot les lieux consacrés par le souvenir de mon illustre compatriote breton, ensuite de recueillir sur place quantité de témoignages et de documents qui, restés inédits jusqu'à ce jour, sont singulièrement propres, si je ne me trompe, à enrichir d'aperçus nouveaux la biographie de Chateaubriand et même à suggérer certaines interprétations nouvelles de son œuvre.

*
* *

Ces documents, ces témoignages, je les produis

documenté sur le même sujet. On aura profit à lire son travail, trop différent du mien pour faire avec lui double emploi (V. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1908 : « Le séjour de Chateaubriand en Suffolk »).

comme ils me sont venus, je veux dire pêle-mêle avec mes impressions de voyageur, puisque c'est cependant au hasard des étapes que je me les suis procurés.

Je sais les inconvénients d'une pareille méthode. Qu'on m'excuse de l'avoir préférée. Elle aura, du moins, l'avantage de restituer les événements à leur cadre naturel. Nous suivrons Chateaubriand pas à pas dans les sites et sur les chemins que hanta son exil ; nous saluerons les logis qui lui furent bienveillants, ceux aussi qui lui furent douloureux; nous verrons enfin se lever devant nous les horizons qu'il peupla de ses rêves et qui demeurent enveloppés du prestige de son grand nom.



Mais, auparavant, il ne sera probablement pas inutile de résumer aussi brièvement que possible le récit qu'il nous a légué, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, sur les débuts de son séjour en Angleterre[1].

1. Je préviens tout de suite que les éditions de Chateaubriand dont je me suis servi sont : pour les *Mémoires d'Outre-Tombe*, l'édition Biré ; pour *Atala*, l'édition V. Giraud ; pour tous les autres ouvrages, l'édition des *Œuvres complètes*, publiée chez Pourrat, 1836.

Sur le séjour de Chateaubriand à Londres, jusqu'à son départ pour le Suffolk, il faut lire l'étude de M. F. Baldensperger

Il y débarque exactement le 17 mai 1793, venant de Jersey. En poche, pour toute fortune, il a trente louis qui lui ont été apportés de Saint-Malo par un bateau fraudeur[1]. C'est la misère, c'est le dénuement à bref délai. Comment vivra-t-il? Il y a bien le shilling par jour que le gouvernement anglais distribue en aumône aux émigrés nécessiteux : Chateaubriand ne nous donne pas à entendre qu'il en ait jamais usé. La plupart de ses compagnons d'infortune se sont ingéniés à se créer des ressources. D'aucuns, par exemple, se sont improvisés marchands de charbon; mais René, — quoique fils d'un armateur malouin, commerçant assez âpre, voire un tantinet négrier, — René est d'âme trop celte pour s'essayer aux choses du négoce. D'autres, avec l'aide de leurs femmes, fabriquent des chapeaux de paille : René a une femme, mais qui ne peut lui être d'aucune efficacité, car il l'a laissée là-bas, en Bretagne, n'ayant, d'ailleurs, pris que juste le temps de l'épouser et de lui emprunter une partie de sa dot[2]. D'autres, enfin, enseignent le français, — qu'ils ne savent pas[3]. René le

dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. XIV, p. 585 sqq.

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 103.

2. Marié à Saint-Malo par le prêtre insermenté Louis Buard, le 29 février 1792, il partait en émigration le 15 juillet de la même année.

3. La remarque est de Chateaubriand, *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 111.

sait, lui : s'occupera-t-il à l'enseigner ? Plutôt que d'y condescendre, les *Mémoires* nous le montrent se résignant aux pires extrémités de la détresse et de la faim. Il ne conçoit que deux moyens de subsistance : son épée ou sa plume.

La première, depuis les fatigues et les privations subies à l'armée de Condé, il est de santé trop précaire pour s'en servir. Reste la seconde : il trouve l'occasion de l'employer à des traductions du latin et de l'anglais que lui procure Peltier, l'ancien rédacteur des *Actes des Apôtres*, — dont on aimerait, entre parenthèses, qu'il parlât, sinon avec plus de mansuétude, du moins avec une impertinence moins hautaine[1]. — Le même Peltier l'encourage à entreprendre l'*Essai historique sur les Révolutions*, dont il lui a peut-être insufflé l'idée ; il le met en relations avec l'imprimeur Baylis et le

1. Rappelons le croquis à l'emporte-pièce qu'il trace du personnage : « Peltier, auteur du *Domine salvum fac regem* et principal rédacteur des *Actes des Apôtres*, continuait à Londres son entreprise de Paris. Il n'avait pas précisément de vices ; mais il était rongé d'une vermine de petits défauts dont on ne pouvait l'épurer : libertin, mauvais sujet, gagnant beaucoup d'argent et le mangeant de même, à la fois serviteur de la légitimité et ambassadeur du roi nègre Christophe auprès de George III, correspondant diplomatique de M. le comte de *Limonade*, et buvant en vin de Champagne les appointements qu'on lui payait en sucre. Cette espèce de M. Violet, jouant les grands airs de la Révolution sur un violon de poche, me vint voir et m'offrir ses services en qualité de Breton ». *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 111-113.

libraire Deboffe, qui acceptent, celui-là de publier, celui-ci d'éditer le futur ouvrage.

Nous sommes en 1794[1]. La gêne est un instant conjurée, mais bientôt elle redouble. Les traductions ne viennent plus. La faute en est, paraît-il, à Peltier, que Chateaubriand déclare incapable d'une obligeance prolongée et à qui il reproche le plus ingénûment du monde de n'être point sans cesse à quêter çà et là des travaux... pour autrui. Or, comme les derniers fonds du gentilhomme s'épuisent, notez que c'est encore ce Peltier à tout faire qui, spontanément, se présente à la rescousse. Mais, ici, laissons parler le texte des *Mémoires* :

L'homme aux ressources, Peltier, ... avait lu dans un journal de Yarmouth qu'une société d'antiquaires s'allait occuper d'une histoire du comté de Suffolk, et qu'on demandait un Français capable de déchiffrer des manuscrits français du XII[e] siècle de la collection de Camden. Le *parson*, ou ministre, de Beccles, était à la tête de l'entreprise, c'était à lui qu'il se fallait adresser. « Voilà votre affaire, me dit Peltier, partez, vous déchiffrerez ces vieilles paperasses; vous continuerez à envoyer de la copie de l'*Essai* à Baylis; je forcerai ce pleutre à reprendre son impression; vous

1. « Je commençai à écrire l'*Essai* en 1794 » (Préface de la réédition de 1826). Est-ce vraiment à Londres qu'il commença de l'écrire? Ce ne put être, en ce cas, que dans les tout premiers mois de cette année 1794, ainsi que nous le montrerons ci-après.

reviendrez à Londres avec deux cents guinées, votre ouvrage fait, et vogue la galère ! »

Je voulus balbutier quelques objections : « Eh ! que diable, s'écria mon homme, comptez-vous rester dans ce *palais*[1] où j'ai déjà un froid horrible ? Si Rivarol, Champcenetz, Mirabeau-Tonneau et moi avions eu la bouche en cœur, nous aurions fait de belle besogne dans les *Actes des Apôtres* ! Savez-vous que cette histoire de Hingant fait un boucan d'enfer ?[2] Vous vouliez donc vous laisser mourir de faim tous deux ? Ah ! Ah ! Ah ! pouf !... Ah ! Ah !... » Peltier, plié en deux, se tenait les genoux à force de rire. Il venait de placer cent exemplaires de son journal aux colonies ; il en avait reçu le payement et faisait sonner ses guinées dans sa poche. Il m'emmena de force, avec La Boüétardais apoplectique[3], et deux émigrés en guenilles qui se trouvèrent sous sa main. dîner à *London-Tavern*. Il nous fit boire du vin de Porto, manger du roastbeef et du plumpudding à en crever...

A la réflexion, le conseil de mon compatriote, vrai personnage de mon autre compatriote Le Sage, ne me

1. Le galetas où perchait alors Chateaubriand était situé dans *New Road*, près de *Marylebone Street* (Cf. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 122.)

2. Hingant de la Tiemblais, ci-devant conseiller au Parlement de Bretagne, un des compagnons d'exil et le commensal, si l'on peut dire, de Chateaubriand, avait, un jour d'inanition, tenté de se donner la mort en se portant « un coup de couteau profond de deux pouces dans le bout du sein gauche ». (Cf. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 120-121).

3. Marie-Joseph-Annibal de Bedée de la Boüétardais, cousin germain de Chateaubriand.

parut pas si mauvais. Au bout de trois jours d'enquêtes, après m'être fait habiller par le tailleur de Peltier, je partis pour Beccles avec quelque argent que me prêta Deboffe, sur l'assurance de ma reprise de l'*Essai*. Je changeai mon nom, qu'aucun Anglais ne pouvait prononcer, en celui de Combourg[1] qu'avait porté mon frère et qui me rappelait les peines et les plaisirs de ma première jeunesse[2].

Telles sont, d'après Chateaubriand, les circonstances où il fut amené à s'éloigner de Londres et à émigrer, comme nous dirions, en province. Nous allons maintenant nous y rendre nous-même et voir ce qu'il nous sera possible d'y retrouver de ses traces.

1. Ce n'était pas la première fois qu'il adoptait ce nom. La lettre qui lui fut remise par le marquis de la Rouërie, au moment de son départ pour l'Amérique, le recommande en ces termes à Washington : « Mr le chevalier de Combourg, a nobleman of the State of Brittany and a neighbourg of mine, is going over to North America. ». (Cf. l'article de miss Emma Kate Armstrong, intitulé « Chateaubriand's America », dans le numéro de juin 1907, des *Publications of the Modern Language Association of America*).

2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 125-127.

PREMIÈRE PARTIE

BECCLES

CHAPITRE I

L'entrée en Suffolk. — Hospitalité de quakers. — Diss et la vallée de la Waveney. — Un vieux coin de province anglaise. — La légende de saint Edmond. — Un pays qui n'a guère changé. — Une auberge postale du temps où Chateaubriand débarquait en cette région.

C'est de Cambridge que, dans l'après-midi du 19 novembre 1907, je me dirigeai vers le Suffolk.

A la station de Stowmarket, je fus rejoint par mes amis Gostling, trop attachés à ma personne, trop intéressés aussi à mes recherches pour ne m'accompagner point dans un voyage qui eût certainement été moins fructueux, si je ne l'avais accompli sous leurs auspices. J'ajouterai que le docteur, originaire de la région, était le guide tout désigné pour m'en faciliter l'accès. Le soir même, nous couchions à Diss, dans sa maison natale, où ses parents — de vénérables quakers — nous réservaient une de ces graves et religieuses hospitalités d'autrefois, qui sont restées de tradition parmi les membres de la secte.

Bien qu'au XVIIIe siècle les quakers aient été fort répandus en ces parages, il faut croire que Chateaubriand n'eut guère d'occasions de les approcher; sans quoi j'imagine qu'il eût appris à les juger plus équitablement et se fût abstenu d'écrire contre eux, sur de méchants propos, rapportés

d'Amérique, la note injurieuse de l'*Essai*[1]. Je n'oublierai de longtemps, quant à moi, les habitudes de vie simples et dignes qu'il me fut donné de partager pendant vingt-quatre heures sous le toit de mes hôtes. J'étais initié pour la première fois au charme sobre, à la poésie patriarcale, et je dirais volontiers biblique, des vieilles mœurs de la province anglaise.

1. *Essai historique sur les Révolutions*, t. I, p. 151-152. Voici, au reste, le passage essentiel de cette note : « Lorsque j'arrivai à Philadelphie, tout plein de mon Raynal, je demandai en grâce qu'on me montrât un de ces fameux quakers, vertueux descendants de Guillaume Penn. Quelle ne fut pas ma surprise quand on me dit que, si je voulois me faire duper, je n'avois qu'à entrer dans la boutique d'un frère : et que, si j'étois curieux d'apprendre jusqu'où peut aller l'esprit d'intérêt et d'immoralité mercantile, on me donneroit le spectacle de deux quakers, désirant acheter quelque chose l'un de l'autre et cherchant à se leurrer mutuellement. Je vis que cette société si vantée n'étoit, pour la plupart, qu'une compagnie de marchands avides, sans chaleur et sans sensibilité, qui se sont fait une réputation d'honnêteté parce qu'ils portent des habits différents de ceux des autres, ne répondent jamais ni oui ni non, n'ont jamais deux prix, parce que le monopole de certaines marchandises vous force d'acheter avec eux au prix qu'ils veulent ; en un mot, de froids comédiens qui jouent sans cesse une farce de probité... » Chateaubriand devait, d'ailleurs, reconnaître lui-même l'injustice de cette boutade. On lit dans le *Voyage d'Amérique*, p. 19 : « Mon désappointement *politique* me donna sans doute l'humeur qui me fit écrire la note satirique contre les quakers... L'apparence du peuple dans les rues de la capitale de la Pensylvanie étoit agréable ; les hommes se montroient proprement vêtus ; les femmes, surtout les quakeresses avec leur chapeau uniforme, paraissoient extrêmement jolies. »

Rien de plus foncièrement provincial, en effet, que ce calme pays d'Est Anglie, ces comtés jumeaux de Norfolk et de Suffolk, fraternellement assoupis aux deux bords de la Waveney[1], qui les unit plus qu'elle ne les sépare, et qui les enlace à plaisir de ses mille méandres caressants, comme pour les mieux bercer. On s'y croirait aussi loin de Londres que la Bretagne peut l'être de Paris.

Et ce n'est pas sans raison que ce mot de Bretagne, — de Haute-Bretagne tout au moins, — se présente de la sorte au bout de ma plume. Avec sa grand'rue zigzaguante, ses venelles étroites et ses maisons de forme ancienne, s'épaulant l'une l'autre à flanc de coteau, Diss m'a fait penser à quelque gros chef-lieu de canton d'Ille-et-Vilaine, en plus cossu seulement et en plus propre. C'est le type de la petite ville agricole, un peu retirée du monde et de la vie, et qui ne feint de s'animer qu'une fois la semaine, le jour du marché, quand les tilburys attelés de poneys à long poil ou les breaks tirés par de puissants limoniers, aux harnais riches de cuivres, y déversent la population, montée en couleur, des hobereaux et des fermiers d'alentour. En ce décor doucement suranné, les âmes n'ont pas l'air de s'être plus renouvelées que les choses : elles continuent, semble-t-il, un songe archaïque où nul écho du dehors ne les vient troubler, pas même le bruit du chemin de fer,

1. Dans les comtés limitrophes, on les appelle malicieusement : *The sleepiest counties*, « les comtés archiendormis ».

puisque la station qui dessert la bourgade en est située à distance assez respectueuse — c'est le cas de le dire — pour que les sifflets des locomotives ne dérangent pas son sommeil.

Mais c'est surtout à parcourir les campagnes avoisinantes que l'on mesure à quel point le passé pénètre et possède encore ce coin d'Angleterre, désigné par les Anglais eux-mêmes sous le nom de « Vieille Angleterre », — *Old England.*

Nous nous y enfonçâmes dès le lendemain, au roulement modéré d'une antique calèche de louage.

La route, après avoir franchi la Waveney presque au sortir de Diss, s'engageait dans un paysage de collines charnues, soulevées en molles ondulations. Parfois elle filait à découvert, entre des cultures ceintes de haies vives, alternant avec des prairies verdoyantes, à peine touchées du blond de l'automne ; puis, soudain, elle se transformait en une féerique avenue de chênes colossaux, de chênes épiques, derniers survivants de quelque forêt de légende, contemporains peut-être de saint Edmond, qui passe pour s'être assis à leur ombre, au moment de sa lutte suprême contre le Danois envahisseur.

La figure de ce chef barbare du IXe siècle est toujours ici l'objet d'une espèce de culte historique, et sa mémoire plane sur toute la contrée, depuis Bury-Saint-Edmund jusqu'à la mer.

Comme nous achevions de descendre la pente boisée où niche, parmi les arbres, le pittoresque

village de Hoxne (prononcez : Hoxen), notre conducteur arrêta la voiture à l'entrée d'un pont sur la Dove, et nous indiqua sous l'arche la place où le roi, vaincu, abandonné de ses troupes, tenta, dit-on, de se dérober à la poursuite de ses ennemis. Après s'y être tenu blotti, les pieds dans l'eau, tant qu'il avait fait jour, Edmond espérait bien se sauver à la faveur de la nuit, quand survint un cortège de noce accompagnant chez eux, sur le tard, les nouveaux mariés. Un de ceux-ci, — la légende ne dit pas si ce fut le jeune homme ou la jeune femme —, arrivé près du pont, remarqua dans le noir de la rivière, sous la voûte, quelque chose de brillant : c'étaient les éperons d'or du fugitif qu'un rayon de lune frappait. Le malheureux, arraché de sa cachette, fut reconnu, dépouillé, puis livré aux Danois, qui l'égorgèrent. Mais, avant de mourir, il lança, paraît-il, une malédiction terrible contre toute pompe nuptiale qui se hasarderait à l'avenir sur le pont de la Dove, appelé, depuis cette époque, *Tke Gold Bridge,* le « Pont de l'or ».

La crainte inspirée par cette malédiction fut si durable que, jusqu'à la réfection totale du pont, vers 1830, les couples qui s'allaient marier à Hoxne, aimaient mieux prendre un long détour que de le traverser. Non loin, dans un champ labouré, s'érige une stèle destinée à commémorer le meurtre du roi martyr : elle remplace, dit l'inscription, le chêne qui s'élevait jadis en ce lieu et qui, en 1843, « s'écroula par l'effet de sa propre masse ».

Chateaubriand, qui put le voir debout, ne le

retrouverait donc pas, s'il revenait errer sur ces routes de sa jeunesse.

Mais, à part quelques arbres en moins ou quelques édifices en plus, comme il aurait vite fait d'identifier toutes choses en un pays resté si semblable à lui-même ! Monticules arrondis, couronnés de hautes futaies ; chemins creux, taillés au revers des collines ; vallées sinueuses et secrètes ; vieux ponts en dos d'âne sur des rivières silencieuses, dont on n'a pas encore industrialisé le cours ; vieux pâtis communaux hérissés d'ajoncs ; vieilles églises saxonnes en *flint*[1], moitié silex et moitié ciment ; vieux *cottages* couleur saumon, exquisement roses dans le soleil, et coiffés de tuiles multicolores ; vieilles gentilhommières blanches, à façades pseudo-grecques, endormies et comme enchantées au fond des vieux parcs, — pas un trait caractéristique, pas un détail essentiel n'a bougé, dans la physionomie de cette terre, depuis le temps où « M. de Combourg » y promenait, voilà plus d'un siècle, ses mélancolies d'émigré[2].

1. « Caillou ».

2. Parlant du séjour du duc de Berry en Angleterre, Chateaubriand écrit dans les *Mélanges historiques*, p. 76 : « Les maisons de campagne dont l'Angleterre est semée attirèrent l'attention de l'illustre voyageur. Les unes lui offraient d'élégantes *villa*, bâties sur le modèle de quelques monuments de l'Italie ou de la Grèce, et dans lesquelles demeurent oubliés les tableaux des plus grands maîtres ; les autres lui présentaient le modèle de ces vieux châteaux décrits par les romanciers. » Et, dans l'*Essai sur la Littérature anglaise*, t. II, p. 358 : « J'ai vu l'Angleterre dans ses anciennes mœurs et son

Il n'est pas jusqu'aux anciennes auberges postales qui ne dressent encore, aux relais d'autrefois, leurs architectures trop vastes, irrémédiablement désertes, vouées à une solitude, à un veuvage éternels.

Nous visitâmes l'une d'elles, la monumentale hôtellerie du *Cerf blanc*, dans le hameau de Scole. L'arc de triomphe en bois sculpté, où se balançait primitivement son enseigne et sous lequel berlines et diligences passaient avant de gagner les remises, n'est plus visible aujourd'hui que sur les gravures falotes encadrées à l'intérieur; tout un pré verdoie entre les pavés disjoints de la grande cour, et les écuries bâillent, pleines de néant; mais le corps de logis principal, de style « Louis XIII », comme nous disons en France, a gardé jusqu'en son dénuement la belle ordonnance classique de ses années de splendeur. Devant la gigantesque cheminée de la cuisine règne toujours le banc semi-circulaire où quinze voyageurs pouvaient se chauffer à l'aise, protégés par un haut dossier contre le vent de la porte. Dans les chambres spacieuses, lambrissées de chêne, les vieux lits à baldaquin s'étonnent qu'on ne défasse plus, à l'heure de la couchée, leurs housses déteintes, semées de fleurs pâlies.

ancienne prospérité : partout la petite église solitaire avec sa tour, le cimetière de campagne de Gray, des chemins étroits et sablés, des vallons remplis de vaches, des bruyères marbrées de moutons, des parcs, des châteaux, des villes; peu de grands bois, peu d'oiseaux, le vent de la mer. »

Et je me demandais, en partant, si l'hôtesse elle-même, avec sa mine d'un autre âge, ne se surprend pas encore parfois, le soir, à guetter le *stage-coach* de Londres à Norwich, qui déposa aux abords de Beccles, il y a quelque cent quatorze ans, le futur auteur du *Génie du Christianisme*.

CHAPITRE II

Le paysage d'Est Anglie ; traits de ressemblance avec la Bretagne. — Beccles. — Le *King's Head Hotel*. — Date probable de l'arrivée de Chateaubriand en Suffolk. — Sa visite au *Rectory*. — Bence Sparrow, recteur de Beccles. — Laconisme de l'auteur des *Mémoires* sur son séjour à Beccles. — Raison improbable qu'il donne de sa venue en Suffolk.

Beccles n'était pas, en effet, sur le parcours direct des messageries royales, qui le laissait à un mille environ dans l'est; de sorte que, pour l'atteindre, il fallait subir le désagrément de changer de voiture.

De nos jours, le W. V. R., — entendez le *Waveney Valley Railway*, — vous y transporte le plus commodément du monde, et sans trop de hâte néanmoins, vous permettant ainsi de suivre le déroulement des paysages à mesure qu'ils se déplacent devant vos yeux. Plus ces paysages se succèdent, au reste, plus ils se ressemblent, et plus aussi vous constatez qu'ils ressemblent à la partie de la marche bretonne qui s'étend de Rennes à Dol ou de Rennes à Dinan.

Chateaubriand n'a pas été sans relever cette parenté d'aspect entre la terre de son adolescence et celle de son exil : « L'Angleterre ressemble assez, au premier coup d'œil, à la Bretagne : des

bruyères et des champs entourés d'arbres »[1]. Que de fois sa nostalgie dut s'aviver, plus cuisante, à ce rappel incessant de l'horizon natal! Le Suffolk est une des très rares contrées britanniques dont les rivières se voilent à demi, comme les nôtres, d'un clair rideau de peupliers; une des contrées plus rares encore — dans cette patrie de l'arbre, de l'arbre citoyen, de l'arbre roi, — où les talus des prés exhibent de ces tronçons de chênes infirmes, étêtés, raccourcis, mutilés par l'émondage, qui donnent à nos campagnes de l'Ouest leur caractère le plus saisissant. En tout cas, elle était bien bretonne, quoique d'un rien plus froide et plus septentrionale peut-être, la fine lumière argentée qui baignait les vieilles maisons de Beccles, lorsque nous y descendîmes du train, dans la matinée du jeudi 21 novembre[2].

En 1796, à l'époque où Chateaubriand la quitta pour rentrer à Londres, la ville comptait 2.440 habitants; la population a plus que doublé dans l'intervalle, et de nouveaux quartiers ont été construits, mais en prolongement des quartiers primitifs, demeurés intacts. Sitôt gravie la rue, fort avenante, qui, de la gare, monte en pente douce vers la place, on est au cœur même de l'ancien

1. *Mélanges littéraires*, p. 19.

2. Chateaubriand caractérise ainsi le ciel anglais, *Mélanges littéraires*, p. 19 : « Le ciel de ce pays est moins élevé que le nôtre, son azur est plus vif, mais moins transparent. Les accidents de lumière y sont beaux, à cause de la multitude des nuages. »

Beccles. Voici, sur la droite, le campanile isolé de Saint-Michel, à la fois clocher d'église et beffroi municipal, écrasant de sa haute masse carrée la frêle bâtisse en forme d'hexagone qui, après avoir servi de salle du conseil jusqu'en 1875, abrite maintenant la bibliothèque. A gauche, voici le Marché Neuf, analogue aux « martrays » des petites sous-préfectures de Bretagne, bordé, comme eux, de pignons pointus et d'étages en encorbellement. Pour un peu, vous vous croiriez à Dinan ou à Lannion.

De ci de là pendent à des potences en fer de nobles enseignes d'hôtelleries, d'aucunes agrémentées de leurs armes parlantes : *Falcon Inn*, la « Taverne du Faucon », *King's Head Hotel*, l'« Hôtel de la Tête du Roi »...

L'Hôtel de la Tête du Roi! Une tradition constante veut que ce soit là l'« auberge », mentionnée dans les *Mémoires*, qui reçut Chateaubriand à son débarquer[1]. Basse et trapue, avec sa large porte cintrée et le boyau de sa cour en profondeur, où jadis s'engouffrait le *stage-coach*, telle l'émigré breton la connut, telle on la voit toujours au coin du Marché Neuf dont elle forme un des angles méridionaux. D'extérieur, du moins, elle n'a pas changé, sauf que ses murs de brique rouge ont peut-être noirci.

Il va sans dire que nos pas s'y acheminent d'eux-mêmes. Elle n'eût pas été prônée par les Guides

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 127.

de l'endroit comme « *the chief hotel in the town* »[1], que nous l'aurions encore choisie de préférence à tout autre gîte.

Quand nous y pénétrons pour prendre le *lunch* et retenir nos chambres, le premier objet qui s'offre à notre vue, sous le porche, est un ancien chapiteau d'église, disposé à terre en guise de montoir pour les cavaliers, et dont on s'étonnerait que les monographies locales fissent état, si l'on ne savait la superstition, souvent puérile, qui s'attache en Angleterre aux vestiges les plus insignifiants du passé. Peut-être Chateaubriand songeait-il à ce débris d'architecture, pieusement encastré dans le pavé du *King's Head*, lorsqu'il faisait admirer par le duc de Berry « le génie conservateur d'un peuple qui ne laisse rien périr, qui remet à neuf ses vieux monuments, et rétablit avec soin *jusqu'à la pierre tombée d'une ruine* »[2].

Une servante plantureuse, de la belle et robuste race d'Est Anglie, nous introduit dans la salle à manger réservée à la catégorie des hôtes qui ne sont pas des voyageurs de commerce. L'exiguïté de la pièce atteste suffisamment qu'ils ne doivent jamais être fort nombreux. Pour ameublement, une console, une table et quelques sièges en vieil acajou, recouverts de cuir noir; de chaque côté de la cheminée, où brûle un feu de charbon, deux fauteuils bergère, propices à la digestion des copieuses nourritures de céans; aux parois, quatre ou cinq

1. « Le premier hôtel de la ville. »
2. *Mélanges historiques*, p. 76.

peintures encrassées, à sujet rococo, dames et seigneurs voguant sur un lac, escortés par des cygnes; au-dessus de la porte, dans une caisse de verre, un monstrueux brochet empaillé, — tout cela contemporain, je présume, de l'hôtel lui-même, qui, d'après mes amis Gostling, date pour le moins du siècle de la reine Anne.

Et donc, c'est ici le logis où, sous le nom de « M. de Combourg », Chateaubriand inaugura sa vie de Beccles. Fut-ce à la fin de 1794 ou dans les débuts de 1795 ? M. Baldensperger, qui a fait une étude spéciale de l'émigration française à Londres, opine pour le printemps de 1795, — « avril ou mai, sans doute », m'écrit-il. — Mais, d'autre part, je lis dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*[1] :

Les malheurs de ma famille, que j'appris par les journaux, et qui me firent connaître sous mon véritable nom (car je ne pus cacher ma douleur), augmentèrent à mon égard l'intérêt de la société[2]. Les feuilles publiques annoncèrent la mort de M. de Malesherbes; celle de sa fille, madame la présidente de Rosambo; celle de sa petite-fille, madame la comtesse de Chateaubriand; et celle de son petit-gendre, le comte de Chateaubriand, mon frère, immolés ensemble, le même jour, à la même heure, au même échafaud. M. de Malesherbes était l'objet de l'admiration et de

1. T. II, p. 127-128.

2. La poste aussi contribua sans doute à trahir son incognito. Il ne fut pas sans recevoir là-bas plus d'une de ces « lettres d'Europe qui prouvoient que René tenoit à une famille puissante ». (Cf. *Les Natchez*, t, II, p. 35.)

la vénération des Anglais; mon alliance de famille avec le défenseur de Louis XVI ajouta à la bienveillance de mes hôtes.

Comme ces lignes se rapportent au séjour de Beccles, il faut nécessairement admettre que Chateaubriand se trouvait depuis quelque temps déjà dans le pays, lorsque l'on y connut, à dix ou quinze jours peut-être de l'événement, la mort de M. de Malesherbes, survenue le 22 avril 1794. Ce ne serait donc pas le printemps de 1795, comme le veut M. Baldensperger, mais bien plutôt celui de 1794 qui le vit arriver en Suffolk.

Est-il même sûr que l'on fût au printemps? Rappelons-nous le « froid horrible » qu'il faisait dans le *garret* de Marylebone, lorsque Peltier y grimpa pour signaler au gentilhomme nécessiteux la place dont il avait déniché l'annonce dans un journal de Yarmouth[1]? N'est-ce pas à dire que l'hiver sévissait encore dans toute sa rigueur? Et, Chateaubriand se fût-il donné jusqu'à deux et trois semaines de réflexion, n'y a-t-il pas lieu de prétendre que, dès le mois de février au plus tard, il était à Beccles?

Et maintenant, suivons-le d'aussi près que possible dans ses démarches.

Du *King's Head*, il commença, nous dit-il, par se rendre chez « le ministre du lieu »[2]. Quel était ce

1. V. ci-dessus, p. 9.
2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 127.

ministre que les *Mémoires* négligent ou dédaignent de nommer? Les *Antiquités du Comté de Suffolk* nous apprennent qu'il s'appelait Bence Sparrow[1]. Le chef spirituel d'une paroisse anglaise est déjà, de par sa fonction, un personnage. Le Révérend Bence Sparrow, des Sparrow de Worlingham, avait, en outre, pour lui, d'appartenir à une famille ancienne, riche, honorée, dont un membre avait été, au début du siècle, évêque d'Exter, puis de Norwich, la métropole du Norfolk.

Recteur de Beccles depuis 1774, il habitait à ce titre le *Rectory*, — une grande et confortable résidence, située un peu hors ville, sur la route de Bungay, d'où elle domine toujours l'harmonieuse perspective de la vallée, le glissement souple de la rivière et l'ondulation vaporeuse des coteaux lointains. Telle fut donc la maison vers laquelle se dirigea l'émigré, tout moulu encore des cent neuf milles qu'il venait de parcourir en *stage coach*.

Qu'allait-il faire chez le recteur ? Il allait, — nous dit-il, — lui présenter une lettre d'introduction de Deboffe, son éditeur de Londres, « laquelle lettre » le « recommandait comme un savant du premier ordre »[2]. Quant au résultat de l'entrevue, il ne juge pas à propos de nous en faire part. Il se borne

1. *The history and Antiquities of the County of Suffolk*, with Genealogical and Architectural notices of its several towns and villages, by the Rev. Alfred Suckling, L. L. B., Rector of Barsham, London, 1846.

2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 127.

à constater qu'il fut « parfaitement accueilli »[1]. Au surplus, le séjour de Beccles est expédié en quelques lignes :

... Je vis tous les *gentlemen* du canton, et je rencontrai deux officiers de notre marine royale qui donnaient des leçons de français dans le voisinage[2].

Je repris des forces ; les courses que je faisais à cheval me rendirent un peu de santé... M. de Combourg était invité à toutes les parties. Je dus à l'étude le premier adoucissement de mon sort. Cicéron avait raison de recommander le commerce des lettres dans les chagrins de la vie. Les femmes étaient charmées de rencontrer un Français pour parler français[3].

Et c'est tout. Des « manuscrits de la collection Camden[4] » qu'il s'agissait de déchiffrer, plus un mot[5]. Serait-ce que l' « entreprise » annoncée par le journal de Yarmouth n'avait pas marché ? Le plus probable, c'est qu'à aucun moment il n'avait

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 127.

2. C'étaient, — d'après M. E. Dick —, « des prisonniers de guerre internés dans la ville. Chateaubriand se fit leur protecteur et obtint la permission de les mener promener en voiture, le dimanche ». (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1908, p. 88.)

3. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 127.

4. Il n'y fera qu'une allusion, plus tard, à propos du *Génie du Christianisme* : « Les authentiques de Camden que je venais d'examiner m'avaient rendu familières les mœurs et les institutions du moyen âge ». (*Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 180-181.)

5. M. E. Dick va jusqu'à dire qu'il n'y eut jamais de « Collection Camden » et qu'il n'existait pas encore de journal à Yarmouth à l'époque dont parle Chateaubriand.

été question de la mettre sur pied, et le certain, c'est qu'il faut reléguer au rang des mythes l'existence d'une société d'antiquaires, fondée pour travailler à une histoire du Suffolk, et qui aurait eu le recteur de Beccles à sa tête. La tablette funéraire consacrée à la mémoire de Bence Sparow, dans l'église qu'il desservit pendant quarante-neuf ans[1], le loue d'avoir été *a faithful teacher of God's word, both by his life and doctrine*, — « un fervent apôtre de la parole de Dieu, tant par sa vie que par sa prédication »; — il est avéré qu'il fut par surcroît un esprit des plus cultivés et un parfait homme du monde; mais, des nombreux papiers — notes, correspondance, journal intime — qu'il a laissés et que sa petite-fille, Mrs. Ida Bence Lambert, a bien voulu consulter pour moi, il n'en est pas un qui renferme la moindre allusion à cette prétendue « histoire de Suffolk » pour laquelle il aurait eu recours aux lumières, d'ailleurs problématiques, du jeune émigré.

D'où il ressort, ce me semble, que l'explication, donnée par Chateaubriand, de sa visite chez le recteur de Beccles ne saurait être la vraie. Et c'est donc qu'il convient d'en chercher une autre.

1. Il ne résigna ses fonctions qu'en 1823.

CHAPITRE III

Les dossiers de Wilton Rix. — Une lettre en anglais, de Chateaubriand. — Révélation qu'elle contient. — Chateaubriand professeur de français. — Le cousin Feron. — L'école privée de M. Brightley et la *Fauconberge School*. — Comment Chateaubriand put être mis en rapports avec M. Brigthley et pourquoi sa visite au recteur de Beccles.

Pour la découvrir, nous nous adressons à un historien de Beccles, — authentique, celui-ci, — mais qui ne devait naître qu'une trentaine d'années plus tard : je veux parler de Samuel Wilton Rix.

Ce bénédictin anglican dévoua la meilleure partie de ses loisirs d'avocat à rassembler de tous côtés et de toutes mains une véritable « somme » de documents, tant imprimés que manuscrits, sur les hommes et les événements qui avaient le plus marqué dans la chronique de son pays, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à son temps. La mort le prit avant qu'il eût achevé de mettre en œuvre les matériaux si laborieusement amassés ; et ces matériaux eux-mêmes se fussent probablement dispersés au hasard des enchères, sans la générosité de M. Aldis Wright, professeur à l'Université de Cambridge, qui, natif de Beccles, s'empressa de les acheter en bloc pour en faire don à

ses concitoyens[1]. Ils sont aujourd'hui déposés dans la « Chambre du conseil de ville », où j'ai pu les compulser avec fruit, grâce à l'obligeance du secrétaire de mairie, M. Angell, et aux judicieuses indications d'un autre habitant de Beccles, M. Soanes, l'homme le mieux placé, comme on le verra ultérieurement, pour savoir de quelles besognes vécut ici l'émigré.

Feuilletons le dossier que Wilton Rix a réuni sur Chateaubriand[2]. Il y a un peu de tout dans ce dossier. On y trouve successivement : un portrait du grand écrivain, dessiné par Devéria et gravé par A. Johannot[3]; une copie — évidemment de la main d'une femme — de la partie des *Mémoires d'Outre-Tombe* qui traite du séjour de l'émigré en Suffolk; une lettre autographe de Chateaubriand, datée de « Paris, le 21 mai 1811 », qui ne porte ni l'adresse, ni le nom du destinaire. Nous la reproduisons, uniquement à titre de curiosité :

1. Ce don est relaté dans une inscription ainsi conçue : *These books and documents, written and collected by the late Samuel Wilton Rix, were purchased and presented to the Mayor, Aldermen and Burgers of Beccles by their fellow townsman William Aldis Wright, vice-master of Trinity College, Cambridge, A. D. 1894.* — La collection se compose d'une trentaine de volumes reliés.

2. *Beccles Collection, Division III, Biographical, Vol. II.*

3. Ce portrait avait paru en tête d'une édition de Chateaubriand, publiée par F. Jonet, rue des Grands-Augustins, Paris.

Monsieur,

Presque étranger à la lecture des journaux, j'ai le malheur de n'avoir point vu les morceaux de votre poème de *Joseph* dans le *Mercure* et dans le *Moniteur*[1]. Je ne doute point que vos vers ne soient dignes du beau sujet que vous avez choisi, et vous m'honorez beaucoup en prenant dans mes ouvrages tout ce qui peut convenir aux notes de votre poème. Je vous remercie infiniment des éloges que vous voulez bien me donner et que je dois sans doute à votre indulgence. Je vous prie d'agréer l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

De Chateaubriand.

J'ignore comment cette lettre est venue s'égarer à Beccles. Si elle n'a rien à nous apprendre sur le sujet qui nous occupe, en voici une, par contre, dont on ne pourra pas en dire autant. Elle n'est pas autographe, mais la transcription en fut faite, pour Wilton Rix, par la personne même à qui elle était adressée.

Greville Street. Holborn, n° 15, London, 16 jan^y, 1797.

Dear Sir,

You could not fancy how many times I reproched myself with not writing to you, but if you knew how much burried in papers I am now busy in

1. Les « morceaux » du poème de *Joseph* donnés dans le *Mercure* du 16 avril 1808 et dans le *Moniteur* du 13 juin 1808 sont seulement signés des initiales G. A.

printing, runing from booksellers to booksellers, cursing a thousand people that call upon me, you no dubt would excuse and pity me. The gentleman who shall deliver you this letter is a cousin of mine called Mr. Feron; he is gone to Beccles to occupy my place. Should you be so kind to help him in many little things he may be a stranger to, you will oblige me very much. I myself shall soon return among you again. I am now very ill, but as I give up all sort of teaching, I shall be able, when at Beccles, to follow a regular course of physics, and I am not without hope that, by next summer, you vill make of me one of the strongest man in England.

Excuse my french scribbling and receive the assurance of all the gratitude with which I remain, dear sir, your very and humble and ob_t *ser*[t].

CHATEAUBRIAND.

My cousin is lodged in my appartment at Butcher's.

D[r] DAVEY, BECCLES[1].

1. « Greville Street. Holborn, n° 15, Londres, 16 janvier 1797.

Cher Monsieur,

Vous ne sauriez vous imaginer combien de fois je me suis fait reproche de ne vous point écrire, mais si vous saviez à quel point je suis enfoui dans l'ouvrage que je fais imprimer en ce moment, courant de libraires en libraires, maudissant mille gens qui me viennent voir, vous m'excuseriez certainement et me plaindriez. Le gentleman qui vous remettra cette lettre est un cousin à moi qui s'appelle M. Feron. Il est allé à Beccles occuper ma place. Si vous étiez assez aimable pour l'aider en bien des petites choses dans lesquelles il peut être

On remarquera que le transcripteur a respecté jusqu'aux fautes d'orthographe [1]. Par là, ce texte nous fournit un spécimen typique de la manière dont Chateaubriand pratiquait la langue anglaise, vers le temps de la publication de l'*Essai*. « J'écrivais en anglais, — déclare-t-il dans une page des *Mémoires* relative précisément à cette époque, — et mes idées commençaient à se former en anglais dans ma tête [2] .» Sa lettre au docteur Davey prouve, en effet, si j'en crois l'appréciation de personnes compétentes, qu'en dépit de quelques solécismes il ne s'exprimait pas trop mal, pour un étranger.

Mais ce n'est point en cela que réside l'intérêt capital de ce document. Relisons-le. Nos yeux

étranger, vous m'obligerez fort. Je dois bientôt rentrer moi-même parmi vous. Je suis présentement très malade, mais, comme je cesse toute espèce d'enseignement, je serai, une fois de retour à Beccles, à même de suivre un traitement régulier et je n'abandonne pas l'espoir que, l'été prochain, vous ne fassiez de moi un des hommes les plus forts d'Angleterre.

Excusez mon jargon français et recevez l'assurance de toute la gratitude avec laquelle je demeure, cher monsieur, votre véritable et humble et obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND.

Mon cousin loge dans mon appartement, maison Butcher. »

L'adresse donnée en tête de la lettre était celle de l'imprimerie Baylis (cf. F. Baldensperger, article cité, p. 588).

1. Par exemple, *reproched*, au lieu de *reproached* ; *burried*, au lieu de *buried* ; *runing* au lieu de *running* ; *dubt* au lieu de *doubt* : etc...

2. T. II, p. 138.

tombent sur ce court membre de phrase : *But as I give up all sort of teaching.* Voilà qui n'a l'air de rien et qui est pourtant, à soi seul, toute une révélation. Comment ! Chateaubriand avise un médecin de Beccles qu'il renonce de façon définitive à l'enseignement? Mais, à ce compte, c'est donc que, jusqu'alors, il avait enseigné ! C'est donc qu'à l'instar des compagnons d'exil dont il se gaussait si agréablement, ce tantôt[1], il a donné des leçons de français, lui aussi, — avec cette différence, j'entends bien, qu'il était plus qualifié que n'importe lequel d'entre eux pour cette tâche. Pourquoi s'en est-il si jalousement tû? Et, quand il nous parlait, il n'y a qu'un instant, des deux officiers de la marine royale qu'il avait rencontrés à Beccles courant le cachet, pourquoi n'a t-il pas profité de l'occasion pour nous informer qu'il y était venu gagner bravement sa vie par le même moyen? Pourquoi, surtout, s'est-il appliqué à nous donner le change? A quel sentiment obéissait-il? Lui-même nous éclaircira peut-être ce point un peu plus tard.

De la lettre au docteur Davey il appert :

1° Qu'à Beccles Chateaubriand enseignait;

2° Que cet enseignement devait constituer pour lui une fonction régulière, puisque, en s'éloignant du Suffolk pour rentrer à Londres, il envoie son cousin Feron « occuper sa place ».

Quel était ce cousin Feron? Il est question dans les *Mémoires*[2], d'un Ferron de la Sigonnière, que

1. V. ci-dessus, p. 6.
2. T. II, p. 75, 86 et 87.

l'auteur avait eu pour condisciple au collège de Dinan et qu'il eut ensuite pour compagnon de tente à l'armée de Condé. Ce Ferron lui avait rendu quelques services : entre Verdun et Longwy, il l'avait arraché malgré lui d'une terre labourée où il avait décidé d'attendre la mort, enlisé qu'il était déjà jusqu'aux genoux dans la glèbe molle; puis, le jour où, à bout de force, il s'était trouvé hors d'état de continuer la campagne, le même Ferron lui avait prêté dix-huit livres tournois pour lui permettre de se traîner vers le port d'embarquement le plus proche. Serait-ce là le Ferron dont il s'agit, et Chateaubriand lui aurait-il, pour la circonstance, décerné le titre de cousin, afin de lui concilier plus sûrement les bonnes grâces du docteur Davey? Il n'est pas impossible. Mais, d'autre part, les listes d'émigrés pour l'Ille-et-Vilaine mentionnent quatre Féron (ou Ferron) du Quengo, qui, eux, étaient de la parenté réelle de Chateaubriand, ses cousins à la mode de Bretagne. Je pense que nous avons affaire ici à l'un deux, Célestin-Jean-Baptiste-Placide, comte de Ferron du Quengo, qui avait été le collègue du frère aîné de Chateaubriand au Parlement de Bretagne, avait épousé une Malouine, Françoise Nouail de la Villegille, et, dès le commencement de la Révolution, avait émigré en Angleterre[1]. Son acte de mariage, daté du 6 mai 1788, lui donne trente et un ans : il était, par

1. V. F. Saulnier, *Malouins et Malouines au Parlement de Bretagne*, p. 10.

conséquent, d'une dizaine d'années plus âgé que le cousin dont il héritait la place à Beccles[1].

Essayons de déterminer en quoi consistait cette place. Voici ce qu'on peut déjà lire dans un guide de la région[2] :

Laissant la poste sur notre droite, nous entrons dans *Saltgate Street.* La seconde maison à gauche est celle où habita Chateaubriand, l'éminent Français, pendant le temps qu'il fut employé comme professeur de français dans une école privée de la ville (*while engaged as teacher of French at a private school in the town*).

C'est assez pour nous mettre sur la voie : Wilton Rix achèvera peut-être de nous conduire au but.

En 1794, Beccles possédait, selon lui, dans *Blyburgate Street*, deux établissements d'instruction assez importants, qui se faisaient face de part et d'autre de la rue. L'un, le plus ancien, était installé dans une longue maison à toiture de chaume, composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage en encorbellement, que l'on signale encore aux touristes comme une des curiosités de la ville. C'était une institution privée (*private school*) : on l'appelait, du nom de son directeur, — qui était pour lors M. Brightley, — la *Brightley's School.*

L'autre était une *Grammar School*, une école secondaire comme nous dirions, distribuant la cul-

1. On sait que Chateaubriand naquit à Saint-Malo, le 4 septembre 1768.

2. *Beccles*, Jarrold's East Coast Guides, London, p. 16.

ture classique. Elle devait sa fondation aux libéralités du Dr Henry Fauconberge, chancelier du diocèse de Saint-Asaph, mort le 23 octobre 1713 et enterré dans l'église paroissiale de Beccles : aussi la désigna-t-on, dès l'origine, sous le nom de *The Fauconberge School*, qu'elle a conservé. Le *master*, le proviseur, n'en pouvait être, aux termes des statuts, qu'un membre de l'Église anglicane. Dans les dix ou quinze dernières années du XVIIIe siècle, ce *master* était le Révérend John Lang Girdlestone.

Bien que rivales, les deux écoles vivaient en fort bonne intelligence et même fraternisaient en quelque mesure : par exemple, elle s'arrangeaient pour que leurs élèves respectifs pussent suivre dans l'une les cours qui n'étaient pas représentés dans l'autre. Avant 1794, le français ne figurait dans le programme d'aucune d'elles. Mais, vers le début de cette année, le bruit se répandit à Beccles que la *Brightley's School* allait avoir un maître de français. Ce *teacher* de renfort, c'était, — pour parler comme Wilton Rix, — « M. Chateaubriand, qui, depuis, s'est distingué dans la politique et dans la littérature »[1].

Ainsi donc, ce fut pour faire œuvre de professeur, et non de chartiste, que le gentilhomme exilé quitta Londres. C'est là, je pense, chose acquise, et dont il siéera de tenir compte, non seulement dans l'histoire de sa destinée, mais

1. Wilton Rix, *Beccles Men of other days*, p. 29, note 2.

encore dans celle de son génie, si cependant enseigner le français peut être de quelque efficacité pour apprendre à l'écrire.

J'ai dit que la *Brightley's School* et la *Fauconberge School* faisaient volontiers échange de bons procédés. Attaché en titre à la première, Chateaubriand ne laissa pas d'instruire aussi les élèves de la seconde. Wilton Rix nous montre les *pupils* de M. Girdlestone traversant par files la chaussée de *Blygburgate Street*, pour aller, sous le toit de chaume de l'école concurrente, assister aux leçons du nouveau professeur.

Mais comment ce nouveau professeur se trouvait-il là ? A quel hasard devait-il d'avoir obtenu cette « place » chez M. Brightley ? Par quel intermédiaire avait-il été mis en rapports avec l'obscur directeur d'une minuscule pension de province, ensevelie à cinquante lieues de Londres ? Ici, l'érudition de Wilton Rix nous laisse à court, et nous en sommes réduits aux conjectures. Il se pourrait que M. Brightley, préoccupé de rehausser le lustre de son école, eût songé, par le moyen d'une annonce insérée dans un journal de Yarmouth ou d'ailleurs[1], à s'assurer la collaboration d'un des

1. Si, comme l'affirme M. Dick, il n'y avait pas de journal à Yarmouth, il en existait d'autres dans la région, par exemple *The Ipswich Journal* dont on trouve, dans la collection Wilton Rix, un numéro portant la date du « Samedi, 2 juillet 1743 ». Peut-être même Beccles possédait-il déjà son organe, cette *East Suffolk Gazette* qui a présentement ses bureaux et sa flamboyante enseigne juste en face du *King's Head Hotel*.

nombreux « réfugiés » qui battaient alors le pavé des villes anglaises, en quête d'un gagne-pain. Cette hypothèse aurait pour elle de concorder, au moins à quelque degré, avec la version des *Mémoires*.

Une autre solution du problème serait la suivante.

En sa qualité de chef d'institution, M. Brigthley entretenait nécessairement de fréquentes relations d'affaires avec les éditeurs londoniens, partant avec Deboffe, « si estimé dans la librairie anglaise », au témoignage de Chateaubriand[1]; mais, à cette date de 1794, il y avait pour lui un intérêt majeur et tout personnel à multiplier ces relations et à les resserrer. Il s'apprêtait, en effet, à se retirer de l'enseignement ; et dans quelle vue ? Pour créer à Bungay une maison d'imprimerie qui, aujourd'hui encore, est une des plus achalandées de l'Angleterre. Alors, voici, par exemple, comment les choses ont pu se passer. M. Brightley écrit à Deboffe : « C'est décidé : je me fais imprimeur et j'espère qu'à l'occasion vous voudrez bien me favoriser de vos ordres ». — « Comptez sur moi », répond Deboffe ; « mais, à ce propos, j'ai ici un de mes compatriotes, jeune homme de belle naissance et de grand talent, malheureusement dénué de toute ressource, à moitié mort de misère et ne pouvant, faute d'un régime plus substantiel, mener à terme un remarquable ouvrage que j'ai promis

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 127.

d'éditer : rendez-moi donc le service de lui trouver dans votre école, pendant que vous en êtes encore le directeur, quelques leçons de français qui lui garantissent le vivre et le couvert ». A quoi M. Brightley réplique : « Je résigne mes fonctions à Noël[1] : envoyez-moi le plus tôt possible votre jeune homme ; je lui ferai faire chez moi une classe de français à laquelle viendront certainement se joindre les élèves de la *Fauconberge School*, si, comme il est probable, vous êtes en situation de recommander M. de Combourg au Révérend Bence Sparrow ».

Pourquoi Bence Sparrow ? C'est que, si ce personnage ne présidait aucune société d'antiquaires travaillant à déchiffrer les papiers de Camden, il avait, en revanche, la haute main sur la *Fauconberge School*, dont le titulaire, — d'après les statuts, — était à la nomination de trois patrons, à savoir : l'évêque de Norwich, l'archidoyen du Suffolk et ... le recteur de Beccles[2].

Voilà qui explique suffisamment, si je ne m'abuse, que la première visite de M. de Combourg ait été pour celui que les *Mémoires* appellent le « ministre du lieu ». Examinons maintenant, si possible, quelle fut l'attitude du recteur de Beccles à l'égard de l'émigré.

1. « M. Brightley dirigea l'école de 1788 environ à la Noël de 1794 » (*Gentlemen Magazine*, vol. 91, cité par Wilton Rix).

2. *Beccles Collection*, *Division VII*, p. 14.

CHAPITRE IV

Opinion de Chateaubriand sur le clergé anglais. — Bence Sparrow introduit l'émigré dans les grandes familles du Suffolk. — Robert Sparrow, de *Worlingham Hall.* — Une lettre inédite de M. de Combourg. — Chateaubriand graphologue et disciple de Lavater. — Les gentilshommes anglais ouvrent leurs bibliothèques à l'auteur de l'*Essai.* — Bence Sparrow désigné dans ce livre par ses initiales.

Dans le chapitre de l'*Essai sur les Révolutions* où il traite « du clergé en Angleterre », Chateaubriand, après avoir déclaré que « le ministre anglais, riche et homme du monde, ne se rapproche pas assez du peuple »[1], se plaît néanmoins à reconnaître « les lumières, l'érudition, la philosophie, la générosité », qu'il a « rencontrées parmi quelques membres de l'Église anglicane »[2]. Soyons certains qu'en écrivant ces lignes, c'était surtout à Bence Sparrow qu'il pensait.

Le recteur de Beccles ne se contenta pas de lui faire envoyer par M. Girdlestone ces files d'écoliers dont parle Wilton Rix. Il lui confia l'éducation française de ses propres enfants et s'employa à lui procurer d'autres leçons au dehors. Grâce à l'in-

1. *Essai*, t. II, p. 250.
2. *Ibid.*, t. II, p. 251.

tervention toute-puissante de son bienfaiteur, Chateaubriand se vit reçu et, comme il le dit lui-même, « parfaitement accueilli » dans la *gentry* du voisinage. Bence Sparrow était apparenté aux meilleures familles du Suffolk. La première où il s'occupa d'introduire son protégé fut, naturellement, celle de son frère, Robert Sparrow, qui, en sa qualité d'aîné, avait hérité du vaste domaine paternel.

Robert Sparrow habitait *Worlingham Hall*, à deux milles de Beccles. Wilton Rix nous le dépeint[1] comme le plus courtois et le plus hospitalier des hommes, grand donneur de chasses et de réceptions, bref, le type accompli du *gentleman* anglais. Avec cela, un lettré, un humaniste, féru de l'antiquité latine, amateur passionné de Virgile, d'Horace, de Martial, qu'il savait par cœur. L'ancien élève du collège de Dol, si plein du chantre de Lydie et du poète de Didon[2], eut donc à *Worlingham Hall* quelqu'un avec qui partager les mêmes enthousiasmes et communier dans les mêmes admirations[3].

1. Wilton Rix, *Beccles Men of other days*, p. 66 sqq.

2. Cf. *Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 92 et 93 : « Le hasard fit tomber entre mes mains... un *Horace* non châtié... Je soupçonnai... des charmes d'une nature ignorée dans un sexe où je n'avais vu qu'une mère et des sœurs ». — « J'expliquais le quatrième livre de l'*Enéide*... Tout à coup je découvris dans Didon des beautés qui me ravirent : je devins sensible à l'harmonie de ces vers admirables ».

3. Comme la plupart de ses contemporains, le maître de *Worlingham Hall* tenait un journal de tous ses faits et gestes,

Entre temps, il exerçait à la conversation française la jeune fille de la maison[1] et, parfois, déployait pour elle ou pour ses amies d'autres talents que ceux du professeur, comme on le verra par la lettre autographe qu'on va lire, lettre curieuse à plus d'un titre, dont l'original fait également partie de la collection de Wilton Rix.

Dimanche 26, 7, 95.

« M. de Combourg présente ses respects à Miss Sparrow et à Mrs. Scott. Il saisit le premier moment de repos qu'il ait eu depuis jeudi pour examiner les écritures que ces dames lui ont données. Il compte sur leur indulgence dans les jugements qu'il va en porter, en les priant de se rappeler que cet art est sujet à mille erreurs ; que M. de Combourg ne l'a jamais étudié ; que le caractère national de ces écritures est un obstacle presque insurmontable, et qu'enfin M. de C. cherche bien plus à amuser ces dames qu'à se faire un nom dans l'art de Lavater.

Les feuilles sont numérotées sur le revers.

qui, s'il existait encore, nous fournirait sans doute plus d'une indication précieuse sur Chateaubriand. Wilton Rix raconte que, le 1er janvier de l'année de sa mort (survenue le 6 mars 1822), il écrivit au bas de cette page de son journal : *Here begins the last scene of the last act : esto decora* (« Ici commence la dernière scène du dernier acte : qu'elle soit belle ! »)

1. C'est ainsi, je pense, qu'il faut interpréter la phrase des *Mémoires* (Cf. ci-dessus p. 28) : « Les femmes étaient charmées de rencontrer un Français pour parler français ».

N° 1.

Personne raisonnable. Un caractère délicat et sensible, de la grâce et de la facilité dans les idées. Elle n'a pas toujours été heureuse? Je soupçonne d'un peu de mélancolie. Du reste, instruite.

N° 2.

Jeune femme très jolie. Quelque chose de la légerté (*sic*) et de l'élégance de la Nimphe. Spirituelle, aimant le plaisir à sa mode, un peu de caprice ; même un peu boudeuse. Capable de haine et d'amour. Bonne et généreuse. Parlant peu.

N° 3.

Rien.

N° 4.

Je suis très embarrassé ici. Il y a beaucoup à dire sur cette écriture, et cependant il n'y a rien de très décidé, comme ces espèces de caractères qu'on ne peut démêler à la première vue. Quelquefois je suis tenté de croire qu'elle est de la même main que le 2e numéro, et cependant il y a des lettres qui diffèrent essentiellement, telles que le w et l'y. Si elle est d'un homme, c'est un jeune homme bouillant, léger, avec des facultés morales étendues, mais peu cultivées. Si, au contraire, elle est d'une femme, ce dernier trait des facultés morales lui convient aussi. Par ailleurs, elle est inégale, parleuse, satirique, et cependant il y a des traits dans cette écriture qui contredisent tout cela. Certainement c'est un caractère double. Remarquez

encore que si c'est la même main que le n° 2, alors ce que je dis ici devient faux, parce que le n° 2 est bien plus caractéristique que ce n° 4, et c'est alors à la description du caractère du n° 2 qu'il faut s'en tenir. Au reste, comme je l'ai déjà dit, cette écriture est trompeuse, et la personne à qui elle appartient peut avoir un excellent caractère.

J'espère que Miss Sparrow, ou Mrs. Scott, voudra bien m'envoyer les noms pour que je puisse rire de ma bêtise ou m'applaudir de ma *pénétration*. Le petit garçon est chargé d'attendre une réponse, si toutefois cela ne gêne point ces dames.

Beccles, 26.

C'est aujourd'hui dimanche et je ne puis avoir de papier. Excusez-moi d'écrire sur ces chiffons. »

Chateaubriand graphologue ! Encore un aspect assez inattendu de cette personnalité si complexe. Non pas tout à fait inédit cependant. Nous savions déjà que le jeune émigré avait l'esprit fortement imbu des idées de Lavater et qu'il donnait volontiers pour son propre compte dans les théories des Physiognomonistes, ainsi qu'en témoigne une note de l'*Essai*[1] qu'il ne sera sans doute pas inopportun de transcrire à cette place :

Toute l'antiquité a cru à la vérité de cette science, et Lavater l'a portée de nos jours à une perfection inconnue. La verité est que la plupart des hommes la

1. T. I, p. 77.

rejettent parce qu'ils s'en trouveraient mal. Nous pourrions du moins porter son flambeau dans l'histoire. Je m'en suis servi souvent avec succès dans cette partie. Quelquefois aussi je me suis plu à descendre dans le cœur de mes contemporains. J'aime à aller m'asseoir, pour ces espèces d'observations, dans quelque coin obscur d'une promenade publique, d'où je considère furtivement les personnes qui passent autour de moi. Ici, sur ce front à demi ridé, dans ces yeux couverts d'un nuage, sur cette bouche un peu entr'ouverte, je lis les chagrins cachés de cet homme qui essaie de sourire à la société ; là, je vois sur la lèvre inférieure de cet autre, sur les deux rides descendantes des narines, le mépris et la connaissance des hommes percer à travers le masque de la politesse ; un troisième me montre les restes d'une sensibilité native étouffée à force d'avoir été déçue, et maintenant recouverte par une indifférence systématique. Dans la classe la plus basse du peuple on rencontre quelquefois des figures étonnantes. Il y a quelque temps qu'au bas de Hay-Market, vis-à-vis le café d'Orange, je m'arrêtai à écouter un de ces Allemands qui tournent des orgues à cylindre. Je n'eus pas plus tôt jeté les yeux sur cet étranger que je fus frappé de son air grand et énergique, en même temps que le vice se montrait de toutes parts sur sa physionomie. Il joua un air devant notre groupe, puis se détourna froidement, en nous jetant un regard du plus souverain mépris, comme s'il nous avait dit : « Je vous connais, race d'hommes ; vous me prenez pour votre dupe, je n'attendais rien de vous ». Il est possible que ce malheureux fût né avec des qualités supérieures ; jeté par la destinée dans un rang au-dessous de son génie, il peut avoir souffert de longues infortunes, être devenu vicieux

par misère : et la même vigueur d'âme qui l'aurait conduit aux premières vertus en a peut-être fait un scélérat.

Le Chateaubriand de 1826[1], commentant celui de 1797, s'écrie : « Voici maintenant du Lavater et des promenades romanesques ! » Promenades romanesques, il se peut ; mais, quant à « l'art de Lavater », la note de l'*Essai* prouve qu'il n'en a pas toujours fait fi, et la lettre de Beccles atteste qu'il l'a pratiqué. En sorte que cet homme extraordinaire, qui ouvrit tant de voies, aura été une manière de précurseur même en graphologie.

Un autre renseignement à retenir de cette lettre, c'est que le *french teacher* était apparemment très pris par ses fonctions, les jours de semaine, puisqu'il a dû différer jusqu'à son loisir du dimanche, — du triste dimanche anglais, — cette consultation psychologique un peu tourmentée, que, faute de pouvoir se procurer du papier à lettre, toutes les boutiques étant closes, il s'excuse de rédiger sur des feuilles ordinaires, de format plutôt inélégant. Constatons enfin qu'à cette date du 26 juillet 1795, l'émigré gagnait de quoi faire quelque figure, assez du moins pour se payer un « petit garçon », — un *lad*, — habillé à ses couleurs, nous dira-t-on plus loin, et chargé de porter à leur adresse les messages de M. de Combourg.

1. C'est à cette date que parut, en tête de la publication des *Œuvres complètes*, la réédition de l'*Essai*.

« Depuis jeudi... », écrit l'auteur de la lettre. Faut-il en conclure que c'était le jeudi, jour où il n'avait pas classe à Beccles, qu'il avait rendez-vous à *Worlingham Hall*, pour « parler français » avec « ces dames »? Nul doute, en tout cas, que la « miss Sparrow » à qui « M. de Combourg présente ses respects » ne fût Mary Sparrow, l'unique fille de Robert Sparrow. Non que le recteur de Beccles n'eût aussi une fille ; mais celle-ci, Anna-Maria, née en 1787, n'avait encore que huit ans en 1795, tandis que Mary, sa cousine germaine, née en 1777, était de neuf ans à peine la cadette de Chateaubriand. Voici, du reste, qui tranche tout. En examinant les deux feuilles séparées, les deux « chiffons », dont Chateaubriand s'est servi pour sa lettre, on relève, au verso de la seconde feuille, cette annotation :

Monsr de Combourg était un gentilhomme émigré : il pensait développer le caractère des personnes par leur écriture.

Au-dessous, une date : *1797* ; et, à côté de la date, les initiales : *R. S.* Ces initiales ne sauraient être que celles de Robert Sparrow et la lettre provient évidemment des archives de *Worlingham Hall* : d'où il s'ensuit que c'est bien à Miss Sparrow, de *Worlingham Hall*, qu'elle fut adressée.

A Miss Sparrow et à Mrs. Scott. Qui était cette Mrs. Scott? Selon toute vraisemblance, une jeune femme de Bungay, amie des Sparrow, et qui passait probablement une partie de l'été sous leur

toit. Sur une plaque de marbre, dans la vieille église de *Holy Trinity*, à Bungay, on lit cette inscription : « John Scott, né dans cette paroisse, le 2 février 1756, mort dans la paroisse de *St Mary*, le 5 octobre 1836. Ann, sa femme, née le 24 juin 1765, morte le 8 septembre 1809. Si, comme me le suggère M. Angell, c'est de cette Ann Scott qu'il s'agit, il y avait donc un mois presque jour pour jour qu'elle avait franchi la trentaine, quand, le 26 juillet 1795, fut apporté à *Worlingham Hall* le message graphologique de M. de Combourg. Quatorze ans plus tard, elle avait cessé de vivre. Peut-être était-ce à elle que s'appliquait, dans la pensée de Chateaubriand, l' « observation n° 1 » :

Personne raisonnable. Un caractère délicat et sensible, de la grâce et de la facilité dans les idées. Elle n'a pas toujours été heureuse? Je soupçonne d'un peu de mélancolie. Du reste, instruite.

Parmi les attractions de *Worlingham Hall*, il y en avait une qui, aux yeux de l'émigré, devait primer toutes les autres : c'était la bibliothèque. Wilton Rix nous en parle comme d'une merveille[1]. On devine quelle aubaine pour Chateaubriand. Il n'avait cessé d'avoir, depuis Combourg, une véritable fringale de lecture. Il ne dévorait pas, il engloutissait. Et plus que jamais il avait besoin de livres pour composer son livre, à lui, — l'*Essai*,

1. Robert Sparrow y avait réuni, paraît-il, les bibliothèques d'Oliver et de Francis St John.

— où il semblait qu'il se fût juré de les faire entrer tous[1].

A Londres, Baylis, son imprimeur, lui en fournissait, et il en achetait lui-même, nous dit-il, de ses misérables deniers, à l'étalage des échoppes[2]. Mais ici, dans ce fin fond de province, ne risquait-il pas de s'en trouver totalement dépourvu ! Il pouvait le craindre ; et, de fait, dans un renvoi de l'*Essai*[3], il s'excuse en ces termes d'avoir peut-être altéré le texte d'une citation empruntée à Bernardin de Saint-Pierre[4] :

1. Il le définit lui-même « un chaos où se rencontrent les Jacobins et les Spartiates, la Marseillaise et les chants de Tyrtée, un Voyage aux Açores et le Périple d'Hannon, l'Éloge de Jésus-Christ et la Critique des Moines, les Vers Dorés de Pythagore et les Fables de M. de Nivernois, Louis XVI, Agis, Charles Ier, des Promenades solitaires, des Vues de la nature, du Malheur, de la Mélancolie, du Suicide, de la Politique, un petit commencement d'*Atala*, Robespierre, la Convention, et des discussions sur Zénon, Épicure et Aristote ; le tout en style sauvage et boursouflé, plein de fautes de langue, d'idiotismes étrangers et de barbarismes ». Cf. l'*Avertissement de l'auteur* pour la réédition de l'*Essai*, en 1826.

2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 114.

3. T. I, p. 5, note 2.

4. Il s'agit d'un passage de *la Chaumière Indienne* : « Le malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahor : tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers ; mais, quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête et, à vos pieds, le royaume de Cachemire. » Cf. p. 147 des *OEuvres choisies*, édition Firmin-Didot. — Chateaubriand, qui reproduisait la phrase de mémoire, en a, en effet, altéré la chute, par une simple transposition de mots. Il a écrit :

J'en préviendrai ici une fois pour toutes : n'ayant rien sauvé de la révolution (excepté un petit nombre de notes), sans bibliothèque et sans ressources, je n'ai eu pour m'aider, dans l'obscurité de ma retraite, qu'une mémoire assez heureuse autrefois, mais aujourd'hui presque usée par le chagrin. On verra, à la conclusion de cet *Essai*, les difficultés innombrables qu'il m'a fallu surmonter. J'ai été souvent sur le point d'abandonner l'ouvrage, et de livrer le tout aux flammes. Cependant, je puis assurer les lecteurs que les inexactitudes qui ont pu se glisser dans mes citations sont de peu de conséquence, et que, partout où le sujet l'a absolument exigé, j'ai suspendu mon travail jusqu'à ce que je me fusse procuré les livres originaux.

Où ? Auprès de qui se les procurait-il ? Écoutons la suite :

En cela, j'ai trouvé de grands secours chez les gentilshommes anglais, qui m'ont ouvert leurs bibliothèques avec une générosité qui fait honneur à leur philosophie.

Ces « gentilshommes anglais », — assez larges d'esprit pour faciliter de la sorte au jeune émigré français, anarchiste[1] et mécréant, l'élaboration

«... Vous apercevez le ciel sur votre tête et le royaume de Cachemire à vos pieds. »

1. Est-il nécessaire de rappeler telle ou telle profession de foi de l'*Essai*. « Indépendance, indépendance individuelle, voilà le cri intérieur qui nous poursuit... Tout gouvernement est un mal, tout gouvernement est un joug » (t. I, p. 322-323). « On a beau se torturer, faire des phrases et de l'esprit, le plus grand malheur des hommes, c'est d'avoir des lois et un gouvernement » (t. II, p. 281).

d'une thèse si contraire à tous leurs principes, et dont ils étaient du reste loin, j'imagine, de soupçonner les tendances, — nous connaissons à présent l'un d'eux, le plus directement visé sans doute, en la personne de Robert Sparrow. Mais, à côté, ou mieux, au-dessus de celui-là, il y en a un autre, un *clergyman*, dont l'auteur de l'*Essai* tient à se proclamer tout spécialement l'obligé :

J'ai été pareillement redevable au révérend B. S., homme d'autant d'esprit que d'humanité, et auquel j'aime à rendre ici l'hommage public de ma reconnaissance[1].

Nous eussions aimé, à notre tour, que cette reconnaissance, si vive en 1797, n'eût point perdu toute chaleur en 1826, au moment où paraissait, en tête des *Œuvres complètes*, une réédition de l'*Essai*. L'occasion était belle pour Chateaubriand de payer la dette de M. de Combourg, en révélant à la postérité le nom désigné par les initiales B. S. et qu'aucune raison de discrétion ne lui faisait plus un devoir de cacher. Or il y a bien une note à la note, mais qui n'est, comme d'habitude, qu'une réplique du Chateaubriand « Père de l'Église » au Chateaubriand semi-voltairien. « J'ai été sur le point d'abandonner l'ouvrage, et de livrer le tout aux flammes », — disait celui-ci. — « J'aurais bien fait de céder à la tentation », — répond celui-là. Et c'est tout. Pas une demi-ligne pour nous

1. *Essai*, t. I, p. 5, note 2.

avertir, ne fût-ce qu'en passant, que, par « B. S. », il convient d'entendre Bence Sparrow[1]. Il est vrai que, dans les *Mémoires*, les initiales mêmes sont biffées. L' « homme d'autant d'esprit que d'humanité » n'est plus que « le *parson* ou ministre de Beccles » : il est plongé dans l'anonymat définitif. Pourquoi ? Qu'est-ce donc qui avait pu modifier à ce point, chez l'auteur des *Mémoires*, les sentiments de l'auteur de l'*Essai ?* Ceci nous amène à rechercher quelles furent les relations ultérieures de l'ancien émigré avec son bienfaiteur de jadis. Et voici, quant à moi, ce que j'en ai pu découvrir.

1. Les initiales B. S. reviennent dans un autre passage de l'*Essai* (t. I, p. 271), où Chateaubriand, après avoir tracé un portrait de Miltiade, le fait suivre de ce renvoi : « Voyez les différentes têtes de Miltiade *en gemme*. J'ai dessiné celle dont je me sers d'après une excellente collection d'estampes antiques, gravées à Rome en 1666 sur les originaux, et que le Rév. B. S. a bien voulu me communiquer ». Dans la réédition de 1826, Chateaubriand annote ainsi cette note ; « Portrait à la manière d'une mauvaise école. Je me montre plus rigoureux ici que les Athéniens, car, à la seule inspection des traits d'un grand homme, plus ou moins bien reproduits par la gravure, je déclare Miltiade un peu enclin à la tyrannie. Cela prouve que j'aurais fait pendre les tyrans sur la mine ». Mais, sur « le Rév. B. S. », même absence d'éclaircissement.

Les goûts d'art de Bence Sparrow étaient bien connus des artistes de la région : la collection Wilton Rix contient des gravures, principalement des vues de Beccles, qui lui sont dédiées. N'oublions pas, à ce propos, que la *Lettre* de Chateaubriand *sur l'art du dessin dans les paysages* fut, d'après la date qu'il lui attribue, composée pendant son séjour à Beccles, comme nous aurons occasion de le rappeler plus loin.

CHAPITRE V

Une petite-fille de Bence Sparrow. — Les papiers de *Thorington Hall*. — Fragment tiré des sermons manuscrits d'un prêtre émigré. — Une lettre inédite de l'auteur du *Génie du Christianisme*. — Chateaubriand débiteur du recteur de Beccles. — Son refroidissement manifeste à l'égard de son ancien bienfaiteur. — Mort de Bence Sparrow à *Thorington Hall*, l'année même où Chateaubriand revenait à Londres comme ambassadeur de France.

J'ai dit que j'avais eu la bonne fortune d'être mis en rapports avec une petite-fille de Bence Sparrow, Mrs. Ida Bence Lambert, qui possède encore, à Thorington, sur la route de Beccles à Darsham, la magnifique habitation de *Thorington Hall*, où mourut son grand-père et où elle conserve avec un soin religieux les papiers qu'il a laissés. Elle n'y résidait malheureusement pas, lors de mon voyage dans le Suffolk, ayant accompagné son mari, le colonel Lambert, aux chasses d'Écosse; de sorte qu'il ne lui fut pas possible de m'ouvrir ses archives de famille, comme elle se le proposait. Mais, dès son retour, elle eut la gracieuseté d'y pratiquer elle-même quelques fouilles et de m'envoyer en communication les documents qu'elle jugeait plus particulièrement susceptibles de m'intéresser.

Le lot consistait :

1° en une lettre autographe de Chateaubriand;

2° en une liasse de cahiers manuscrits qu'en raison des sujets traités mon aimable correspondante supposait avoir quelque rapport avec le *Génie du Christianisme* et dans lesquels je me flattais moi-même, à l'avance, de découvrir les ébauches premières de cet ouvrage.

Disons tout de suite que, de ce côté, mon attente a été complètement déçue. Je n'avais devant moi que de vulgaires sermons, des homélies dans le ton habituel, *Sur la Foi*, *Sur l'Église*, *Sur l'Eucharistie*, élucubrations de quelque prêtre français, réfugié sans doute à Beccles, comme Chateaubriand, mais qui n'avait assurément que cela de commun avec lui. L'on s'en rendra compte par ce spécimen, qui porte la marque du temps où il fut écrit, et dont je respecte l'orthographe. Il est emprunté à une *Conférence sur l'Église*. L'auteur, après avoir démontré que « l'Église romaine est sainte dans ceux qu'elle a sanctifiés », s'écrie :

Est-ce en France que nous trouverons cet honneur rendu aux Bienheureux ?... Demandez-le à la capitale de cet Empire, elle vous dira que les impies ont insulté à la mémoire et troublé les cendres de sa glorieuse Patronne, qu'on lui a enlevé sa Basilique pour la dédier aux grands hommes qui ont bien mérité de la Patrie. Vous savez ce que vallent ces expressions dans la bouche de ceux qui les profèrent. Ces grands hommes ne sont autre chose que de grands scélérats. Quelle famille offriroit un jour le Panthéon, si la

divine Providence n'étoit sur le point de l'écraser. Jugez de ceux dont les mânes ont été placées dans un lieu destiné à être consacré à Dieu sous l'invocation de Sainte Geneviève : un Voltaire, un Mirabeau, etc., sont les premières divinités civiques dont on a infesté ce lieu. Maudite soit l'Église qui canonise, je me trompe, qui déifie de tels monstres.

Il serait superflu, je pense, de produire d'autres citations. Relevons encore, cependant, l'indication suivante, consignée au bas de l'un des cahiers, et qui nous est un témoignage que Chateaubriand n'eut pas précisément à regretter d'avoir échangé, dès le printemps de 1794, son grenier ou, comme il dit, son *garret*[1] de *New Road*, près de *Marylebone Street*, à Londres, pour une bonne vieille chambre de province, à Beccles :

N. B. — Il y eut en Angleterre une très grand hiver. Il gela depuis le 15 décembre 1794 jusqu'à la fin de février 1795. Le charbon valu jusqu'à 3 sh. 6 d. le boisseau et encore il étoit très rare. Il y eut à Londres, le 15 décembre, premier jour de la gelée, un si grand brouillard, que l'on ne se voyoit pas à trois pats. Les lanternes furent allumées dès une heure après-midi ; encore elles ne servoient de rien, quantité de personnes furent égarées.

L'auteur de ces « conférences » — et peut-être n'en était-il après tout que le transcripteur — n'a pas cru devoir y mettre son nom. Mais la seule chose qui nous importe est d'avoir constaté qu'elles

1. Mansarde, galetas.

ne sont point de Chateaubriand. Et voici, en revanche, une lettre qui est authentiquement de lui. Elle est adressée : « Au Rév. Bence Sparrow, à Beccles, Comté de Suffolk, Angleterre, par Calais, département du Pas-de-Calais ». Le timbre du *Foreign Office* est du 23 octobre 1802. Le cachet rompu, en cire rouge, est marqué d'un C.

Monsieur,

Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir ; il y a longtemps que je désirois d'apprendre de vos nouvelles. Je suis charmé qu'*Atala* ait pu vous plaire un instant. Quant à mon grand ouvrage [1], il est publié depuis quelques mois, et il a eu en France le même succès que le petit roman qui l'a précédé [2]; on va en donner trois nouvelles éditions à la fois. Les malheurs de toute ma famille, monsieur, et surtout la volonté dernière d'une mère mourante m'ont rappelé à des sentimens religieux : je me reproche de les avoir si longtemps négligés. — Au reste, monsieur, je crains qu'on ne vous ait un peu trompé sur ma position. Je n'ai rien retrouvé en France ; tous mes biens étoient vendus. Je ne vis que du produit de mes Ouvrages, à la vérité assez considérable pour me faire exister honnêtement, mais non pas pour me donner rien qui ressemble à une fortune. Je suis si peu riche que je ne puis même faire venir ma femme à Paris. On vous a dit peut-être, monsieur, que j'avois des places dans le gouvernement ? La famille du Consul me traite avec bonté. On a parlé un moment de me donner une place

1. *Le Génie du Christianisme.*
2. *Atala.*

fort agréable à Rome, mais tout cela est en *projet* : rien de fait, rien de certain. Vous devez croire assez que je ne manque pas d'ennemis : à la fois ancien noble, émigré rentré, religieux, et auteur heureux, voilà assez de motif (*sic*) de haine, de persécution et d'envie.

Quoiqu'il en soit, monsieur, si j'ai bien compris l'obscurité des dernières phrases de votre lettre, il paraît que je vous suis redevable de quelque chose. J'ai pu oublier la valeur de cette dette, sans oublier votre obligeance au jour de mes malheurs. Veuillez donc me mander sur-le-champ à quoi se monte la somme que je puis vous devoir. Je ferai mon possible pour y satisfaire. J'espère seulement que vous voudrez bien m'accorder quelque temps pour l'acquitter, et que, si je ne puis payer *tout* à la fois, vous consentirez à recevoir le payement par *parties*.

Je pars à l'instant pour *Avignon*, pour tâcher d'y supprimer une contrefaçon de mon dernier ouvrage, le *Génie du Christianisme* ; je serai de retour à Paris vers le 20 de novembre et j'espère y trouver votre réponse.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

CHATEAUBRIAND.

Voici mon adresse :

Au C^n^ Chateaubriand, rue St-Honoré, n° 85, près de la rue Neuve du Luxembourg, à Paris, France.

Paris, ce 17 octobre 1802.

Nous savions déjà par les *Mémoires*[1] qu'à cette

1. T. II, p. 256.

date de 1802 Chateaubriand logeait « rue Saint-Honoré, à l'Hôtel d'Étampes, près la rue Neuve-du-Luxembourg » où habitait son amie, madame de Beaumont. D'autre part, rien de plus exact que le voyage d'Avignon. Si le correspondant de Bence Sparrow force un peu la note en disant qu'il part « à l'instant »[1], du moins était-il à la veille de se mettre en route : car, le vendredi 15 octobre, il écrivait à Chênedollé[2] : « Mon cher ami, je pars lundi pour Avignon, où je vais saisir, si je puis, une contrefaçon qui me ruine; je reviens par Bordeaux et par la Bretagne. » Il n'eut pas de peine à saisir la contrefaçon; il en saisit même deux : l'une, d'*Atala*; l'autre, du *Génie du Christianisme*. Mais, s'il avait compté sur leur produit pour acquitter sa dette de Beccles, il avait mal calculé.

Nous lisons, en effet, dans les *Mémoires*[3] :

Arrivé à Avignon la veille de la Toussaint, un enfant portant des livres m'en offrit : j'achetai du premier coup trois éditions différentes et contrefaites

1. Dès le 12 octobre, toutefois, il projetait d'entreprendre immédiatement le voyage. A cette date, sollicitant de Lucien Bonaparte des lettres de recommandation pour le préfet du Vaucluse, il écrivait : « On vient de contrefaire à Avignon le *Génie du Christianisme*. Si je ne veux pas être ruiné totalement, il faut que je parte à l'instant, et dans le plus grand secret, pour faire saisir l'édition. » (Cf. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 109.)

2. Cf. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, t. II, p. 195.

3. T. II, p. 310-311.

d'un petit roman nommé *Atala*. En allant de libraire en libraire, je déterrai le contrefacteur, à qui j'étais inconnu. Il me vendit les quatre volumes du *Génie du Christianisme*, au prix raisonnable de neuf francs l'exemplaire, et me fit un grand éloge de l'ouvrage et de l'auteur. Il habitait un bel hôtel entre cour et jardin. Je crus avoir trouvé la pie au nid : au bout de vingt-quatre heures, je m'ennuyai de suivre la fortune, et je m'arrangeai presque pour rien avec le voleur.

A dire juste, il ne retira guère de cette équipée que les frais de son voyage [1] et le plaisir de visiter le midi de la France, où il n'était jamais allé.

Il revint, comme il l'annonçait à Chênedollé, par la Bretagne. Depuis dix ans qu'il avait quitté la terre natale, c'était la première fois qu'il la revoyait. Mais, comme il s'y rendait en cachette de Mme de Beaumont, il ne fit que la traverser en toute hâte. « Je ne pus, dit-il, que rester vingt-quatre heures auprès de ma femme et de mes sœurs [2] ». Au vrai, il n'avait nul désir de s'attarder davantage, et sa femme, sa « veuve » [3], ainsi qu'il l'appelait,

1. Il écrivait à Fontanes, d'Avignon, le 6 novembre : « Si l'on ne contrefait que les bons ouvrages, mon cher ami, je dois être content. J'ai saisi une contrefaçon d'*Atala* et une du *Génie du Christianisme*. La dernière était l'importante ; je me suis arrangé avec le libraire ; il me paie les frais de mon voyage, me donne de plus un certain nombre d'exemplaires de son édition qui est en quatre volumes et plus correcte que la mienne ; et moi, je légitime mon bâtard, et le reconnais comme seconde édition ». (Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 109-110.)

2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 326.

3. *Ibid.*, t. II, p. 227. « Ma jeune *veuve* ne me connaissait

n'était pas précisément pour le retenir. Il n'aspirait qu'à la laisser au plus vite derrière lui dans le mélancolique hôtel de Fougères où elle vivait[1], comme une reléguée, des épaves d'une fortune que son mari n'avait pas peu contribué à entamer et dont la récente banqueroute d'un oncle venait d'engloutir un large débris. Il n'était donc pas absolument véridique en écrivant à Bence Sparrow : « Je suis si peu riche que je ne puis même faire venir ma femme à Paris ». Il y avait de cela peut-être, mais il y avait aussi autre chose, beaucoup d'autres choses.

Où il est tout à fait sincère, en revanche, c'est quand il fait entendre que sa désignation pour le poste de secrétaire d'ambassade à Rome n'est encore qu'à l'état de projet. La « famille du Consul » — c'est-à-dire : Lucien Bonaparte et Mme Bacciochi — s'employait depuis plus d'un an à le lui faire obtenir, mais il ne devait recevoir l'avis officiel de sa nomination que le 9 mai 1803. En octobre 1802, il en est donc toujours réduit, comme il le déclare, à ne compter, pour subsister, que sur le produit de ses ouvrages, qu'il se plaît, d'ailleurs, à proclamer « assez considérable ».

De ces ouvrages, Bence Sparrow connaît le premier, *Atala*, qu'il a lu, comme il sied, avec admiration et dont il a sans doute fait de vifs compliments à l'auteur. Il n'est pas défendu de

que par une union de quelques mois, par le malheur et par une absence de huit années ».

1. Dans la rue Derrière, aujourd'hui rue Chateaubriand.

supposer que Chateaubriand, encore fidèle à cette époque aux amitiés de l'exil, avait eu la bonne pensée de lui adresser un exemplaire de son livre. Il n'en fut pas de même pour le *Génie du Christianisme*. La première édition française avait été mise en vente le 14 avril 1802, et nous voyons que, six mois après, le recteur de Beccles ignore qu'elle ait paru. Il ne semble même pas qu'il soit au courant de la nouvelle attitude d'âme adoptée par son ancien hôte, puisque Chateaubriand éprouve le besoin de l'en avertir, en reprenant, sous une autre forme, le fameux : « J'ai pleuré, et j'ai cru ». D'où il résulterait que, depuis la fin de 1798, date probable de la crise religieuse de Chateaubriand, celui-ci aurait cessé toutes relations, même épistolaires, avec l'homme qui lui avait si libéralement ouvert sa maison, sa bibliothèque et sa bourse.

Il faut, en effet, que les avances d'argent consenties par le ministre anglais à l'émigré nécessiteux aient été assez fortes pour que Chateaubriand — qui, tout en ne se souvenant point de ce qu'il doit, a tout de même quelque vague idée de ce qu'il peut devoir — demande non seulement des délais, mais la faculté de s'acquitter en plusieurs termes. Il devait, du reste, à d'autres qu'à Bence Sparrow, si nous en jugeons par la seconde lettre qu'il lui adressait le 11 décembre 1802, et dont Kerviler, dans sa *Bio-Bibliographie bretonne*[1], cite d'après

1. Article : *Chateaubriand et sa famille*, p. 55.

les catalogues d'Eugène et d'Étienne Charavay, une phrase dans laquelle Chateaubriand prie son créancier de lui faire connaître la somme dont il est redevable, soit à lui, soit « à toute autre personne de Beccles ».

Cette seconde lettre, écrite au retour du voyage d'Avignon et de Bretagne, d'où Chateaubriand n'était rentré que vers le 5 ou 6 décembre[1], donnerait à penser que Bence Sparrow n'avait pas encore répondu à la première. Sans doute regrettait-il déjà la démarche qu'il s'était permise en rappelant à son obligé une dette que celui-ci, plus riche de gloire que de pécune, craignait de n'être pas tout de suite en état de payer. La meilleure et la plus délicate manière de lui accorder du temps n'était-elle pas de garder envers lui le silence, jusqu'à ce qu'il estimât lui-même le moment opportun de le rompre ?

Peut-être aussi le recteur de Beccles ne fut-il pas sans ressentir quelque chagrin du ton de la lettre que nous publions. Il est évident que les termes en sont un peu froids et distants. Des formules comme : « *Si j'ai bien compris l'obscurité des dernières phrases* de votre lettre, *il paraît que je vous suis redevable* de quelque chose », ou comme : « Veuillez *me mander sur-le-champ* à quoi se monte la somme *que je puis vous devoir* », cau-

1. Dans une lettre du 27 novembre 1802, à Chênedollé, il lui donne rendez-vous pour le vendredi 3 décembre, soit à Vire, soit à Fougères, afin de s'acheminer ensemble vers Paris (Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son gr. litt.*, p. 197).

sèrent vraisemblablement une impression pénible au serviable étranger qui, après avoir attendu cinq ou six ans le règlement de sa créance, n'osait y faire qu'une timide allusion, comme en post-scriptum, à mots assez couverts pour être taxés d'obscurs. Il dut se dire que les temps étaient bien changés et que l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* avait la gratitude moins enthousiaste que l'auteur encore inconnu de *l'Essai.*

Il est évident qu'à cette date le refroidissement était déjà profond, du côté de Chateaubriand. Il ne fit qu'augmenter avec les années. En 1822, rédigeant à Londres même la page de ses souvenirs relative à la période de Beccles, l'auteur des *Mémoires* est si détaché de Bence Sparrow — qui pourtant vivait encore — qu'il feint d'avoir oublié jusqu'à son nom. Il s'était sans doute libéré envers lui dans l'intervalle. Estimait-il que sa dette de cœur se trouvait réglée avec sa dette d'argent?

Si Bence Sparrow eût différé d'un an pour se rappeler au souvenir de son débiteur, il est à croire que les choses eussent pris une autre tournure et que le recteur de Beccles eût évité toute allusion, même obscure, à la question d'argent. La fin de 1803 devait, en effet, modifier dans le sens le plus heureux sa situation de cadet d'Angleterre, n'ayant à lui, pour faire face à ses nombreuses obligations, que le produit de ses prébendes et la dot apportée par sa femme. Le 30 décembre de cette année, il devenait, par la mort de son cousin, George Golding, l'héritier du patrimoine

des Bence, ses ancêtres maternels[1]. Il était ainsi placé, du jour au lendemain, à la tête d'une vaste fortune. Conformément aux usages anglais, son premier soin, pour rendre hommage à la famille dont il héritait, en quelque sorte, le passé avec les biens, fut d'échanger son nom de Sparrow contre celui de Bence : il signa dorénavant Bence Bence, et c'est ce double vocable qu'on lit sur sa pierre funéraire, encastrée dans le dallage de l'église de Beccles, en avant du chœur, à côté de celle de sa femme, Henriette Elmy, qui le précéda de neuf ans dans la tombe[2].

Parmi les terres qui lui échurent, figurait le superbe domaine de *Thorington Hall*, avec son parc de deux cents acres[3], ombragé de pins séculaires, et son antique manoir seigneurial, qu'il fit rebâtir en 1820 dans le style de l'époque, « au prix de seize mille livres », dit l'*Histoire du Suffolk* de William White[4]. C'est dans cette belle et noble

1. Une coupure de journal, recueillie par Wilton Rix, annonce ainsi la nouvelle : « Dans la nuit de vendredi est décédé, à l'âge de trente ans, George Golding, Esq., de *Thorington Hall*, en Suffolk. Cette mort va mettre le Rév. Bence Sparrow, recteur de Beccles, en possession d'une fortune considérable (*a large estate*) ». (*Beccles Collection*, div. III, vol. IV, p. 1068).

2. Elle était la fille de William Elmy, Esq., de Beccles, et mourut le 9 juin 1815, à l'âge de 56 ans.

3. Plus de quatre-vingts hectares en mesures de France.

4. *History, Gazetteen and Directory of Suffolk*, 1855. « C'est, dit William White, une élégante maison de brique blanche, décorée d'un majestueux portique, et dont les nombreux appartements sont meublés avec goût ».

demeure, restée la propriété de sa descendance, qu'il acheva paisiblement sa carrière, le 2 septembre 1824, à l'âge de soixante-dix-sept ans, ayant, comme on le voit, assez vécu pour apprendre le retour à Londres, en qualité d'ambassadeur de France, du gentilhomme breton qu'il avait autrefois secouru dans la misère et dont il n'eut pas la satisfaction de recevoir la visite, aux jours de la prospérité[1].

1. Nous verrons plus loin que l'ambassadeur eut, un instant, la ferme intention, qui ne fut, d'ailleurs, pas suivie d'effet, d'accomplir un pèlerinage en Suffolk, mais pour se rendre à Bungay, non à Beccles.

CHAPITRE VI

La « Vieille Chaumière ». — Le directeur de la *Brightley's School* et son confrère de l'école d'en face. — Commune passion du Révérend Girdlestone et de Chateaubriand pour le grec. — « Monsieur *Shatterbrain* ». — Pourquoi Chateaubriand n'a jamais confessé qu'il avait fait de l'enseignement; une page des *Mémoires* et un fragment de l'*Essai*. — Fidèle souvenir que les élèves de l'émigré breton avaient gardé à leur professeur.

Mais revenons à l'émigré de Beccles et tâchons de nous représenter, dans la mesure des moyens dont nous disposons, quel pouvait être l'ordinaire de sa vie.

Nous avons tourné le coin du *King's Head hotel*. A gauche de la rue, l'enseigne voyante d'un « Le Grice boucher » nous exhibe au passage le nom — estropié à l'anglaise — de quelque Le Gris, expatrié de France, et peut-être de Bretagne, comme Chateaubriand. Une vingtaine de pas plus loin, à droite, s'amorce *Blyburgate Street*[1]. Descendons sa longue chaussée, aujourd'hui déserte, — car ce n'est pas jour de marché, — jusqu'au point où elle va se changer en simple route, bientôt perdue dans la campagne. Là, plantées en face

1. Ainsi nommée, parce que la route qui la continue mène vers Blyburgh, petit port du Suffolk, sur la mer du Nord.

l'une de l'autre, deux maisons se regardent, en des attitudes et avec des visages bien différents.

Celle-ci, *the old thatched house*, « la vieille chaumière », comme l'appellent les gens de Beccles, semble faire exprès de rabattre le capuchon de son toit en auvent sur les cinq ou six fenêtres clignotantes de son unique étage, avec la conscience d'être, en effet, très vieille, encore qu'un récent badigeonnage donne un regain de fraîcheur à sa vétusté. Deux locataires l'habitent : un droguiste, qui, lorsque nous l'abordons, mes amis et moi, se montre absolument rebelle à la poésie des souvenirs, et la veuve d'un médecin, qui, elle, s'offre, dès les premiers mots, à nous faire visiter la partie qu'elle occupe.

Nous grimpons un étroit escalier. A l'étage, s'ouvre devant nous une enfilade de pièces assez spacieuses, mais si basses de plafond que nos fronts en heurtent presque les larges poutres. Au XVIIIe siècle, ces chambres étaient des classes, et les échos de leurs murs ont accueilli la voix étrangère de René, — de René pédagogue, de René porteur de férule, de René faisant, à sa grand'-honte, ânonner les *boys* anglais en ce doux parler de France dont il devait tirer bientôt, pour l'enchantement de ses propres compatriotes, des sons d'une magie et d'une volupté jusqu'alors inconnues.

L'école était dirigée, comme nous l'avons exposé plus haut, par M. Brightley, qui en avait pris la charge vers 1788 et lui avait promptement commu-

niqué une impulsion toute nouvelle. Une lettre privée, citée par Wilton Rix[1], le loue d'avoir, dès 1789, réuni dans les dix-huit à vingt pensionnaires. De 1789 à 1794, le nombre des élèves avait dû aller croissant. Ce fut, avons-nous dit, à la Noël de cette année 1794 que M. Brightley se démit de ses fonctions pour établir une imprimerie à Bungay. Si donc, comme il y a tout lieu de le croire, Chateaubriand vint à Beccles en février ou mars de la même année, il n'enseigna guère que neuf ou dix mois sous les auspices de cet habile directeur. Il ne fut probablement pas sans regretter son départ. Mais nous verrons qu'à Bungay comme à Beccles il le trouva dévoué à ses intérêts.

Passons à la maison qui fait vis-à-vis à celle-là. C'est une construction moderne, en brique rouge, située au milieu d'un jardin qu'une grille sépare de la rue. Sur son emplacement s'élevait l'ancienne *Fauconberge School* dont il ne subsiste plus aucun vestige. Cette école avait pour *master*, si l'on s'en souvient, le Révérend Girdlestone.

Un original, ce John Girdlestone. Il ne s'exhibait en public que vêtu d'un éternel *spencer* bleu qu'il portait par tous les temps, et armé d'une canne proverbiale dont on racontait que l'extrémité inférieure n'avait, de mémoire d'homme, touché le sol. Ses manières étaient glaciales ; son verbe, rare et rude. Il menait ses élèves à coups de fouet, et, même envers ses sous-maîtres, il ne péchait pas

1. *Beccles Men of other days.*

précisément par excès de mansuétude. Deux passions également impérieuses se partageaient son âme : le *skating* et le grec. C'était un helléniste distingué pour l'époque[1]. Il travaillait à une traduction des *Odes* de Pindare, la première, dit-on, qu'ait possédée l'Angleterre[2].

On sait le culte que Chateaubriand professait, dans le même temps, pour les lettres grecques[3]. L'*Essai* n'est qu'une perpétuelle confrontation des révolutions d'Athènes ou de Sparte avec la Révolution française, et deux chapitres entiers sont consacrés à des rapprochements, d'ailleurs assez inattendus, entre Anacréon et Voltaire, Simonide et Fontanes, Sapho et Parny, Solon et les deux Rousseau, Tyrtée et Rouget de Lisle, le chant d'Harmodius et l'épitaphe versifiée de Marat. On peut penser que l'amour du grec attendrit la dureté du vieux magister en faveur de son jeune émule, et que les lumières du traducteur de Pindare se mirent plus d'une fois au service de l'auteur de l'*Essai*. M. Girdlestone quitta, le 14 décembre 1813, la direction de la *Fauconberge School*, et mourut vicaire de Shevingham, près de Cromer, le 22 janvier 1825.

On se rappelle que Chateaubriand, en Angleterre comme en Amérique, avait substitué le nom de

1. Il avait été *fellow* de Caius College, à Cambridge.

2. Elle parut à Norwich, en 1810, avec une dédicace « au Révérend Bence Bence », un des trois patrons de l'auteur.

3. « J'avais... alors la rage du grec » (*Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 196).

« M. de Combourg » à son nom véritable « qu'aucun Anglais ne pouvait prononcer »[1]. Mais, sitôt que ce dernier nom fut connu de ses élèves, leur malice s'empressa d'en tirer parti : ils furent tout heureux de découvrir que « Chateaubriand », dans leur langue, donnait quelque chose d'analogue à *Shatterbrain*, — « cerveau fêlé », — si bien que le *french teacher* fut définitivement baptisé du sobriquet de « Monsieur *Shatterbrain* », comme qui dirait : « Monsieur de la tète à l'envers ». Et, ma foi, vous eussiez pu tomber plus mal, ô jeunes espiègles de la *Brigthley's* et de la *Fauconberge School* ! Car il avait sa fêlure, certes, — une merveilleuse fêlure dont, par bonheur, il ne devait jamais guérir, — ce Shatterbrain à l'esprit absent, qui, tout en corrigeant vos tâches informes, écoutait déjà frémir en lui, avec les *Natchez*, avec *Ataïa*, avec *René*, la musique peut-être la plus enivrante où les songes des hommes se soient bercés.

Un calembour de collégiens, voilà ce que la tradition locale a surtout retenu de la carrière de Chateaubriand, professeur de français. Il est vrai qu'il eût souhaité, quant à lui, d'abolir jusqu'à la mémoire de ses brèves expériences pédagogiques. Et ce n'est pas sa faute si elles sont, pour ainsi dire, spontanément remontées au jour, à travers l'ombre qu'il avait épaissie autour d'elles, du fond de l'oubli où il croyait les avoir scellées. Lui furent-elles donc si douloureuses qu'il eût voulu les effacer de

1. Cf. ci-dessus, p. 10.

sa vie pour l'éternité ? Il est possible. Mais n'obéissait-il pas aussi à un autre sentiment ? Il y a, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, une page qui nous livre, ce me semble, une des clefs du mystère[1].

C'était du temps que Chateaubriand faisait au petit séminaire de Dol ses premières humanités. Un matin, comme il jouait aux barres dans la cour, on vient l'avertir que quelqu'un le demande :

Je trouve un gros homme, rouge de visage, les manières brusques et impatientes, le ton farouche, ayant un bâton à la main, portant une perruque noire mal frisée, une soutane déchirée retroussée dans ses poches, des souliers poudreux, des bas percés au talon : « Petit polisson, me dit-il, n'êtes-vous pas le chevalier de Chateaubriand de Combourg ? — Oui, monsieur, répondis-je tout étourdi de l'apostrophe. — Et moi, reprit-il presque écumant, je suis le dernier aîné de votre famille, je suis l'abbé de Chateaubriand de la Guerrande : regardez-moi bien ». Le fier abbé met la main dans le gousset d'une vieille culotte de panne, prend un écu de six francs moisi, enveloppé dans un papier crasseux, me le jette au nez et continue à pied son voyage, en marmottant ses matines d'un air furibond. J'ai su depuis que le prince de Condé avait fait offrir à ce hobereau-vicaire le préceptorat du duc de Bourbon. Le prêtre outrecuidé répondit que le prince, possesseur de la baronnie de Chateaubriand, devait savoir que les héritiers de cette baronnie pouvaient avoir des précepteurs, mais n'étaient les précepteurs de personne. Cette hauteur était le défaut

1. T. I, p. 101-102.

de ma famille; elle était odieuse dans mon père; mon frère la poussait jusqu'au ridicule; elle a un peu passé à son fils aîné. — Je ne suis pas bien sûr, malgré mes inclinations républicaines, de m'en être complètement affranchi, bien que je l'aie soigneusement cachée.

L'anecdote est doublement significative, et par elle-même, et par l'aveu qui la termine. Ou je me trompe fort, ou ceci nous explique à mots couverts le pourquoi du secret si jalousement gardé par le neveu du « fier abbé » sur ses deux ou trois ans de professorat. Un Chateaubriand ne devait pas, ne pouvait pas avoir été professeur. Que, pour rétablir les affaires de sa famille, il eût pratiqué le négoce, voire la traite, comme ç'avait été le cas pour le père de François-René, il n'y avait là que demi mal. « Le commerce, insinue quelque part l'auteur des *Mélanges littéraires* [1], a toujours eu chez nous je ne sais quoi de poétique et de fabuleux ». Mais l'enseignement, qu'était-ce sinon la déchéance pure et simple, sans même l'excuse de la poésie et d'un vague lointain de légende ? C'est évidemment cette prétendue déchéance que, par un antique préjugé de race, et « malgré ses inclinations républicaines », l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* ne s'est pas senti le cœur de confesser. Faiblesse, d'ailleurs,

1. P. 11. Il est vrai que, peu d'années plus tôt, il s'exprimait d'un autre ton : « Dans les contrées où les hommes s'occupent exclusivement du commerce, les belles-lettres sont ordinairement négligées. L'esprit mercantile rétrécit l'âme; le commis qui sait tenir un livre de compte ouvre rarement celui du philosophe » (*Essai*, t. I, p. 227).

trop pardonnable, pour peu que l'on se représente dans quelles sinistres conditions d'exil, de maladie, de tristesse et peut-être d'humiliation, l'ancien officier du régiment de Navarre fut condamné à exercer le métier de *teacher*.

Dans le temps même qu'il en vivait, il n'admettait pas que les gens de sa sorte et de sa trempe pussent accepter d'en vivre. N'était-ce pas aux jours de Beccles, en rentrant chez lui de la *Brightley's School*, qu'il écrivait dans l'*Essai*[1] :

Nous supportons l'adversité, non d'après tel ou tel principe, mais selon notre éducation, nos goûts, notre caractère, *et surtout notre génie*. Celui-ci, s'il peut gagner passablement sa vie par une occupation quelconque, s'apercevra à peine qu'il a changé de condition ; tandis que celui-là, *d'un ordre supérieur*, regardera comme le plus grand des maux de se voir obligé de renoncer aux facultés de son âme, de faire sa compagnie de manœuvres, dont les idées sont confinées autour du bloc qu'ils scient, *ou de passer ses jours* dans l'âge de la raison et de la pensée, *à faire répéter des mots aux stupides enfants de son voisin*. Un pareil homme aimera mieux mourir de faim que de se procurer à un tel prix les besoins de la vie.

Non ! Fort heureusement pour lui, et plus heureusement encore pour nous, l'instinct de conservation et, sans doute aussi, le pressentiment de ses destinées futures parlèrent chez le jeune émigré plus haut que son orgueil. Il s'acharna

1. T. II, p. 73.

d'autant plus à vivre qu'il était plus conscient de sa supériorité, de son génie. Et lui qui s'indignait que Denys le Tyran, chassé de Syracuse, se fût abaissé, « pour ne pas mourir de faim », à « donner des leçons de grammaire, dans les faubourgs » de Corinthe, « aux enfants du petit peuple[1] », alors qu'il avait « le droguiste ou le marchand de poignards à sa porte » et « quelques mines » en réserve[2], il suivit le plus stoïquement du monde l'exemple de Denys : en quoi il eut dix mille fois raison. Il pleura d'en être réduit à faire la classe aux enfants de Corinthe, — je veux dire de Beccles; — il se promit surtout qu'il n'avouerait jamais l'avoir faite; mais il la fit, et, malgré ses répugnances d'avant ou d'après, je ne serais pas surpris qu'il l'eût faite avec âme, à cette époque ardente de sa jeunesse où, selon sa propre formule, il mettait de « l'âme à tout[3] ».

Ses élèves ou, comme il écrivait alors, ses « pupilles[4] » conservèrent du moins de ses leçons un souvenir reconnaissant et durable. Et, lorsque, vingt-six ou vingt-sept ans plus tard, il reparut à Londres comme ambassadeur, plusieurs d'entre eux se firent un devoir d'aller lui présenter leurs hommages. Sans doute eurent-ils le tact de ne lui

1. *Essai*, t. II, p. 57. — Dans la même page il nous déclare que c'était descendre à l'avant-dernier degré de « l'avilissement ».

2. *Ibid.*, p. 56.

3. *Atala*, éd. Victor Giraud, Introduction, p. xxx.

4. C'est un des nombreux anglicismes de l'*Essai* (t. II, p. 61).

remémorer qu'avec discrétion les circonstances où ils s'étaient trouvés en rapports dans le passé, car, si nous en croyons Wilton Rix, il accueillit leur démarche sans déplaisir. L'un de ces élèves, le docteur Hinchmann Crowfoot, un médecin de Beccles, aimait encore, longtemps après, à raconter de quelle façon gracieuse il fut reçu par Son Excellence, comment Elle voulut le retenir à dîner, comment Elle poussa la courtoisie jusqu'à le faire asseoir à sa droite. Ce qui le frappa surtout, au cours du repas, selon Wilton Rix, ce fut de reconnaître, dans la livrée des domestiques qui servaient à table, les couleurs que portait jadis le *lad* de l'émigré, — ce même « petit garçon » sans doute qui transmettait à Miss Sparrow les messages graphologiques de M. de Combourg. — Par une coïncidence qui vaut d'être notée, la même année qui vit la mort de Chateaubriand vit aussi celle de M. Hinchmann Crowfoot. Il ne survécut pas plus de quatre mois à son ancien maître : en procédant à l'autopsie d'une personne enlevée par une fièvre pernicieuse, il contracta lui-même le mal et y succomba, victime du devoir professionnel, le 13 novembre 1848[1].

Après mon pèlerinage au bâtiment désâmé de la défunte *Brightley's School*, je comptais aussi visiter la *Fauconberge School* actuelle. J'ai nommé, dans

1. On sait que Chateaubriand mourut le 4 juillet de la même année.

un précédent chapitre[1], M. Soanes, dont l'intelligente curiosité m'a plus d'une fois guidé dans mes recherches. Je savais par mes amis Gostling qu'il occupait une des chaires de cette *Fauconberge School* à laquelle Chateaubriand fut indirectement attaché. Il avait donc toute qualité pour nous en faire les honneurs. Mais, quand je lui exprimai mon désir, un soir que nous l'avions pour commensal dans la salle à manger vieux style du *King's Head Hotel*, ce fut pour apprendre de sa bouche que, la fondation primitive ne suffisant plus aux frais d'entretien, l'école venait de fermer ses portes et de licencier momentanément ses maîtres.

— Comment allez-vous vivre jusqu'à la réouverture des classes, si elles rouvrent ? demandai-je.

— Je pratiquerai le professorat ambulant, — répondit-il, non sans mélancolie ; — j'ai quelques leçons, de ci, de là, dans la campagne, chez les *gentlemen* du voisinage.

Et il ajouta, en esquissant un sourire :

— Tenez, je ferai justement le métier que faisait à de certains jours votre Chateaubriand, avec cette différence, néanmoins, qu'au lieu de courir les routes à cheval, comme lui, je les courrai à bicyclette...

1. Cf. ci-dessus, p. 31.

CHAPITRE VII

Les tournées de Chateaubriand aux environs de Beccles. — Son opinion sur les « grands ». — Sa réputation de médiocre cavalier : anecdote à ce sujet, rapportée par Wilton Rix. — Désagréments que lui valaient parfois ses tournées. — Avantages qu'il en retirait — La vie en plein air avec la nature. — Chateaubriand naturaliste et botanophile. — Le « cresson voyageur ».

L'enseignement dont Chateaubriand était chargé à la *Brightley's School*, pour les élèves des deux écoles, ne lui prenait, en effet, qu'une assez faible partie de son temps, et, probablement, ne lui fournissait qu'un subside assez restreint. Il mettait donc à profit ses journées libres en colportant son français à domicile, dans les *halls* et les châteaux d'alentour, chez les « grands », chez les « riches », auxquels il avait été recommandé par la bienveillance de Bence Sparrow.

Ce n'était pas toujours le plus gai de sa besogne, si nous en jugeons par ces lignes de l'*Essai* [1] :

La vue de la misère cause différentes sensations chez les hommes. Les grands, c'est-à-dire les riches, ne la voient qu'avec un dégoût extrême ; il ne faut attendre

1. T. II, p. 68.

d'eux qu'une pitié insolente, que des dons, des politesses, mille fois pires que des insultes.

Par contre, son principal moyen d'existence lui venait, j'imagine, de ces tournées. Il les faisait ordinairement à cheval, à cause de la longueur des distances et aussi de l'état des chemins. Aujourd'hui encore, c'est le mode de locomotion le plus habituel en ce pays d'élevage, où l'équitation reste le sport par excellence. On ne voyage pas dans les vallées ou sur les coteaux du Suffolk sans croiser, à chaque instant, quelque *gentleman rider*, coiffé de feutre gris, botté de cuir jaune; et, le vendredi soir, jour du marché de Beccles, c'est tout un escadron de fermiers et de propriétaires ruraux qui s'éparpille à la brune vers les manoirs et les *cottages* de la banlieue.

Il ne semble pas que Chateaubriand ait laissé une très brillante réputation équestre parmi cette population de centaures. Il était loin, paraît-il, d'être un cavalier hors de pair [1]. Peut-être aussi les montures qu'il se procurait chez le loueur de

1. Il convient lui-même que, sous ce rapport, son éducation avait été négligée : « ... Dans les idées de mon père, un officier de marine ne devait savoir manier que son vaisseau. J'étais réduit à monter à la dérobée deux grosses juments de carrosse ou un grand cheval pie... Je ne me suis jamais beaucoup soucié de chevaux, quoique j'aie mené la vie d'un Tartare, et, contre l'effet que ma première éducation aurait dû produire, je monte à cheval avec plus d'élégance que de solidité » (*Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 98).

l'endroit[1] chauvissaient-elles parfois des oreilles, comme cette *Heureuse* dont il nous a si joliment conté les exploits dans un délicieux morceau des *Mémoires* [2]. Dans tous les cas, voici l'anecdote qui s'est perpétuée sur lui dans la région et que Wilton Rix recueillit des lèvres véridiques d'un de ses respectables concitoyens, lequel la tenait lui-même de M. Brightley. Certain après-midi que M. de Combourg venait de se mettre en selle pour une de ces *teaching expeditions* [3] qu'il accomplissait aux environs, sa bête, peu maniable, s'emballa. Impuissant à la maîtriser, il perdit les étriers et la tête. Les gens de Beccles le virent avec stupeur passer devant leurs portes, ventre à terre, cramponné à la crinière de son bucéphale de louage, hurlant : « Au secours ! », criant d'angoisse, dans un anglais incorrect qui disait tout juste le contraire de ce qu'il voulait signifier :

— *I* will *be killed ! Nobody* shall *save me !*

C'était à peu près comme s'il eût dit : « Je tiens à me rompre le cou ! Que personne ne s'avise de me sauver ! » Cet emploi fautif de *will* pour *shall*, et réciproquement, est une bévue classique, une

1. D'après un correspondant de M. Dick, Chateaubriand aurait eu, à un moment donné, un poney blanc, lui appartenant en propre.

2. T. I, p. 208-209. — La course effrénée où l'entraîne cette jument, pendant qu'il suit la chasse royale, n'est pas sans quelque ressemblance avec la mésaventure que va nous rapporter Wilton Rix.

3. Expéditions d'enseignement.

de celles que nos voisins d'Outre-Manche attribuent le plus communément aux étrangers encore novices dans leur langue. Chateaubriand est peut-être le millionième à qui on la prête. Wilton Rix veut cependant qu'il ait été coutumier de ce quiproquo, et il en cite comme preuve le solécisme : « *The gentleman who* shall *deliver* » — (au lieu de *will deliver*), — contenu dans la lettre au docteur Davey dont nous avons publié le texte. Quoi qu'il en soit, il reste de l'aventure elle-même que le jeune professeur de français n'était pas un écuyer de premier ordre. Il sera bon de nous en souvenir, quand nous le suivrons à Bungay.

Si les promenades qu'il entreprenait de la sorte, pour gagner sa vie, la mettaient parfois en péril, il en retirait, à d'autres égards, un fruit singulièrement salutaire. Je ne parle pas des prévenances dont il était l'objet dans les familles de ses élèves. Il ne les acceptait qu'avec une réserve ombrageuse, toujours sur le qui-vive, persuadé qu' « on se familiarise aisément avec le malheureux » et que celui-ci « se trouve sans cesse dans la dure nécessité de se rappeler sa dignité d'homme, s'il ne veut que les autres l'oublient »[1]. Puis, en plus d'une circonstance, il eut certainement à souffrir, non seulement dans sa sauvagerie native, encore exaspérée par le chagrin, mais aussi dans son inquiète susceptibilité de proscrit. Il est clair, par exemple,

1. *Essai*, t. II, p. 71.

qu'ici ou là, dans l'une quelconque des maisons qu'il hantait, il lui arriva d'entendre énoncer à table, principalement à l'heure du porto, les aphorismes, plus maladroits que malintentionnés, contre lesquels il proteste avec une exaspération si légitime dans l'*Essai*[1] :

Un bon étranger, au coin de son feu, dans un pays bien tranquille, sûr de se lever le matin comme il s'est couché le soir, en possession de sa fortune, la porte bien fermée, des amis au dedans et la sûreté au dehors, prononce, en buvant un verre de vin, que les émigrés français ont tort, et qu'on ne doit jamais quitter sa patrie ; et ce bon étranger raisonne conséquemment. Il est à son aise, personne ne le persécute, il peut se promener où il veut sans crainte d'être insulté, même assassiné ; on n'incendie point sa demeure, on ne le chasse point comme une bête féroce, le tout parce qu'il s'appelle Jacques et non pas Pierre, et que son grand-père, qui mourut il y a quarante ans, avoit le droit de s'asseoir dans tel banc d'une église, avec deux ou trois arlequins en livrée derrière lui. Certes, dis-je, cet étranger pense qu'on a tort de quitter son pays.

C'est au malheur à juger du malheur. Le cœur grossier de la prospérité ne peut comprendre les sentiments délicats de l'infortune.

Puis, si les femmes dont se composait surtout sa clientèle étaient « charmées » de l'avoir « pour parler français » avec lui, il y en avait nécessaire-

1. T. II, p. 33-34.

ment plus d'une dans le nombre qu'il n'éprouvait, lui, aucune espèce de charme à faire converser. Telles, par exemple, ces dames ou demoiselles Bedingfield dont il déclare qu'elles « n'ont pas le sens commun », qu' « elles sont ignorantes et mal élevées[1] ».

Mais, outre que les réceptions hospitalières qui lui étaient faites dans ses tournées ne comportaient qu'exceptionnellement de pareilles rançons, de quel réconfort ne lui furent pas ces libres équipées par les routes rustiques, après les sombres mois de réclusion dans les *garrets* londoniens ! A l'aller comme au retour, il goûtait du moins le bienfait de l'exercice en plein air, la joie d'ouvrir largement ses poumons, de boire la pluie et le soleil, de respirer le vent. Il était arrivé en Suffolk avec une constitution fort délabrée par les fatigues du camp de Thionville et les privations de Londres. Le régime de Beccles ne tarda pas à la raffermir. « Les courses que je faisais à cheval — dit-il dans les *Mémoires*[2] — me rendirent un peu de santé. »

Elles lui rendirent cet autre élément vital, la nature. Comparée à la forêt vierge d'Amérique, la campagne anglaise dut évidemment lui paraître un peu rétrécie et trop humanisée. Elle était, en revanche, nous l'avons vu, pour lui rappeler de

1. Cité par Sainte-Beuve (*Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, t. I, p. 179, note 1) d'après l'exemplaire de l'*Essai* qu'il appelle l'*Exemplaire confidentiel*.

2. T. II, p. 127.

très près les chères, les nostalgiques images de son pays de Combourg. Ici, comme là-bas, c'était, il est vrai, « partout la même chose et le même aspect[1] ». Mais, ici, comme là-bas, cette monotonie même, d'ailleurs infiniment nuancée, ne laissait pas d'être apaisante et douce. « L'Angleterre, avoue-t-il, était triste, mais charmante[2] », — triste sans doute, parce qu'il la regardait à travers ses dispositions intimes qui ne se prêtaient guère à l'allégresse. Car la physionomie du Suffolk n'est rien moins que mélancolique, et si le « *merry England*[3] » a jamais été de mise quelque part, c'est assurément en cette molle contrée verte, peuplée d'arbres, veinée de rivières, fraîche et riante à souhait.

Triste ou gaie, d'ailleurs, il n'importe. Chateaubriand lui fut, tout compte fait, redevable des jouissances qui pouvaient le mieux endormir ses regrets de banni, exalter son cœur de Breton et de poète : n'y était-il point comme enveloppé par la grâce toujours neuve, la beauté toujours émouvante des ciels, des eaux et des bois? Nous avons là-dessus son témoignage direct, car il n'y a pas à nier qu'elle fut écrite à Beccles, — le soir de quelque chevauchée scolaire, sous la dictée immédiate des paysages semi-terrestres, semi-marins du Suffolk, — cette page si fervente de l'*Essai*, dans le célèbre chapitre : « Aux infortunés[4] ».

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 127.
2. *Ibid.*, même page.
3. « Joyeuse Angleterre ».
4. T. II, p. 76-77.

Lorsque les chances de la destinée nous jettent hors de la société, la surabondance de notre âme, faute d'objet réel, se répand jusque sur l'ordre muet de la création, et nous y trouvons une sorte de plaisir que nous n'aurions jamais soupçonnée. La vie est douce avec la nature... Que celui que le chagrin mine s'enfonce dans les forêts; qu'il erre sous leur voûte mobile; qu'il gravisse la colline, d'où l'on découvre, d'un côté, de riches campagnes, de l'autre, le soleil levant sur des mers étincelantes, dont le vert changeant se glace de cramoisi et feu; sa douleur ne tiendra point contre un pareil spectacle : non qu'il oublie ceux qu'il aima, car alors ses maux seroient préférables; mais leur souvenir se fondra avec le calme des bois et des cieux : il gardera sa douceur et ne perdra que son amertume. Heureux ceux qui aiment la nature : ils la trouveront, et trouveront seulement elle, au jour de l'adversité[1].

1. Il est intéressant de comparer ce qu'il en dira huit ou neuf ans plus tard dans la lettre écrite de Rome à Fontanes, le 10 janvier 1804 (*Œuvres complètes*, t. XIII, p. 84-85) : « Aujourd'hui je m'aperçois que je suis beaucoup moins sensible aux charmes de la nature; je doute que la cataracte du Niagara me causât la même admiration qu'autrefois. Quand on est très jeune, la nature muette parle beaucoup; il y a surabondance dans l'homme; tout son avenir est devant lui (si mon Aristarque veut me passer cette expression); il espère communiquer ses sensations au monde, et il se nourrit de mille chimères. Mais dans un âge avancé, lorsque la perspective que nous avions devant nous passe derrière, que nous sommes détrompés sur une foule d'illusions, alors la nature seule devient plus froide et moins parlante, *les jardins parlent peu*. Pour que cette nature nous intéresse encore, il faut qu'il s'y attache des souvenirs de la société; nous nous suffisons moins à nous-

A cette époque de sa vie, toutefois, la nature ne le captivait pas uniquement par elle-même, par la seule impression de sa magie, ou comme un cadre bénévole et splendide aux chimères de son esprit : il y voyait encore une matière d'études, un prétexte à ces spéculations de botanique sentimentale et finaliste, pour lesquelles il s'était passionné, comme la plupart de ses contemporains, sous l'influence de Rousseau et surtout de Bernardin de Saint-Pierre. On ne passait pour « amant de la nature » qu'autant que l'on était à quelque degré naturaliste. Chateaubriand l'était ou croyait l'être. Il se piquait de se connaître en géologie comme en botanique. A Paris, il avait beaucoup vécu avec « M. M., célèbre minéralogiste » du temps. Aux Açores, en Amérique, en Allemagne, voyageur ou soldat, il s'était livré à de graves méditations concernant les pierres, les arbres, les lichens[1]. A

mêmes : la solitude absolue nous pèse, et nous avons besoin de ces conversations qui *se font le soir à voix basse entre des amis* ».

1. Il écrit dans une note de l'*Essai* (t. I, p. 17, note 2) :

« J'avais recueilli moi-même un grand nombre d'observations botaniques et minéralogiques sur l'antiquité de la terre. J'ai compté, sur des montagnes d'une hauteur médiocre, qui courent du sud-est au nord-ouest, par le 42e degré de latitude septentrionale, en Amérique, jusqu'à treize générations de chênes, évidemment successives sur le même sol. On m'a montré en Allemagne une pierre calcaire seconde, formée des débris d'une pierre calcaire première : ce qui nous jette dans une immensité de siècles. M. M., célèbre minéralogiste de Paris, m'avoit assuré avoir trouvé auparavant cette même

Londres, plus tard, quand il envisagera la possibilité prochaine du retour en France, il projettera de prendre un logement au jardin des Plantes[1]. A Beccles, sa distraction favorite est d'herboriser. Il se peint à nous « armé de ses ciseaux, de son style, de sa lunette », s'en allant « tout courbé », le long

pierre dans les environs de Montmartre. A Gracioza, l'une des Açores, j'ai ramassé des laves si antiques qu'elles étaient revêtues d'une croûte de mousse pétrifiée de plus d'un demi-pouce d'épaisseur. Enfin, à l'île Saint-Pierre, sur la côte désolée qui regarde l'île de Terre-Neuve, dont elle est séparée par une mer bruyante et dangereuse, toujours couverte d'épais brouillards, j'ai examiné un rocher formé de couches alternatives de lichen rouge qui avait acquis la dureté du granit. »

Par « M. M. », Chateaubriand veut désigner M. Monet ou Monnet, inspecteur des Mines, auteur de l'*Atlas minéralogique de la France*. L'auteur des *Mémoires* nous donne à entendre qu'il avait eu quelque inclination pour sa fille (t. I, p. 306-307) : « M. Monet, directeur des Mines, et sa jeune fille, envoyés par Madame Ginguené, venaient quelquefois distraire ma sauvagerie (au théâtre). Mademoiselle Monet se plaçait sur le devant de la loge; je m'asseyais moitié content, moitié grognant, derrière elle. Je ne sais si elle me plaisait, si je l'aimais; mais j'en avais bien peur. Cependant j'allais quelquefois, à la sueur de mon front, la chercher chez elle, pour l'accompagner à la promenade : je lui donnais le bras et je crois que je serrais un peu le sien ».

D'après ce passage, c'est par les Ginguené que Chateaubriand avait été mis en rapports avec Monet. Il avait pu l'être aussi par un de ses compatriotes bretons, Louiche Desfontaines, du Tremblay, près de Fougères, botaniste éminent, qui venait, à cette époque, d'être nommé professeur au Jardin des Plantes où enseignait également Monet.

1. *Exemplaire confidentiel*, cité par Sainte-Beuve (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 171, note 1).

des « fossés d'un vieux chemin, s'arrêtant au massif d'une tour en ruine, aux mousses d'une antique fontaine, à l'orée septentrionale d'un bois », ou parcourant « des grèves que les algues festonnent de leurs grands falbalas frisés et couleur d'écaille fondue[1] ».

Ses préférences vont naturellement aux plantes « qui, par leur accidents, leurs goûts, leurs mœurs, entretiennent des intelligences secrètes avec son âme ». Il « se plaît à rencontrer la *tulipa silvestris* qui se retire comme lui sous les ombrages les plus solitaires; il s'attache à ces *lis* mélancoliques, dont le front penché semble rêver sur le courant des eaux »; dans « l'*ulex* épineux, couvert de ses papillons d'or, qui présente un asile assuré aux petits des oiseaux », il révère « une puissance protectrice du foible »; les « *thyms* et les *calamens*, qui embellissent généreusement un sol ingrat de leur verdure parfumée », deviennent, à ses yeux, « le symbole de l'amour de la patrie ». Est-il besoin d'ajouter qu'il n'a garde d'omettre le « saule au port languissant », ou « cette famille américaine qui laisse pendre ses branches négligées comme dans la douleur »? Parfois, ô candeur! il se flatte de la glorieuse illusion qu'il a découvert une espèce inconnue. Tout aussitôt, le voilà, nouveau Linné, occupé de la décrire minutieusement, en termes techniques, et de lui imposer un nom tiré des analogies qu'elle lui paraît offrir avec son

1. Toutes ces citations et celles qui suivent sont tirées du chapitre : « Aux Infortunés » (*Essai*, t. II, p. 77-79).

propre moi. Humbles satisfactions, mais profondes, mais pénétrantes, et dont la trace devait persister, à sept ou huit ans de là, jusque dans le *Génie du Christianisme*, comme l'atteste le morceau du « cresson voyageur », écrit évidemment aux jours de Beccles et, selon toute probabilité, au printemps de 1795 :

On nous a montré au bord de l'Yar, petite rivière du comté de Suffolk en Angleterre, une espèce de cresson fort curieux : il change de place, et s'avance comme par bonds et par sauts. Il porte plusieurs chevelus dans ses cimes ; lorsque ceux qui se trouvent à l'une des extrémités de la masse sont assez longs pour atteindre au fond de l'eau, ils y prennent racine. Tirées par l'action de la plante qui s'abaisse sur son nouveau pied, les griffes du côté opposé lâchent prise, et la cressonnière, tournant sur son pivot, se déplace de toute la longueur de son banc. Le lendemain on cherche la plante dans l'endroit où on l'a laissée la veille, et on l'aperçoit plus haut ou plus bas sur le cours de l'onde, formant, avec le reste des familles fluviatiles, de nouveaux effets et de nouvelles harmonies. Nous n'avons vu ni la floraison ni la fructification de ce cresson singulier, que nous avons nommé MIGRATOR, *voyageur*, à cause de nos propres destinées[1].

Ainsi, tout en courant le cachet, il courait la campagne, et les corvées fastidieuses du professeur de français s'achevaient en idéales voluptés

1. *Génie du Christianisme*, t. I, p. 185-186. — Dans d'autres éditions, Chateaubriand écrit VIATOR, au lieu de MIGRATOR.

pour le botanophile. « Oh ! qu'avec délices, s'écrie-t-il, on rentre dans sa misérable demeure, chargé de la dépouille des champs ! »[1].

1. *Essai*, t. II, p. 79. — Dans le tome I, p. 321, Chateaubriand avait déjà exalté les bienfaits de la botanique : « Au lieu de t'entretenir des haines sociales — écrivait-il dans une apostrophe à l'Homme —, observe les paisibles générations, les douces sympathies, et les amours du règne le plus charmant de la nature. Alors, tu ne connoîtras que des plaisirs. Tu auras du moins cet avantage que, chaque matin, tu retrouveras tes plantes chéries ; dans le monde, que d'amis ont pressé le soir un ami sur leur cœur, et ne l'ont plus trouvé à leur réveil ! »

Faut-il rappeler que, plus tard, il prêtera ce goût de la botanique à l'un de ses héros ? Il dit d'Aben-Hamet, dans *Les aventures du dernier Abencerrage* (*Œuvres complètes*, t. XVIII, p. 161) : « Un jour il herborisoit dans la vallée du Douro ».

CHAPITRE VIII

La maison de Chateaubriand. — Paysage qu'il embrassait de sa fenêtre. — Le cimetière ; l'église. — La vie de l'auteur de l'*Essai* à Beccles, d'après le chapitre : « Aux Infortunés ». — Ses veillées solitaires : à quoi il les occupe. — Sa fièvre de travail jusque dans les heures les plus avancées de la nuit. — Partie de son œuvre qu'on peut, selon toute vraisemblance, attribuer au séjour de Beccles.

« Misérable demeure » serait peut-être beaucoup dire, s'il n'avait dû y vivre dans le continuel sentiment de sa solitude et de son exil.

D'après Wilton Rix, Chateaubriand occupa successivement deux chambres. Celle qu'il habitait en dernier lieu, dans la maison d'un M. Butcher, a disparu avec cette maison. Je ne saurais décider, par conséquent, s'il y était bien ou mal logé. La rue où elle s'élevait — *Hungate Lane* — est une espèce de venelle assez étroite qu'une façon de passage voûté fait communiquer avec la place du *New Market,* et qui rattrape ensuite la route de Bungay. L'air et l'espace devaient, j'imagine, y manquer un tant soit peu, du temps de Chateaubriand comme de nos jours. Et, à ce point de vue tout au moins, il ne fut certainement pas sans regretter sa première installation.

Prenons à droite, au sortir du *King's Head,* et di-

rigeons-nous vers la tour de Saint-Michel. Passé ce monument, nous avons, sur notre gauche, la grille du cimetière; devant nous, l'ouverture de *Saltgate Street,* la « rue de la Porte au Sel ».

A l'angle de la rue et du cimetière, — que bordent un de ses pignons et le mur de son jardin, — se dresse une grande maison bourgeoise, d'aspect cossu, à deux étages, coiffés d'un toit légèrement aplati. Wilton Rix la désigne comme la maison du docteur Crowfoot, oncle et associé de celui dont nous avons déjà rencontré le nom : ce qui nous importe, à nous, et qui nous touche, c'est qu'elle fut, à un moment donné, la maison de Chateaubriand. Il aurait pu difficilement, ce semble, souhaiter un abri plus confortable. Elle reste, aujourd'hui encore, une des plus belles habitations de Beccles, avec son architecture trapue, ses hautes croisées et ses portes à fronton grec, flanquées de colonnes ioniques. Joignez que, située au sommet du mamelon où s'accroche la vieille ville, elle domine, par derrière, tout le cirque de la vallée, jusqu'à la courbe à peine estompée des collines occidentales d'où émerge comme un phare le clocher de Bungay.

C'était précisément de ce côté, paraît-il, que donnait la chambre de Chateaubriand. Examinons, en passant, les détails les plus typiques du paysage d'exil qu'il eut, pendant plusieurs mois, sous les yeux. Par-dessus la muraille du jardin, voici, d'abord, le vieux cimetière, — un jardin aussi, d'une propreté tout anglaise, ombragé d'arbres

antiques, avec des allées bien ratissées, circulant autour des pelouses d'herbe drue où blanchissent vaguement des tombes en forme de sarcophages, voire de cercueils. Il semblerait que ces voisinages funèbres eussent été dans le destin du jeune émigré. A Londres déjà, la lucarne de son grenier, dans *New Road*, s'ouvrait de même sur un cimetière [1]. Il dut aimer celui de Beccles, en com-

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 122. « Mes amis... m'installèrent aux environs de Mary-Le-Bone Street, dans un *garret* dont la lucarne donnait sur un cimetière : chaque nuit la crécelle du *watchman* m'annonçait que l'on venait de voler des cadavres ».

On pourrait dire, d'ailleurs, de Chateaubriand qu'il eut, en quelque sorte, le goût des cimetières : c'est un des traits les plus bretons, et peut-être les plus celtiques, de sa nature.

« Comment passer le temps sur un sol étranger? — se demandait-il en 1803. — Comment occuper ses journées? *N'est-il pas tout naturel alors d'aller visiter* ces tombeaux champêtres où, pleines de joie, des âmes chrétiennes ont terminé leur exil? » (*Mélanges littéraires*, p. 158.)

Trente ou quarante ans plus tard, parlant de ses promenades dans son quartier de Montrouge, aux abords de l'Infirmerie Marie-Thérèse, il écrit (*Mém. d'O.-T.*, t. VI, p. 9) : « Je parcours souvent ce cimetière moins vieux que moi, *où les vers qui rongent les morts ne sont pas morts* (allusion à une inscription qu'il avait vue sur les murs de l'ermitage en ruines du Mont-Valérien); je lis les épitaphes : que de femmes de seize à trente ans sont devenues la proie de la tombe! Heureuses de n'avoir vécu que leur jeunesse! »

S'attable-t-il dans une auberge de Carinthie? Le champ des morts est là tout près qui l'attire et, complaisamment, il en fait la description : « Le cimetière, entourant l'église, n'était séparé de moi que par une cour rustique. Des croix de bois, inscrites dans un demi-cercle et auxquelles appendaient des bénitiers, s'élevaient sur la pelouse des vieilles tombes : cinq

paraison. L'on gagerait du moins que c'est à lui qu'il pense, dans le *Génie du Christianisme*, quand il déplore le charme perdu de ces vieux cimetières d'autrefois auxquels « des prairies, des champs, des eaux, des bois, une riante perspective, marioient leurs simples images »[1].

La vallée commence, en effet, tout de suite au bas du cimetière, dont la terrasse en corniche la surplombe. En se penchant sur le parapet, on a, au-dessous de soi, le talus quasi perpendiculaire des anciennes fortifications ; puis la descente abrupte de la colline que prend en écharpe un étroit raidillon, coupé d'une série d'escaliers aux rampes vermoulues, et planté çà et là d'un pittoresque *cottage* de pêcheur ; enfin la rivière, la claire, rapide et silencieuse Waveney, que la marée enfle, deux fois par jour, d'une onde plus trouble, mais pour expirer presque aussitôt et se

sépulcres encore sans gazon annonçaient cinq nouveaux repos. Quelques-unes des fosses, comme des plates-bandes de potager, étaient ornées de soucis en pleine fleur dorée. Des bergeronnettes couraient après des sauterelles dans le jardin des morts. Une très vieille femme boiteuse, appuyée sur une béquille, traversait le cimetière et rapportait une croix abattue : peut-être la loi lui permettait-elle de butiner cette croix pour sa tombe ; le bois mort, dans les forêts, appartient à celui qui l'a ramassé » (*Mém. d'O.-T.*, t. VI, p. 334-335). Et il termine par cette citation de l'élégie de Gray : « Sur un cimetière de campagne » qu'il avait traduite dans l'exil :

Là dorment ignorés des poètes sans gloire,
Des orateurs sans voix, des héros sans victoire.

1. T. III, p. 102.

retirer tout aussi vite, n'ayant même pas effleuré les joncs de la berge ni suspendu aux branches flottantes des saules le moindre bouquet d'algue ou de goëmon. Les prés qu'elle arrose et qu'elle anime, noyés, le matin, d'une fine buée d'argent, ont l'air de s'étendre à perte de vue, comme une savane, et, le soir, au contraire, se rassemblent, se font proches, s'enchâssent comme une sombre émeraude dans le cercle d'or des crêtes environnantes, incendiées par les feux du couchant.

Je n'ai encore rien dit de l'église, dont la riche ornementation gothique s'accorde pourtant à merveille avec cet harmonieux coin de nature. Elle s'érige au milieu du cimetière, parmi les arbres. C'est un bel édifice du XIVe siècle. Le porche méridional est particulièrement remarquable. A son tympan est sculptée en haut relief une représentation de saint Edmond, le patron religieux de l'Est-Anglie. Mais les nombreuses niches du pourtour sont vides de leurs statues, brisées par le farouche iconoclaste William Dowsing, qui visita Beccles en 1643. Quant à l'intérieur de la nef, il n'offre rien de saillant. Ce que le sacristain qui nous en fit les honneurs nous exhiba de plus intéressant fut l'acte de mariage du poète Crabbe, ainsi libellé :

George Crabbe, clerc de cette paroisse, célibataire, et Sarah Elmy, de la même paroisse, également célibataire, ont été mariés dans cette église, avec l'autorisation du Chancelier, ce quinzième jour de décembre,

l'an mil sept cent quatre-vingt-trois, par moi, P. Routh, vicaire[1].

Crabbe était lui-même du Suffolk, dont il a décrit les mœurs provinciales dans ses vers, et Chateaubriand ne fut certainement pas sans entendre parler de l'auteur du *Village*, dont la réputation était déjà consacrée. Connut-il son œuvre? J'en doute. Elle était peu faite pour répondre à ses goûts d'alors et de plus tard. Le jour où le nom de Crabbe viendra sous sa plume, dans les *Études sur la Littérature anglaise*, il se contentera de le mentionner au passage, parmi vingt autres, en déclarant qu'il « faut être né Anglais pour apprécier tout le mérite d'un genre de composition qui se fait particulièrement sentir aux hommes du sol[2] ». C'est aussi dans l'église de Beccles, nous confia le sacristain, d'un ton pénétré, que fut célébré le mariage du père et de la mère de Nelson, — de Nelson que Chateaubriand devait, par la suite, rencontrer à diverses reprises dans Hyde-Park[3], tout

1. Le Révérend Peter Routh fut, au rectorat de Beccles, le prédécesseur immédiat de Bence Sparrow, en faveur de qui il se démit de sa charge. Il fut également un des prédécesseurs de M. Brightley à la tête de l'école privée de *Blyburgate Street*, dont il quitta la direction pour passer à celle de la *Fauconberge School*, lorsque cette dernière école fut ouverte. Il mourut en retraite à Bungay, le 17 juin 1802, à l'âge de soixante-seize ans. Il est donc plus que probable que Chateaubriand dut le connaître.

2. T. II, p. 297-298.

3. « Nelson, que j'avais rencontré plusieurs fois dans Hyde-

resplendissant de la gloire d'Aboukir, mais qui, en 1795, en était encore à ses premières escarmouches contre la France.

Et maintenant, après ce coup d'œil jeté sur le « tableau » qu'il embrassait de sa fenêtre, rentrons avec René dans sa demeure. Luxueuse? Peut-être pas; mais combien différente, à tout le moins, du galetas de Londres où, l'hiver précédent, il a couché par terre, sur un matelas, roulé dans une couverture à laquelle il était obligé d'ajouter ses vêtements et parfois une chaise, pour ne risquer point de mourir de froid[1]!

« M*** » (quel est cet M***?) lui tenait, paraît-il, naguère ce langage : « Quand un homme a la vie, l'habit, une chambre et du feu, les autres maux s'évanouissent[2] ». Il jouit ici de ce bonheur relatif. Il a un chez soi où être à soi seul, s'appartenir, satisfaire le besoin le plus impérieux de son tempérament, de ses « mœurs », qui « sont de la solitude et non des hommes[3] ». Aussi, dès qu'il a reconquis sa liberté, comme il en profite pour s'emprisonner jalousement, « mystérieusement », à double tour!

S'il sort, s'il « s'aventure hors de sa retraite », ce n'est qu'à la tombée du crépuscule, « lorsque

Park, enchaîna ses victoires à Naples dans le châle de Lady Hamilton » (*Mém. d'O-T.*, t. II, p. 217). — V. (*ibid.*, p. 216-217) l'affront que valut à Chateaubriand la nouvelle d'Aboukir.

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 122.

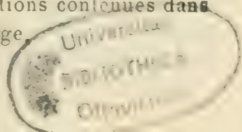
2. *Essai*, t. II, p. 72.

3. *Ibid.*, t. I, p. 319.

la brune commence à confondre les objets ». Et, « traversant en hâte les lieux fréquentés », il gagne, à l'issue de la ville, par le chemin boisé qui se détache, à gauche, de la route de Bungay, les hauteurs de Grange, désertes encore de son temps, où se construisent aujourd'hui les nouveaux quartiers de Beccles, et qui portent l'église catholique sur une de leurs pentes. Au sommet de cette éminence qui « domine la ville et commande une vaste contrée », René s'asseoit. « Il contemple les feux qui brillent dans l'étendue du paysage obscur, sous tous ces toits habités. » Il voit « éclater le réverbère à la porte d'un hôtel », — peut-être le *Rectory*, — « dont les habitants, plongés dans les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable, occupé seul à regarder de loin la lumière de leurs fêtes, lui qui eut aussi des fêtes et des amis ». Alors il ramène d'autant plus sympathiquement les yeux « sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg », — une de ces masures d'artisans ou de pêcheurs, suspendues en contre-bas des remparts, où le dur labeur se continue à la chandelle, après la journée close, — « et il se dit : Là, j'ai des frères ![1] »

L'idée qu'il a, jusque dans cette bourgade étrangère et parmi ce peuple d'inconnus, des compagnons de malheur, des frères en infortune, si elle n'atténue point sa souffrance, l'élève, du moins,

1. *Ibid.*, t. II, p. 75. — Toutes les citations contenues dans ce paragraphe sont empruntées à cette page.



et l'ennoblit en la faisant communier avec la souffrance universelle. Il ne se sent plus aussi égaré, aussi perdu. Et il reprend d'une âme plus stoïque, rassérénée même, le chemin de son logis, pour y allumer, comme les autres déshérités, sa lampe de travail et se mettre, comme eux, à sa veillée de paria — mais de paria promis à la gloire —, derrière les murs de la maison Crowfoot ou de la maison Butcher.

A quoi la passe-t-il, cette veillée? C'est encore lui qui va nous le dire :

Cependant la nuit approche. Le bruit commence à cesser au dehors, et le cœur palpite d'avance du plaisir qu'on s'est préparé. Un livre qu'on a eu bien de la peine à se procurer, un livre qu'on tire précieusement du lieu obscur où on le tenoit caché, va remplir ces heures de silence. Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, certain de n'être point entendu, on s'attendrit sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clémentine, des Héloïse, des Cécilia[1]. Les romans

1. On sait que Chateaubriand, dans le *Génie du christianisme* (t. II, p. 71-80), consacre deux chapitres aux mêmes héroïnes, à l'exception, toutefois, de Clarisse et de Cécilia. Faut-il rappeler que Clarisse et Clémentine sont deux créations célèbres du romancier anglais Richardson, l'une dans *Grandison*, l'autre dans *Clarisse Harlowe* ? A l'époque où Chateaubriand le lisait avec cette passion, Richardson n'était déjà plus en vogue dans son pays. Il « dormait oublié; ses compatriotes trouvaient dans son style des traces de la société inférieure au sein de laquelle il avait vécu » (*Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 194). Quant à Cécilia, elle appartient au roman du même nom de miss Francis Burney. Miss Burney, devenue Mme d'Arblay par son mariage avec un émigré français, était destinée à se ren.

sont les livres des malheureux : ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai; mais en sont-ils plus remplis que la vie[1]?

Ces livres qu'il a cherchés si longtemps, faute d'avoir où les emprunter, et qui lui versent des émotions si consolantes, nous savons dans quelles bibliothèques il a fini par les découvrir pour la plupart. En voici un qui a dû lui avoir été glissé dans les mains par le recteur de Beccles, sans qu'il ait eu besoin de le demander :

Un livre vraiment utile au misérable, parce qu'on y trouve la pitié, la tolérance, la douce indulgence, l'espérance plus douce encore, qui composent le seul baume des blessures de l'âme, ce sont les Évangiles. Leur divin auteur ne s'arrête point à prêcher vainement les infortunés, il fait plus : il bénit leurs larmes, et boit avec eux le calice jusqu'à la lie[2].

L'*Essai* ne parle que des Évangiles, mais les *Natchez*[3] donnent à entendre que René, « chez les nations étrangères », ne borna pas au seul Nouveau Testament sa fréquentation des Saintes Écritures. Enfermé dans la prison de la Nouvelle-Orléans, l'époux de Céluta s'informe auprès de la geôlière si elle n'aurait pas quelque livre à lui prêter :

contrer avec Chateaubriand en Belgique, pendant les Cent Jours, et nous a laissé, dans son *Journal*, le récit des diverses entrevues qu'elle eut avec lui et avec sa femme (*Diary and letters of Madame d'Arblay*, vol VII, p. 97).

1. *Essai*, t. II, p. 79.
2. *Ibid.*, t. II, p. 71-72.
3. T. II, p. 11-12.

Elle répondit qu'elle n'avoit que la Bible. Le prisonnier pria la geôlière de lui confier le livre saint... Le lendemain on trouva aux marges de la Bible quelques mots à peine lisibles. Auprès du quatrième vers du septième chapitre de l'*Ecclésiastique*, on déchiffroit ces mots :

« Comme cela est vrai ! *la tristesse du cœur est une* « *plaie universelle* ! Dans le chagrin toutes les parties « du corps deviennent douloureuses ; les os meurtris « ne trouvent plus de couche assez molle. Tout est « triste pour le malheureux, tout saigne comme son « cœur : *c'est une plaie universelle* ! »

D'autres passages étoient commentés dans le même esprit.

Ce premier verset du dixième chapitre de Job, *mon âme est fatiguée de ma vie*, étoit souligné.

Ainsi, non content de feuilleter la Bible, il la commente, il la souligne, il s'en fait des applications personnelles. C'est là une lecture qui ne tardera pas à fructifier en lui. Déjà, dans ces nuits de Beccles, s'élabore à son insu chez le sceptique d'aujourd'hui le croyant qu'il redeviendra demain. Mais, pour l'instant, c'est de l'*Essai sur les Révolutions*, non du *Génie du Christianisme* qu'il a cure. « Lorsque, pour la première fois, je conçus le plan de ce livre — dit-il à la fin du premier volume [1], — je revis les classiques, qui m'introduisoient aux révolutions de la Grèce. » Durant la période d'exécution, qu'est-ce qu'il ne lit ou ne relit pas ! Et avec quelle fougue ! Avec quelle

1. P. 313.

fièvre ! Par moments, il vit si intensément sa lecture qu'il en est comme halluciné. Penché sur Tacite, il assiste au meurtre d'Agrippine, « maintenant retirée dans une chambre obscure, à peine éclairée d'une petite lampe », — tout comme sa chambre à lui.

Il voit l'impératrice tombée faire un reproche touchant à la seule suivante qui lui reste, et qui elle-même l'abandonne, il observe l'anxiété augmentant à chaque minute sur le visage de cette malheureuse princesse, qui, *dans une vaste solitude, écoute attentivement le silence*. Bientôt on entend le bruit sourd des assassins qui brisent les portes extérieures ; Agrippine tressaille, s'assied sur son lit, prête l'oreille. Le bruit approche, la troupe entre, entoure la couche ; le centurion tire son épée et en frappe la reine aux tempes ; alors : *Ventrem feri* ! s'écrie la mère de Néron[1].

« Mot dont la sublimité fait hocher la tête », s'empresse-t-il de déclarer, en se ressaisissant. Il n'en a pas moins réalisé la scène dans toute sa beauté tragique, dans toute son horreur. Je me garderai, d'ailleurs, de prétendre qu'il ait assimilé la moitié, ni même le quart, des innombrables ouvrages cités en références au bas des pages de l'*Essai*. Mais je n'aurai pas non plus, comme Sainte-Beuve[2], l'injustice de lui en faire un grief[3].

1. *Essai*, t. II, p. 80.
2. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 160-161
3. Il a, du reste, tout le premier, sévèrement jugé cette éru-

D'autant que, selon la remarque de Sainte-Beuve lui-même, « il ne lit que prêt à écrire à son tour ». Ses lectures lui servent, en effet, moins d'un aliment que d'un excitant. Provoqué, stimulé par elles, son génie s'éveille et part. Les idées abondent, les sentiments jaillissent, l'imagination lance de ces éclairs dont parle Sainte-Beuve[1], et qui sillonnent la nuit. Le poète a pris possession de l'émigré. Et, si l'exilé de Beccles, le solitaire de la maison Crowfoot ou de la maison Butcher se souvient encore de ses maux, c'est pour en exprimer une essence merveilleuse, un divin principe d'enchantement et d'oubli.

Peut-être, lorsque tout repose, entre deux et trois heures du matin, au murmure des vents et de la pluie qui battent contre vos fenêtres, écrivez-vous ce que vous savez des hommes.

Non pas précisément ce qu'il sait des hommes, mais ce qu'il sait du seul homme qu'il connaisse et qui l'intéresse, ce qu'il sait de lui-même. Autour de lui, Beccles dort. Lui n'est plus à Beccles : il est dans ses méditations, dans ses souvenirs, dans ses rêves. Il leur insuffle la vie, il leur donne la figure et la forme. Les heures les plus extravagantes ont beau tinter au carillon de la tour

dition un peu rapide et superficielle, en la qualifiant d' « érudition tout à fait digne du *Chef-d'œuvre d'un Inconnu* ». (*Essai*, t. II, p. 64, note de 1826.)

1. *Chateaubriand et son gr. lit.*, t. I, p. 160 : « Sa plume est comme l'épée de Roland : il sait qu'à chaque coup il fera jaillir des éclairs ».

voisine : sa plume vole, ardente, infatigable; il écrit, il écrit...[1].



Que de fragments de l'œuvre future ont été composés là, dans cette petite ville quelconque de la plus provinciale des provinces anglaises, par les nuits tièdes ou glacées[2], orageuses ou sereines, des dix-huit ou vingt mois compris entre le printemps de 1794 et l'hiver de 1795! C'est là, par exemple, — ou je me trompe fort, — que fut écrite cette traduction[3] de l'élégie de Gray *Sur un cime-*

1. « Dans ma jeunesse, j'ai souvent écrit douze et quinze heures sans quitter la table où j'étais assis » (*Mémoires d'O.-T.*, t. II, p. 152).

2. Ne pensait-il pas à ces nuits de Beccles, quand il écrivait dans les *Mémoires* (t. VI, p. 6) : « La nuit est plus favorable que le jour aux réminiscences du voyageur; elle lui cache les paysages qui lui rappelleraient les lieux qu'il habite; elle ne lui laisse voir que les astres, d'un aspect semblable sous les différentes latitudes du même hémisphère. Alors, il reconnaît ces étoiles qu'il regardait de tel pays, à telle époque; les pensées qu'il eut, les sentiments qu'il éprouva dans les diverses parties de la terre, remontent et s'attachent au même point du ciel »?

Il avait déjà dit dans les *Mélanges littéraires*, p. 72 : « Nous avons naturellement la haine des bornes... Si la nuit est plus favorable que le jour à l'inspiration et aux vastes pensées, c'est qu'en cachant toutes les limites, elle prend l'air de l'immensité ».

3. Elle fut publiée pour la première fois à Londres, dans le *Paris*, de Peltier, le 11 décembre 1797. Dans le volume de ses *Poésies*, où elle figure sous le titre : Les tombeaux champêtres,

tière de Campagne, pour laquelle Chateaubriand n'avait pas seulement sous les yeux le texte du poète anglais, mais encore la réalité, autrement inspiratrice, des choses, le cimetière lui-même, avec ses « arbres en deuil », son « herbe mélancolique » et les générations inglorieuses de ses morts,

Sur le fleuve du temps passagers inconnus.

Quand il disait d'eux, dans une langue déjà lamartinienne,

Une pierre, aux passants demandant un soupir,
Du naufrage des ans a sauvé leur mémoire ;
Une muse ignorante y grava leur histoire
Et le texte sacré qui nous aide à mourir...,

il pouvait presque, en s'accoudant à sa fenêtre, lire les épitaphes de leurs tombes couchées à ses pieds.

C'est là aussi, — là, ou à Bungay[1], — que fut rédigée la *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages*, datée de 1795[2]. L'en-tête la donne

élégie imitée de Gray, Chateaubriand la date de « Londres, 1796 ». V. dans les *Mélanges littéraires*, p. 159, la critique que fait Chateaubriand d'une imitation de la même élégie, composée par Michaud dans le *Printemps d'un Proscrit*.

1. « Nous sommes en hiver », écrit Chateaubriand à son correspondant. Est-ce l'hiver des premiers mois, est-ce l'hiver des derniers mois de l'année? Dans le premier cas, la lettre est de Beccles; dans le second, elle est de Bungay.

2. Elle est contenue dans le tome XVIII des *Œuvres complètes*, p. 271-279.

comme étant de Londres, mais une des phrases du début nous renseigne sur la véritable provenance : « Vous savez quels tristes soins m'appellent à d'autres études », dit l'émigré de Beccles à son correspondant. Nous savons, nous, qu'il faut corriger : « à des études que je fais, hélas ! faire à d'autres ». Il ajoute, deux lignes plus bas : « Ces mêmes études m'ont fait abandonner cette grande vue du Canada qui me plaisoit par le souvenir de mes voyages. » Ne serait-ce pas plutôt qu'elles lui ont permis de la continuer, de la pousser, si, par « cette grande vue du Canada », nous devons entendre l'esquisse ou, si l'on veut, les cartons de la fresque immense, destinée à demeurer toujours incomplète, d'où il détachera plus tard *Atala*, *René*, les *Natchez*, le *Voyage en Amérique*, une belle part du *Génie du Christianisme*, que sais-je ? — et dont il nous dit qu'au moment de son retour en France, cinq ans après, le manuscrit ne comptait pas moins de « deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages in-folio »[1] ? Est-ce donc s'aventurer beaucoup d'affirmer que bon nombre de ces deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages, et non des moins magistrales, ont été abattues à Beccles ?

Nous en avons la quasi-certitude, en tout cas, pour cette admirable *Nuit chez les Sauvages de l'Amérique*[2], conçue évidemment, à l'origine, pour

1. *Les Natchez*, t. I, préface, p. 4-5.

2. Elle forme le « chapitre LVII et dernier » de l'*Essai sur les Révolutions*.

prendre place dans la « grande vue du Canada », et qui forme comme le finale magnifiquement orchestré de l'*Essai*. Nul doute que le morceau ne fût terminé — il fut même imprimé, probablement — dès le printemps de 1795, s'il est exact, comme le rapporte Sainte-Beuve[1], qu'à la date du 6 avril l'auteur en faisait parvenir à Paris soit une copie, soit une épreuve, à l'adresse de Rœderer, « alors journaliste des plus actifs et des plus estimés ».

Quant à l'*Essai* lui-même, je serais volontiers d'avis qu'il appartient presque tout entier à la période de Beccles[2]. Je l'ai quelque peu montré, je

1. *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 176, note 1.

2. C'est aussi bien ce qu'il nous fait entendre lui-même, à deux reprises, dans l'*Essai*.

On lit, en effet, au début de la *Notice* qui sert d'avant-propos à l'ouvrage (t I, p. XLIX) : « Depuis quatre ans, retiré à la campagne, sans un ami à consulter, sans personne qui pût m'entendre, le jour travaillant pour vivre, la nuit écrivant ce que le chagrin et la pensée me dictoient, je suis parvenu à crayonner cet *Essai*. » Deux pages plus haut, dans le *Prospectus*, il réduit, il est vrai, ce terme de « quatre ans » à « trois années d'études »; mais ces trois années suffisent à embrasser le séjour de Beccles et de Bungay.

D'autre part, on lit, au même tome, p. 197, note 2 : « Tandis que je préparois ceci pour la presse, M. Peltier m'a fait le plaisir de me communiquer un livre qui m'auroit épargné bien du travail si j'en avois connu plus tôt l'existence. Ce sont les *Soirées littéraires*, qui s'étendent depuis le mois d'octobre 1795 jusqu'au mois de juin ou juillet 1796. Les traductions élégantes qu'on y trouve eussent servi d'ornement à ces Essais, en même temps qu'elles m'eussent sauvé la fatigue de traduire

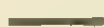
crois, en reconstituant ci-dessus, avec des extraits empruntés à l'ouvrage, les épisodes les plus significatifs de la vie du jeune écrivain à cette époque et dans cette région. Que ce n'est point là une reconstitution purement hypothétique, j'en ai pour garant son propre témoignage, puisque, en marge de ce chapitre : « Aux infortunés », d'où j'ai tiré la plupart de mes inductions, il a pris soin de noter, dans l'*Exemplaire confidentiel*[1] : « Ici j'ai peint toute ma vie en Angleterre ». *Habemus confitentem*. Car il ne dit pas : « à Londres » ; il dit : « en Angleterre » ; et la seule Angleterre où il ait vécu, ce qui s'appelle vécu, c'est, en dehors de Londres, le Suffolk, c'est-à-dire Beccles, — Beccles et Bungay.

Nous avons vu ce qu'il doit à Beccles : il nous reste à voir ce qu'il doit à Bungay.

moi-même. Ceci n'est qu'un des plus petits inconvénients où l'on tombe à écrire loin des capitales et dans un pays étranger ».

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 170, note 2.

DEUXIÈME PARTIE



BUNGAY

CHAPITRE I

Les *Mémoires d'Outre-Tombe* moins avares de détails sur Bungay que sur Beccles. — Ce qu'ils nous disent des premiers rapports de Chateaubriand avec les Ives. — Nous partons pour Bungay. — Bungay, sœur jumelle de Beccles. — L'hôtel des « Trois Tonnes » et l'hôtel de « La Tête du Roi ». — Le château de Hugues Bigot. — Coup d'œil sur le paysage. — Les églises de *Holy Trinity* et de *St Mary*. — Excursion au village de St Margaret Ilketshall dont le Révérend Ives était vicaire.

Si les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont d'une brièveté un peu sèche pour ce qui regarde la période de Beccles, en revanche le séjour de Bungay leur a fourni quelques-unes des pages les plus prenantes et les plus poignantes peut-être qui soient sorties de la plume de Chateaubriand. C'est que Beccles a pu donner au proscrit un asile, la subsistance matérielle, des protecteurs généreux et des livres, les meilleurs des amis; mais Bungay lui a fait un don unique, au prix duquel tous les autres ne sont rien : Bungay lui a donné le vrai pain de l'âme, Bungay lui a révélé l'amour. Rappelons les origines de cette chaste et pathétique idylle, telles que l'auteur des *Mémoires* nous les a contées[1] :

1 T. II, p. 133-134.

A quatre lieues de Beccles, dans une petite ville appelée Bungay, demeurait un ministre anglais, le révérend M. Ives, grand helléniste et grand mathématicien. Il avait une femme jeune encore, charmante de figure, d'esprit et de manières, et une fille unique, âgée de quinze ans. Présenté dans cette maison, j'y fus mieux reçu que partout ailleurs. On buvait à la manière des anciens Anglais, et on restait deux heures à table après les femmes. M. Ives, qui avait vu l'Amérique, aimait à conter ses voyages, à entendre le récit des miens, à parler de Newton et d'Homère. Sa fille, devenue savante pour lui plaire, était excellente musicienne et chantait comme aujourd'hui madame Pasta. Elle reparaissait au thé et charmait le sommeil communicatif du vieux ministre. Appuyé au bout du piano, j'écoutais miss Ives en silence.

Que ces lignes nous suffisent pour l'instant. Nous lirons la suite de l'histoire sur les lieux mêmes. Acheminons-nous vers Bungay.

La route par laquelle Chateaubriand s'y rendait à cheval passe, au sortir de Beccles, entre le *Rectory* et la *Leman's School,* — où sont hospitalisés, en attendant la réouverture de leur institution, les élèves de la *Fauconberge* ; — elle oblique peu après sur la droite, à partir des hauteurs de Grange, et longe, au flanc des collines, le bord méridional de la vallée dont elle épouse les sinuosités. Ombragée d'ormes et de chênes séculaires, elle doit être exquise à parcourir au printemps.

Nous, c'est tout prosaïquement la voie ferrée

que nous allons prendre, sur l'autre rive de la Waveney, la rive norfolkienne, moins variée d'aspect, moins romantique, agréable tout de même, avec ses pentes longues, mollement inclinées, où, parmi les pourpres automnales, éclatent en tons plus vifs les *cottages* rouge sombre ou rose clair, disséminés au milieu des bois.

Il fait un ciel doux, un peu indécis, moitié pluie et moitié soleil. Dans les prés, d'un vert d'ambre, coupés de menus canaux, comme un polder, les courbes de la rivière éveillent par intervalles un frisson d'argent. Çà et là s'étendent des pâtis communaux, — des *commons*, — hérissés de cet « ulex épineux » si cher à l'émigré de Beccles, parce qu'il lui rappelait les ajoncs de sa Bretagne. Près des fermes, des vaches au beau pelage ruminent, vautrées dans l'herbe ; des moutons à tête noire vont broutant ; des laboureurs, d'une fière prestance de *gentlemen*, charruent en bottes, les pieds à demi plongés dans la terre grasse... Nous franchissons deux, trois petites stations, paisibles et proprettes : une tour grise, ornée de quatre clochetons à ses quatre angles, se profile dans les vapeurs laiteuses, — et c'est Bungay.

Vous diriez la sœur jumelle de Beccles.

Comme à Beccles, la ville s'étage sur une éminence détachée en promontoire au-dessus de la vallée, et que la Waveney enserre d'une de ses boucles. Mais elle est peut-être encore plus curieuse et plus charmante, située au centre d'un paysage plus intime et plus enveloppant. Dès que

l'on a quitté la gare et traversé le pont qui vous remet en Suffolk, une vieille rue, bordée de maisons bourgeoises, vous conduit à une petite place triangulaire qui est comme le cœur de la cité. Là s'élève une sorte de temple hexagonal, de style Renaissance, dont la coupole, appuyée sur des piliers massifs, porte à son sommet une statue de femme tenant à la main une balance, — symbole à la fois du commerce et de la justice : car cet édicule, qui ne préside plus qu'aux transactions agricoles, les jours de marché, a fait longtemps l'office de pilori, comme l'atteste le double carcan de fer encore scellé dans la pierre d'une de ses colonnes. — Un peu plus bas est la fontaine publique, autour de laquelle les langues vont leur train, tout comme dans nos bourgs de France, en attendant que les seaux aient fini de se remplir.

A l'entrée de la place, deux hôtels se dévisagent. L'un, avec sa pantagruélique enseigne : *The Three Tuns*[1], évoque l'ère des grandes beuveries où les « nobles hommes » de Suffolk et de Norfolk étaient, dit-on, passés maîtres. Leurs descendants, qui ont sans doute d'autres habitudes, préfèrent aujourd'hui l'hôtel d'en face, plus confortable et mieux achalandé. Celui-ci s'appelle, à l'instar de son confrère de Beccles, le *King's Head*. Pourquoi toujours cette « Tête de Roi » arborée, comme au bout d'une pique, à la tringle innocente de ces graves et pacifiques auberges d'Est Anglie? Je l'ai demandé, sans obtenir de réponse satisfaisante.

1. « Les Trois Tonnes ».

— C'est en souvenir de la décollation de Charles Ier, — m'ont répété les gens de Bungay après ceux de Beccles.

Était-ce, pour les hôteliers du temps, une manière de protester de leur loyalisme envers les Stuarts, ou, au contraire, d'afficher leurs sentiments cromwelliens ? Il ne m'a pas été possible de le savoir. Peut-être ne le savait-on déjà plus, à l'époque où Chateaubriand s'établit en ces parages. Et il ne dut guère s'en étonner, lui qui, à Londres même, visitant sous les fenêtres murées de Whitehall le lieu consacré par la mort du roi, n'y trouvait qu'une solitude où « quelques manœuvres équarissoient des pierres en sifflant avec insouciance ». Il rentra chez lui, dit-il, « plein de philosophie et de tristesse, et plus que jamais convaincu de la vanité de la vie, et du peu, du très peu d'importance de ses plus grands événements[1] ».

1. *Essai*, t. II, p. 97, note 1. — C'est le passage que l'on retrouve dans *René* (*Œuvres complètes*, t. XVIII, p. 109) sous cette forme : « Comme je me promenois un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice. Je fus frappé du silence de ces lieux ; le vent seul gémissoit autour du marbre tragique. Des manœuvres étoient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou tailloient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifioit ce monument : les uns purent à peine me le dire, les autres ignoroient la catastrophe qu'il retraçoit. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces person-

Gagnons cependant le *King's Head*, dont le propriétaire est, si je ne me trompe, le richissime duc de Norfolk : c'est à lui qu'appartiennent, en tout cas, les ruines féodales qui dominent de leur masse encore imposante la cour de l'hôtel. On y accède du fond de cette cour par un étroit escalier creusé au revers d'une énorme butte artificielle. Là s'élevait autrefois le château de Bungay, à la pointe la plus extrême du promontoire qui porte la ville. Notre premier soin est, naturellement, d'y grimper.

S'il y eut dans ce coin du monde un asile où la nostalgie de Chateaubriand prit plaisir à se réfugier, ce fut assurément celui-ci. C'est un Combourg dévasté, croulant, un Combourg dont il ne subsiste plus que le spectre des tours et les pans déchiquetés des murailles. Mais les restes en ont encore fière mine sous les opulentes nappes de lierre qui les ensevelissent à moitié. Au XIIe siècle, la forteresse passait pour inexpugnable, et le Normand Hugues Bigot, qui la fit construire, pouvait, à l'abri de ses créneaux, dire, en parlant de Henri II contre lequel il vécut en rébellion ouverte :

When I am in my castel of Bungay,
Upon the river of Waveney,
I would no care for the king of Cockney[1].

nages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée ».

1. « Quand je suis dans mon château de Bungay, — sur la rivière la Waveney, — je me moque pas mal du roi de Cockney (le roi de Londres, où l'on parle *cockney*). »

Une esplanade herbeuse, une véritable « cour verte[1] », occupe le milieu des ruines. Tout au fond, l'embrasure vide d'une fenêtre, demeurée intacte dans un mur reliant deux tours, encadre une jolie vue de nature, gracieuse et fraîche comme un paysage de *keepsake,* avec des toits de tuiles moussues qui dégringolent en cascade, un bout de rivière qui miroite entre des saules, des prés qui fument, et des silhouettes de collines aux teintes changeantes, moirées de lumière et d'ombre, qui tremblent sur l'horizon. Que si l'on gravit les marches assez scabreuses qui permettent d'atteindre au faîte du donjon, l'ampleur du spectacle a quelque chose de saisissant, de *fascinating,* — pour me servir d'une épithète dont abusent volontiers les Anglais. — L'ondulante contrée semble soulever vers vous les volutes immobiles de ses vagues, et, plus encore ici qu'à Beccles, lorsque vous essayez d'en caractériser l'image, ce sont les termes mêmes de l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe* décrivant sa Bretagne de Combourg qui, par une sorte de hantise inéluctable, s'imposent à votre esprit : pays « entrecoupé de fossés boisés » qui lui donnent « l'air d'une forêt » ; « vallons étroits arrosés par de petites rivières non navigables, séparés par des landes et

1. C'était, on s'en souvient, le nom d'une des cours du château de Combourg : « En sortant de l'obscurité des bois, nous franchîmes une avant-cour plantée de noyers... ; de là nous débouchâmes, par une porte bâtie, dans une cour de gazon, appelée la *Cour Verte* ». (*Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 70.)

par des futaies » ; « campagnes pélagiennes [1] » dans les lointains de l'ouest; au sud, au nord, « terrains s'élevant par degrés » et « formant des amphithéâtres d'arbres » d'où pointent « des campaniles de villages [2] », — avec cette différence seulement qu'au lieu de s'appeler Bécherel, Dingé, Tinténiac, ces villages s'appellent Earsham, Ditchingham ou S[t] Margaret Ilketshall... Par une singulière coïncidence, comme, les yeux pleins d'une vision qui, des rives de la Waveney, nous a reportés aux bords du Linon [3], nous redescendons, le docteur Gostling et moi, de notre belvédère « moyenâgeux », voici qu'un superbe chat, aussi haut sur pattes qu'un jeune tigre, s'échappe je ne sais d'où, vient mystérieusement se frôler à nos personnes, puis disparaît dans une lézarde, comme le génie familier du lieu. En Bretagne, on n'eût pas manqué de le tenir pour l'âme réincarnée en bête de Hugues Bigot, premier duc de Norfolk; et nul ne s'étonnera qu'il nous ait fait souvenir de son macabre congénère des *Mémoires*, le familier de Coëtquen Jambe-de-bois, qui jadis rôdait avec le fantôme de son maître par la tourelle où René adolescent avait sa chambre [4], et dont on vous exhibe aujourd'hui, dans un des salons de Combourg, le squelette désormais inoffensif.

1. *Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 67.
2. *Ibid.*, p. 74.
3. C'est le nom de la rivière qui alimente l'étang de Combourg.
4. *Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 136.

Après son château, ce que Bungay présente de plus intéressant, ce sont ses églises. Il y en a deux, entourées chacune de leur vieux cimetière, et qui voisinent, ménageant au centre de la ville une oasis de verdure et de silence, coupée seulement par la chaussée solitaire et presque sans maisons de *Trinity Street*.

La plus ancienne, *Holy-Trinity*, dont la tour ronde et crénelée remonte, dit-on, à l'époque saxonne, est un de ces sanctuaires délicieusement vétustes où flotte, sous les voûtes, dans l'air alourdi, comme saturé de prière, un vague relent de choses défuntes, une indéfinissable odeur de passé. C'est là, contre la paroi du chevet, que l'on a fixé la tablette commémorative, en marbre blanc, d'Ann Scott[1], de son mari, et de leur fils unique, John Barber Scott, né le 24 février 1792, mort le 10 septembre 1862; au bas de l'inscription, un champ de blé mûr, sculpté en relief, illustre la parole de saint Paul sur la résurrection : « Ce que tu sèmes ne reprend point vie, s'il ne meurt ».

L'autre église, plus vaste, et de pur style gothique, est celle de *St Mary*. Elle dépendait primitivement d'un couvent de Bénédictines, dont il subsiste encore, dans les pelouses du cimetière, quelques débris de murailles et quelques arceaux, — soignés, nettoyés, parés, enguirlandés avec cette piété presque excessive que l'Angleterre prodigue aux moindres monuments de son his-

1. Cf. ci-dessus, p. 50.

toire. — A l'intérieur de l'édifice, qui n'a de remarquable que sa lumineuse nudité, nous avons la satisfaction d'être accueillis par le ministre de la paroisse, M. Hurst, homme d'étude et homme d'action, à figure martiale d'officier d'artillerie plutôt que de *clergyman*.

Il sait pourquoi nous venons et met sur l'heure à notre disposition son *clerk* et ses archives. Quant à lui, tout entier aux questions actuelles, il n'a guère le temps de se passionner pour les vieilleries encloses aux pages des registres. Le *clerk*, en revanche, M. Adams, qui a hérité sa charge de plusieurs générations d'ancêtres, est né fouilleur de paperasses. Il possède à fond les annales de son église et de sa ville. Non content de nous ouvrir les armoires paroissiales, il nous emmène chez lui, dans une maigre échoppe de tailleur, — car il manie l'aiguille aux heures que lui laissent ses fonctions de sacriste, — et, sur l'humble comptoir jonché de lambeaux d'étoffes, il nous donne à compulser le livre de raison où son grand-père consigna ses faits et gestes dans les premières années du XIXe siècle. Je dois ainsi à l'obligeance de M. Adams plusieurs renseignements d'un vif intérêt qui trouveront leur place au cours de cette étude.

Il en est un que nous utiliserons dès à présent. M. Adams me confirme, en effet, l'exactitude d'une information sur laquelle j'étais tombé, la veille, dans la petite bibliothèque municipale de Beccles,

en feuilletant les *Antiquités du Suffolk*[1], par Alfred Suckling : à savoir que « le révérend M. Ives » des *Mémoires* était « vicaire » de St-Margaret Ilketshall, et non point ministre de Bungay. C'est le moins que nous commencions par rendre visite à sa cure, ne serait-ce que pour traverser un paysage qui fut certainement associé à quelques-unes des plus troublantes émotions de Chateaubriand.

Ilketshall est un petit village de la banlieue de Bungay, à trois milles environ vers le sud. Nous nous y transportons dans l'antique landau du *King's Head*, conduits par un cocher solennel dont la souquenille vert-prune et le vaste chapeau tromblon semblent décrochés d'un musée des costumes.

Le temps a décidément tourné au noir. Il ne pleut pas encore, mais une pénombre endeuillée plane, avec les grandes nues en marche, sur la campagne montueuse, accidentée, où le chemin s'enfonce parfois comme un tunnel entre un double talus broussailleux, sous des enchevêtrements de ramures aux frondaisons à peine éclaircies par l'automne. Après le deuxième mille environ, passé la borne blanche qui marque la limite du territoire de Bungay, notre véhicule roule sur un haut plateau dont les glèbes fromenteuses et les champs de betteraves se perdent aux confins embrumés du ciel. Deux rangées de chênes quatre et cinq fois séculaires nous accompagnent quelques minutes.

1. Pour le titre complet de l'ouvrage, cf. ci-dessus, p. 27.

Presque pas trace d'habitations humaines dans ce désert. Une seule ferme, avec sa cour boueuse et son abreuvoir d'eau croupie, comme en Ille-et-Vilaine. Cependant, au bout de la perspective, dans un léger repli du sol, une tour ronde apparaît, rappelant celle de *Holy Trinity*. Et nous faisons notre entrée dans le village d'Ilketshall, — si, toutefois, cinq ou six masures éparses peuvent mériter le nom de village.

On pénètre dans le cimetière par une espèce de portique en bois, surmonté d'un auvent de tuiles au-dessus duquel se déploie l'immense architecture végétale d'un frêne géant. Rien de plus sauvage que cet enclos des morts, où triomphent toutes les puissances de la libre nature. Vous diriez une clairière de forêt vierge. Dans une herbe qui ne se souvient pas d'avoir été tondue gisent, çà et là, des pierres rongées de mousse, qui sont peut-être de simples éclats de roches, et peut-être des tombes. Signalons néanmoins un bouquet de chrysanthèmes récemment déposé sur un tertre sans nom. Des rideaux d'arbres, des fourrés d'aubépine, des treillis de grandes ronces, suspendues comme des lianes, enveloppent cette solitude. Pas d'autre bruit que des chants d'oiseaux et la mélopée de la brise d'automne dans la chevelure des pins. On imagine aisément quel éden, quel « paradou » foisonnant de verdure et de fleurs, doit être un pareil lieu, à la belle saison. Mais, par cette grise après-dînée de novembre, l'impression qu'il produit est plutôt mélancolique.

Et ce n'est plus seulement de la mélancolie, c'est de l'angoisse, c'est un serrement de cœur que l'on éprouve, dès que l'on a franchi le seuil de l'église. Combien vieille, cette église, et combien triste, combien pauvre, — d'une pauvreté d'autant plus pénible qu'elle tâche à se montrer plus décente !... Je comprends que son pasteur, M. Olliver, ne soit jamais pressé d'en ouvrir les portes ni d'en laisser voir le dénuement aux amateurs de pittoresque, trop nombreux à son gré, qui, l'été, choisissent St-Margaret comme but de promenade.

Nous avons dû parlementer avec lui un bon quart d'heure, sous la petite véranda venteuse de son plus que modeste presbytère, avant de réussir à dissiper ses doutes sur l'honnêteté de nos intentions. Son esprit se refusait à concevoir que j'eusse passé la mer et fait le voyage d'Ilketshall pour le seul plaisir de jeter un coup d'œil dans la misérable église d'un misérable village, — tout cela parce qu'un de ses prédécesseurs, mort depuis cent ans, y venait célébrer l'office, le dimanche, lorsque le temps n'était pas trop mauvais ou que des affaires plus urgentes ne l'appelaient point ailleurs [1]...

1. « Dans les campagnes, — dit Chateaubriand (*Essai*, t. II, p. 250) —, les temples restent fermés pendant la semaine, et tout s'y borne à quelques courtes prières le dimanche ».

CHAPITRE II

Portrait que Chateaubriand trace du ministère anglais. — Comment John Ives fut pourvu du vicariat de St Margaret. — Pauvreté de la paroisse : elle n'en convient que mieux à John Ives. — La « saison » de Bungay : les *assembly rooms*. — Prédictions pessimistes de Chateaubriand sur l'avenir de l'Église anglicane. — La maison de John Ives au bas de *Bridge Street*. — Sa ressemblance avec telle ferme américaine décrite dans les *Mémoires*.

Il en était du clergé anglican du XVIIIe siècle comme du clergé français de la même époque : ses membres n'étaient pas tenus à la résidence. Beaucoup étaient titulaires de trois et quatre paroisses à la fois. C'est ainsi que Bence Sparrow, le recteur de Beccles, était, par surcroît, recteur de Kettleburgh, de Kelsale et de Thorington, vicaire perpétuel de Redisham, et *incumbent* ou bénéficier de Great Redisham. Cette anomalie avait frappé Chateaubriand, pour qui le type idéal du prêtre, le seul qui trouvât grâce devant ses yeux, était resté le curé breton, tel qu'il l'avait pratiqué dans son adolescence, vivant au milieu de ses ouailles, confident de leurs joies et de leurs peines, partageant presque leur indigence. « Mes compatriotes — déclare-t-il dans l'*Essai*[1] —

1. T. II, p. 245-246.

détesteroient un ministre distant, qu'ils n'apercevroient qu'un moment chaque dimanche : ils demandent un curé populaire, qu'ils puissent adorer et couvrir d'injures ». Or, rien de moins « populaire » que le ministre anglais :

Le ministre anglois, riche et homme du monde, ne se rapproche pas assez du peuple ; à peine ses paroissiens le connoissent-ils. L'abus de non-résidence est aussi au grand détriment de la religion : un ministre va desservir en hâte deux ou trois églises le dimanche dans la campagne, ensuite se retire dans la ville voisine, où il disparoît pour huit jours[1].

C'est là une peinture généralisée, mais dont nous pouvons affirmer sans crainte que le Révérend John Ives a fourni les principaux traits, encore qu'il n'eût à desservir que la paroisse d'Ilketshall. Il semble même qu'il ait été pendant une grande partie de sa carrière ministre sans paroisse, bornant toute son activité sacerdotale à suppléer de temps à autre ses confrères de la région. Dans les registres de Bungay, où sa signature revient assez souvent, il est simplement qualifié *clerk*[2]. Ce fut seulement en 1794, juste l'année où Chateaubriand arrivait en Suffolk, qu'il fut pourvu du vicariat de S[t] Margaret. « Vous savez, sans doute, dans quelles conditions la chronique veut que M. Ives ait été gratifié de cette prébende par

1. *Essai*, t. II, p. 250-251.

2. Il faut sous-entendre : *in the holy orders*, « dans les ordres sacrés ».

le duc de Bedford », écrivait à Wilton Rix, le 29 octobre 1861, un de ses correspondants de Denton, M. F. S. Basden. Il faut croire ou que Wilton Rix n'était pas au courant de l'anecdote, ou qu'il ne la jugea pas digne d'être recueillie. Heureusement, le romancier Rider Haggard, qui possède, près de Bungay, un domaine où il joue volontiers au *gentleman-farmer*, n'a pas imité le silence de l'historien de Beccles, Et voici en gros comme il conte la chose dans un volume d'impressions et de souvenirs, intitulé *A Farmer's Year*[1].

Donc le duc de Norfolk, — selon Basden, le duc de Bedford, — n'estimant pas que ce fût assez pour sa gloire d'être un des plus riches seigneurs de son pays, se targuait d'en être aussi le plus formidable buveur. Certain jour que, de passage dans ses terres de Bungay, il avait prié à dîner quelques-uns de ses vassaux et faisait montre devant eux de sa puissance d'absorption vraiment extraordinaire, ceux-ci déclarèrent d'une voix unanime — et plus ou moins pâteuse — qu'ils ne connaissaient qu'un homme au monde capable de lui rendre des points. C'était déjà trop qu'il y en eût un.

— Qui cela ?... où ?... que je me mesure avec lui et que je le confonde !

— Oh ! pas loin d'ici, mylord.

Et ils nommèrent le Révérend Ives. Le lendemain, le duc était chez le *clergyman* :

— Vous êtes, dit-on, sans rival au jeu de la bouteille ?

1. « L'année d'un fermier ». L'ouvrage a paru en 1899.

— Il se peut.

— Eh bien ! mon Révérend, au premier de nous deux qui couchera l'autre sous la table.

— Je suis aux ordres de Votre Grâce.

Rendez-vous fut pris sur-le-champ, probablement à l'auberge des *Trois Tonnes*. Ce fut un beau tournoi. Des fleuves de porto coulèrent et furent taris. La victoire demeura indécise pendant des heures, mais, à partir de minuit, il devint manifeste qu'elle penchait en faveur de l'Église. Finalement, Sa Grâce glissa de sa chaise, ivre-morte, et John Ives continua seul la conversation avec les bouteilles. Quand le matin parut, toutes celles qui composaient son lot étaient vides. Il sonna les gens de l'hôtel pour ramasser le vaincu, et celui-ci, en recouvrant ses facultés, put entendre son adversaire, toujours assis à la même place, commander au *butler* [1] un bon grog au *brandy*, « histoire de se refaire un peu l'estomac après tout ce porto ».

— *Hot and stiff, please, hot and stiff, by Bacchus* [2] !

Le duc, émerveillé, se hâta d'offrir à cette forte tête le gouvernement d'une des multiples paroisses dont les titulaires étaient à sa présentation. Et voilà comment John Ives, pasteur *in partibus*, fut, si l'histoire est authentique, promu au vicariat de St Margaret Ilketshall.

1. Sommelier.

2. « Chaud et raide, s'il vous plaît! chaud et raide, par Bacchus ! »

Ce n'était pas précisément une grasse prébende. En 1846, date de la publication des *Antiquities of the county of Suffolk*, la population de la paroisse s'élevait à peine au chiffre de 315 habitants, mauvais payeurs de dîme pour la plupart, et toute la dotation du ministre chargé du culte consistait en quarante acres vingt-trois perches (soit environ seize hectares) de terre labourable, qu'il louait ou faisait cultiver. L'aspect de l'église était encore plus lamentable que de nos jours. Elle n'avait qu'une toiture de chaume, si vieille et si délabrée qu'elle laissait filtrer la pluie. Et le presbytère n'était guère plus luxueux que l'église. Joignez la solitude qui l'entoure, même de notre temps, l'air d'abandon du hameau désert, l'absence, non seulement de vie sociale, mais presque de toute vie, et vous conviendrez que le vicariat de S[t] Margaret Ilketshall ne devait pas être un poste des plus recherchés.

Tel quel, il n'en conférait pas moins à John Ives la dignité de chef de paroisse, qui était sans doute la seule chose qu'il ambitionnât. Que la paroisse fût insignifiante, cela n'était nullement pour désobliger le nouveau ministre : au contraire ! Il n'était pas ou n'était plus homme à faire du zèle. Il avait atteint la cinquantaine au moment où il recevait ainsi charge d'âmes, et il lui agréait fort que les âmes fussent peu nombreuses, puisque la charge en serait d'autant plus légère; sans compter que c'étaient âmes de manants, avec lesquelles il était tout naturel d'en prendre à son aise. Quant

à la modicité des revenus, que lui importait! Lors même que les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne nous donneraient pas à entendre qu'il était riche[1], nous en aurions une preuve convaincante dans le testament par lequel sa femme, outre les biens considérables qu'elle laissait à sa fille, léguait aux filles de son frère, à titre de simple cadeau, la somme de mille livres sterling, c'est-à-dire de vingt-cinq mille francs. Enfin qu'avait-il à se soucier du délabrement d'une église où il ne mettait le pied qu'une heure tout au plus par semaine, et de l'isolement d'un presbytère où peut-être ne le mit-il jamais?

Il ne serait pas étonnant que le pasteur actuel de S[t] Margaret, contraint d'y vivre toute l'année, — et de quelles pitoyables ressources! — goûtât médiocrement le charme de cette villégiature forcée; mais, pour John Ives, c'était la paroisse rêvée, la paroisse idéale. Pensez donc! trois milles seulement à franchir : un temps de galop, en hiver; l'été, une petite excursion champêtre, par des chemins ombreux, dans l'air salubre des hauteurs, avec, j'imagine, une collation bien arrosée, sous les pins mélodieux, au bord du ruisseau tout idyllique qui sépare le cimetière du jardin vicarial; par ailleurs, rien de changé aux habitudes quotidiennes, aux bonnes et confortables habitudes de

1. « En attendant notre héritage, vous vivrez avec nous », dit M[me] Ives à Chateaubriand (t. II, p. 136). Et, à la page suivante, il parle de l' « avenir assuré » qu'il eût trouvé en entrant dans la famille.

Bungay... John Ives, avouons-le, n'avait pas mal choisi.

Le Bungay d'alors était une manière de capitale en miniature qui avait sa « saison », tout comme Londres. A deux, trois lieues à la ronde, il n'était pas de grand propriétaire terrien qui, pour peu qu'il se respectât, n'y eût son hôtel ou du moins son appartement. Il en allait de même pour les recteurs des paroisses environnantes. Sitôt finies les chasses d'automne, chacun émigrait vers la ville, et les réunions, les dîners, les fêtes commençaient. Ceux qui n'étaient pas suffisamment installés pour recevoir chez eux retenaient une salle, — une *assembly room* —, à l'auberge de la *Tête du Roi* ou à celle des *Trois Tonnes*. « J'ai près de moi une vieille parente, — dit Rider Haggard, — qui se voit encore, toute jeune *lady*, se rendant à ces soirées d'autrefois, balancée dans sa chaise à porteurs... » On jouait aux cartes ; on dansait. Mais c'était surtout, pour les hommes, des occasions de boire ferme. Il n'eût pas été d'un *gentleman* — c'est toujours Rider Haggard qui parle — de prendre congé de ses hôtes sans avoir amplement fait honneur à leur cave. Dans les règles du code mondain de Bungay, l'ivresse était de rigueur, et les femmes avaient pour fonction essentielle, l'agape close, de rentrer leurs maris. John Ives, le *hard drinker*[1], n'était pas plus que

1. « Franc buveur ». L'épithète est de Rider Haggard.

ses confrères en sacerdoce l'ennemi de ces divertissements profanes. Nous avons à cet égard, dans l'*Essai*, le témoignage, un peu scandalisé, de Chateaubriand :

On ne peut se figurer l'étonnement des étrangers lorsqu'on leur apprend que les ministres anglois dansent au bal, donnent des fêtes, font des parties de vin et de femmes, que rien, en un mot, ne distingue leurs mœurs de celles de leurs compatriotes [1].

Et il s'en afflige pour eux, avec l'accent d'une réelle sollicitude, comme s'il avait vu luire, aux murs des *assembly rooms*, le « Mane, Thecel, Phares » du protestantisme anglais :

Vu sous le jour philosophique, on ne sauroit blâmer le mode de vie qu'a choisi le clergé britannique : considéré sous le jour religieux, il accélère certainement la chute du christianisme... Les lumières, l'érudition, la philosophie, la générosité, que j'ai rencontrées parmi quelques membres de l'église anglicane, me font déplorer du fond du cœur la ruine où je vois que la force des choses et le train du siècle les précipitent. Il me semble impossible que leur manière de vivre s'accorde long-temps avec leurs grands revenus, parce que la première est d'eux et que les seconds sont du peuple. Si je parle sévèrement, qu'on m'excuse : j'ai fait profession de vérité; c'est par reconnoissance même que j'ose m'expliquer avec cette franchise, afin que le clergé cherche dans sa sagesse les moyens les

1. *Essai*, t. II, p. 251.

plus propres à éloigner la catastrophe que je lui prédis[1].

J'ignore si John Ives parcourut dans le texte imprimé l'ouvrage de son ancien hôte. Si oui, il laissa les Symons et autres Révérends[2] s'insurger contre ces vaticinations à la Jérémie, et n'en persista pas moins, je suppose, à dormir de son « sommeil communicatif », dans sa tranquille maison de *Bridge Street*, au bercement des ondes à peine murmurantes de la Waveney.

Bridge Street, — la rue du Pont, — la plus vieille et la plus pittoresque rue de Bungay, prend au bas de la place du Marché, presque en face du *King's Head*, et dévale en pente rapide jusqu'à la rivière. Un peu avant le pont, le seul qui permît autrefois l'accès de la bourgade aux gens du Norfolk, s'ouvre, à droite, derrière un portail, une cour profonde que prolonge un jardin, touffu comme un verger. Elle est encombrée, pour l'instant, de matériaux de toute espèce et sert de lieu de débarras à quelque entrepreneur. Mais des restes de corbeilles et de massifs montrent qu'elle fut jadis un parterre, une sorte de promenoir fleuri au pied du vaste corps de logis qui la borde sur tout un côté. Ce corps de logis est constitué par deux bâtiments soudés entre

1. *Essai*, t. II, p. 251-252.

2. V. la lettre de Chateaubriand insérée dans *Paris*, le journal de Peltier, le 10 juillet 1797, et remise au jour par M. Victor Giraud, dans son *Chateaubriand*, p. 257-259.

eux, quoique d'époques très différentes, et dont l'un, le plus rapproché de la rivière, garde l'aspect d'une vieille ferme assez coquette, ou peut-être d'un moulin désaffecté, tandis que l'autre, un cube de briques rouges à toiture aplatie, prétend aux dehors monumentaux d'une demeure à l'italienne[1]. Cette dernière construction, qui donne en partie sur la rue est désignée à Bungay sous le nom de « maison Gardiner », *Gardiner's house*. L'ensemble du site est charmant, à la fois rustique et citadin, tout baigné de verdure et d'eau. Vous vous rappelez la suprême étape de Chateaubriand en Amérique, et la description de la ferme européenne, aux abords de Chillicothi, où, par le hasard d'un journal anglais tombé sous ses yeux, il apprit la fuite de Varennes, qui détermina, dit-il, son brusque retour au vieux continent :

J'avisai au bord d'un ruisseau une maison américaine, ferme à l'un de ses pignons, moulin à l'autre. J'entrai demander le vivre et le couvert, et fus bien reçu.

Mon hôtesse me conduisit par une échelle dans une

1. D'après M. Dick, les entours de la maison étaient un peu différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. « Une haute muraille en briques, munie d'une petite porte, la séparait de la rue. Le chemin d'accès se trouvait le long de la rivière : c'était un joli sentier gravelé qui traversait le jardin ; la porte cochère était près de Bungay Staith ». Mais dans l'aspect de la maison elle-même rien n'a changé. Elle était la propriété du Révérend Ives. Le gendre de celui-ci —, alors le capitaine Sutton —, la vendit 2.600 livres, en 1813, dans l'année qui suivit la mort de son beau-père.

chambre au-dessus de l'axe de la machine hydraulique. Ma petite croisée, festonnée de lierre et de cobées à cloches d'iris, ouvrait sur le ruisseau qui coulait, étroit et solitaire, entre deux épaisses bordures de saules, d'aunes, de sassafras, de tamarins et de peupliers de la Caroline. La roue moussue tournait sous ces ombrages en laissant retomber de longs rubans d'eau. Des perches et des truites sautaient dans l'écume du remous; des bergeronnettes volaient d'une rive à l'autre, et des espèces de martins-pêcheurs agitaient au-dessus du courant leurs ailes bleues.

N'aurais-je pas bien été là avec la *triste*[1], supposée fidèle, rêvant assis à ses pieds, la tête appuyée sur ses genoux, écoutant le bruit de la cascade, les révolutions de la roue, le roulement de la meule, le sassement du blutoir, les battements égaux du traquet, respirant la fraîcheur de l'onde et l'effleurage des orges perlées[2]?

1. Allusion à l'une des deux « Floridiennes » qu'il avait rencontrées, peu de temps auparavant, sur les bords de l'Ohio : « L'une était fière, et l'autre triste... La *fière* priait souvent, elle me paraissait demi-chrétienne. L'autre chantait avec une voix de velours, poussant à la fin de chaque phrase un cri qui troublait. Quelquefois elles se parlaient vivement : je croyais démêler des accents de jalousie, mais la triste pleurait, et le silence revenait » (*Mém d'O.-T.*, t. I. p. 407-408). Nous verrons que cette Floridienne triste semble bien avoir été une des multiples incarnations de Charlotte Ives.

2. *Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 415. — « C'est chose peu commune — dit Miss Armstrong dans un article déjà cité sur l'*Amérique de Chateaubriand* — de trouver le tamarin, cet arbre des Tropiques, poussant à l'état sauvage sur les bords de l'Ohio, et la cobée, cette plante originaire de Mexico et de l'Amérique du sud, fleurissant au mois de novembre dans un défrichement près de Chillicothe ».

Je ne voudrais rien affirmer, mais j'aurais presque la tentation de croire qu'en peignant cette jolie aquarelle sentimentale, ce n'était pas tant une vision transatlantique qu'un paysage d'outre-Manche que l'auteur des *Mémoires* retrouvait dans son souvenir. Supprimez les sassafras et les tamarins; remplacez les peupliers de la Caroline par des peupliers tout court; rétablissez la roue absente et le barrage aboli qui la faisait mouvoir; figurez-vous que les plantes grimpantes qui festonnent la maison principale sont, en effet, des cobées à cloches d'iris, — et vous aurez le décor de la *Gardiner's house* tel, ou peu s'en faut, qu'il dut être voici quelque cent treize ans, à l'heure où Chateaubriand, s'il n'y apprenait point la fuite du Roi, y méditait sans doute mélancoliquement sur la nécessité de sa propre fuite. Il n'y a pas jusqu'à l'image de Charlotte Ives... Mais n'anticipons point sur les événements. Bornons-nous à retenir, pour le moment, que c'est ici le cadre où vivait la famille Ives, quand le jeune émigré français entra dans son intimité.

CHAPITRE III

Comment Chateaubriand fut introduit chez les Ives, et à quel titre. — D'après la tradition locale, il aurait tenu une classe à Bungay, dans la maison de *Bridge Street*. — Hypothèse à ce sujet. — Chateaubriand mêlé à la vie des Ives. — Personnes qui composaient la famille. — M. Ives, helléniste, mathématicien et voyageur. — Charlotte Ives. — Des « plans d'études » au roman d'amour.

Il est à présumer que, dès les débuts de son séjour à Beccles, Chateaubriand avait eu des élèves à Bungay. Nous avons vu que, par l'intermédiaire des Sparrow, il avait été mis en rapports avec Mrs. Scott, une jeune femme de cette ville. Nous savons, d'un autre côté, par une note de l'*Exemplaire confidentiel*[1], qu'il fréquentait chez les Be-

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 172, note. — Voici le passage essentiel de cette note : « Je pourrois encore être heureux et à peu de frais : il ne s'agiroit que de trouver quelqu'un qui voulût me prendre à la campagne... Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bonheur, qui a l'air si facile à obtenir, est cependant impossible, et je ne sais pas après tout si je voudrois moi-même demeurer chez des étrangers... M. Beding... m'avoit proposé de me donner un petit temple dans son parc, mais on voit trop de monde dans cette maison : j'aurois été assiégé sans cesse d'importuns et de visiteurs. D'ailleurs, ces femmes n'ont pas le sens commun : elles sont ignorantes et mal élevées; en un mot, tout cela ne pouvoit me convenir. Je voudrois une retraite plus petite et plus tranquille, des gens honnêtes et aimables, et non des *Grands*. »

dingfield, lesquels habitaient, aux mois d'été, leur belle résidence de *Ditchingham Hall*, sur la berge norfolkienne, à deux milles au plus de Bungay. Enfin, le recteur de Beccles n'avait pu manquer de le recommander tout spécialement aux ministres de la région, partant à John Ives. Et ce fut là, je pense, l'origine de ses relations avec le peu ascétique vicaire de St Margaret.

Lui-même nous laisse entendre, en ses *Mémoires*[1], qu'il était amicalement reçu dans la maison, bien avant cet hiver historique de 1795-96 où, par une suite de circonstances que nous examinerons, il fut de la part des Ives l'objet d'une sollicitude dont le souvenir devait le hanter longtemps après, à la fois comme un délice et comme un remords. Il nous dit pareillement, quoique en termes voilés, ce qu'il y venait faire :

La *young lady* me questionnait sur la France, sur la littérature; elle me demandait des plans d'études; elle désirait particulièrement connaître les auteurs italiens, et me pria de lui donner quelques notes sur la *Divina Commedia* et la *Gerusalemme*[2].

Dépouillez ce langage de tout artifice : n'est-ce pas comme si Chateaubriand nous disait qu'il venait donner des leçons de français, voire d'italien, à la jeune fille de la maison?

Ce qu'il ne nous dit pas, en revanche, c'est qu'in-

1. Cf. ci-dessus, p. 114.
2. *Mem. d'O.-T.*, t. II, p. 134.

dépendamment des leçons qu'il colportait ainsi dans les familles, soit en ville, soit à la campagne, il tenait ici, dans une chambre louée à cet effet, une véritable école où, deux, trois heures peut-être par semaine, et tout en continuant ses fonctions de Beccles, il se faisait l'instituteur des enfants de Bungay. Or la tradition locale est formelle sur ce point. Et je ne parle pas seulement de la tradition orale, mais de la tradition écrite. Consultez l'ouvrage de William A. Dutt, intitulé *Some literary Associations of East Anglia*[1], et vous serez édifié. Vous y verrez qu'il n'y avait pas jusqu'au surnom de « monsieur *Shatterbrain* » qui n'eût suivi le jeune maître parmi les écoliers de Bungay. Mais vous y relèverez surtout ce détail, de beaucoup le plus propre à nous intéresser, que la chambre dont Chateaubriand se servait comme de classe était située, où?... dans « la vieille maison en briques rouges de Bridge Street », c'est-à-dire sous le même toit que les Ives.

Comment le *french teacher* de Beccles avait-il été amené à fonder dans la ville voisine cette manière de succursale, c'est ce que l'on s'expliquera peut-être, si l'on n'a pas oublié que, dans les derniers jours de 1794, M. Brightley avait quitté la direction de la *Brightley's School*, pour s'établir à Bungay comme imprimeur.

M. Brightley avait vu à l'œuvre le protégé de Deboffe; il avait été à même de contrôler les résultats de son enseignement, et peut-être n'avait-il

1. « Quelques associations littéraires d'Est Anglie ».

pas apprécié seulement les mérites du professeur, mais aussi le commerce de l'homme; d'autre part, il était amplement fixé sur l'état toujours précaire de ses finances : pourquoi ne se serait-il pas employé à lui ouvrir, en quelque sorte, un nouveau débouché dans la ville où il avait transporté ses pénates et dont il était présentement un des citoyens les plus considérables?

Depuis de longues années déjà, Bungay possédait une *grammar school* florissante, qui se glorifiait d'avoir compté le poète Crabbe au nombre de ses élèves. Il y avait là les éléments d'une classe pour Chateaubriand.

Il est permis de supposer qu'un beau matin, comme il était de passage à Bungay pour une de ses *teaching expeditions*, M. Brightley lui tint à peu près ce discours : « J'ai causé de vous avec mon collègue d'hier, le directeur de la *grammar school* : il se croit en mesure de vous garantir une douzaine de disciples; arrangez-vous pour trouver une pièce où les réunir. » Simple conjecture, sans doute, mais qui n'a rien que de très vraisemblable. Et Chateaubriand louait la chambre en question, — « à laquelle, dit William A. Dutt, son nom reste désormais attaché », — au second étage de la vieille maison de *Bridge Street* dont les Ives occupaient les autres pièces.

S'il se décida pour ce logement, ce fut, j'imagine, à l'instigation des Ives qui, peut-être, le lui concédèrent à titre gracieux.

En tout cas, le voici comme mêlé à leur vie. Il

est de la maison, presque de la famille. Déjà, du temps qu'il n'y paraissait encore qu'en donneur de leçons, il note avec gratitude qu'il y était « mieux reçu que partout ailleurs »[1]. Maintenant, les rencontres sont plus fréquentes et moins brèves; on se croise dans la cour, dans l'escalier; on se rend mille menus services réciproques; on échange, à tout propos, de ces riens qui finissent par tisser des fils imperceptibles entre les âmes. Le plus souvent, après sa journée de labeur, le jeune maître, au lieu de rentrer à Beccles, sous la tombée hâtive du crépuscule d'octobre ou de novembre, préfère passer la nuit dans son pied-à-terre de Bungay. Les Ives, qui le savent seul là-haut, se disent : « Si nous l'invitions à dîner avec nous, sans façon?... » Il ne se fait prier que juste le nécessaire. Au fond, il est ravi d'accepter. Sa sauvagerie ne se hérisse que chez les « grands ». Les Ives sont des gens bien nés, d'aisance large, ayant toute la respectabilité de la catégorie sociale à laquelle ils appartiennent : ce ne sont pas des grands. Ils mènent une existence copieuse, mais sans faste; ils ne visent ni à l'étalage ni au fracas. Loin de se sentir dépaysé dans leurs habitudes, l'exilé respire à leur foyer quelque chose de l'atmosphère dont s'égayait le château paternel, aux rares jours où l'on y traitait des gentilshommes de passage, « le marquis de Montlouet, le comte de Goyon-Beaufort », allant plaider au parlement de Bre-

1. Cf. ci-dessus, p. 114.

tagne[1]. Il a l'impression, particulièrement rassurante pour une nature ombrageuse comme est la sienne, que, si on lui fait volontiers accueil, c'est que sa présence fait plaisir. Il n'est pas « un objet de curiosité »[2], mais de sympathie. Son inquiétude douloureuse, sa méfiance exaspérée s'évanouissent; il n'a plus à se préoccuper de « sauver son caractère »[3]. Il se livre, il s'abandonne, il est *lui*, c'est-à-dire un être de poésie et de séduction, le plus prenant des hommes, un vrai conquérant d'âmes[4]. Et, content de lui-même, il est enchanté des autres[5].

Le groupe familial des Ives formait, au reste, un trio des plus aimables. Mrs. Ives, la femme du pasteur, sœur aussi de pasteur, s'appelait de son nom de jeune fille Sarah Williams. Au moment de sa mort, en 1822, elle avait, d'après son épitaphe, soixante-neuf ans. Elle avait donc dépassé la qua-

1. *Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 130.

2. « Un misérable est un objet de curiosité pour les hommes. On l'examine, on aime à toucher la corde des angoisses, pour jouir du plaisir d'étudier son cœur au moment de la convulsion de la douleur, comme ces chirurgiens qui suspendent des animaux dans des tourments, afin d'épier la circulation du sang et le jeu des organes » (*Essai*, t. II, p. 70).

3. « Plus la fortune nous abaisse, plus il faut nous élever, si nous voulons sauver notre caractère « (*Essai*, t, II, p. 70).

4. « Il y avoit dans René quelque chose de dominateur, qui s'emparoit fortement de l'âme » (*Natchez*, t. II, p. 4).

5. « Si l'on m'eût dit que je passerais le reste de ma vie, ignoré au sein de cette famille solitaire, je serais mort de plaisir » (*Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 135).

rantaine lorsque Chateaubriand la connut. Au témoignage des *Mémoires*, elle était encore dans l'éclat de la jeunesse, de la seconde jeunesse tout au moins; ils nous la dépeignent « charmante de figure, d'esprit et de manières »[1]. Ils vont même, quelque part, jusqu'à la dire « séduisante »[2]. Pour un peu, semble-t-il, les hommages de René se fussent adressés à la mère presque autant qu'à la fille, avec qui elle rivalisait de beauté. Elle ne mit au surplus sa coquetterie qu'à se montrer, pour le « fils de l'exil », la plus attentive des maîtresses de maison et, le cas échéant, la plus dévouée des garde-malade.

Quant au Révérend John Ives, s'il est surtout demeuré dans le souvenir de ses concitoyens sous les traits un peu chargés d'un puissant videur de bouteilles, d'une sorte de « curé de Meudon » à la manière britannique, c'est peut-être qu'ils n'étaient aptes à saisir ou à priser en lui que les côtés par où il leur ressemblait. Il en avait d'autres, moins appréciables pour les *squires* de son pays, mais qui l'étaient davantage aux yeux d'un Chateaubriand.

Celui-ci nous le vante comme un homme « instruit, aimant et cultivant les lettres » à l'égal des sciences, à la fois « grand helléniste et grand ma-

1. Cf. ci-dessus, p. 114.

2. Dans la scène de l'explication finale (Cf. ci-après) : « Elle me regardait, baissait les yeux, rougissait; elle-même séduisante dans ce trouble, il n'y a point de sentiment qu'elle n'eût pu revendiquer pour elle » (*Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 136).

thématicien »[1]. Chateaubriand, bourré de grec, avait par-dessus le marché la prétention d'être « fort en mathématiques, pour lesquelles » il avait « toujours eu un penchant décidé », y apportant « une clarté de conception » qui, dès le collège de Dol, excitait l'étonnement de son professeur[2]. C'étaient donc là deux domaines faits pour rapprocher ces deux esprits. — Et il y en avait un troisième, où se devait nécessairement consommer la fusion.

Nous avons vu que John Ives attendait encore, au commencement de 1794, c'est-à-dire dans la cinquantième année de son âge, d'être pourvu d'un vicariat. La cause en avait été pour beaucoup qu'il s'était expatrié de bonne heure pour exercer le ministère ecclésiastique à l'étranger, et qu'il n'était guère revenu dans le Suffolk que passé la trentaine, à temps pour épouser la belle Sarah Williams et donner l'être à la délicieuse Charlotte, mais un peu tard pour trouver place dans la hiérarchie cléricale de son pays. Or, en quelles contrées lointaines avait-il promené son apostolat de missionnaire? Sur quels bords exotiques avait-il été voyageur? Précisément dans cette Amérique d'où Chateaubriand rentrait lui-même et dont, à l'instar de ses ancêtres celtiques, les légendaires pèlerins aux Terres de promission, il gardait encore sur lui le parfum.

Seulement, là où son jeune émule n'avait pu que

1. Cf. ci-dessus, p. 114.

2. *Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 114 et 77.

parcourir en hâte quelques cantons déjà trop civilisés, le ministre avait séjourné des mois et des années, parmi les grands spectacles du monde primitif, de l'authentique « nouveau monde ». Il s'était enfoncé dans les savanes, il avait descendu les fleuves en pirogue, il avait vécu sous l'ajoupa, fumé le calumet, longuement pratiqué cet « homme sauvage » dont l'auteur des *Natchez*, en partie esquissés dès lors, se proposait d'écrire l' « épopée »[1], accompli, en un mot, toutes les prouesses que le cadet de Bretagne n'avait réalisées qu'en rêve. On conçoit sans peine de quel intérêt devait être pour l'émigré la conversation d'un hôte aussi renseigné sur le sujet qui lui tenait le plus au cœur.

Ajoutez que c'est, selon toute probabilité, dans la bibliothèque de John Ives, et sur ses indications, que Chateaubriand feuilleta de près les relations américaines d'un Carver, d'un Bartram[2], qui, avec les œuvres de Raynal[3], de Charlevoix et quelques pages des *Lettres édifiantes*[4], ont inspiré tant de

1. « J'étois encore très jeune, lorsque je conçus l'idée de faire *l'épopée de l'homme de la nature* et de peindre les mœurs des Sauvages ». (*Natchez*, Préface, t. I, p. 2.)

2. Sur les emprunts que Chateaubriand a faits à ces auteurs, ainsi qu'au Père Charlevoix, cf. J. Bédier, *Études critiques*, p. 194-287.

3. Il avait dû le pratiquer dès Combourg. M. de Chateaubriand père avait un culte pour cet auteur : « Il lisait... l'*Histoire philosophique des deux Indes*, dont les déclamations le charmaient; il appelait l'abbé Raynal un *maître homme* ». (*Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 192.)

4. Les Anglais, — écrivait-il en 1801 — « n'ont point de monument tel que les *Lettres édifiantes* » (*Mélanges littéraires*, p. 73).

brillants « motifs », je ne dis pas seulement des *Natchez*, mais d'*Atala*, mais du *Génie du Christianisme*, — pour ne parler ni du *Voyage en Amérique* ni des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Voilà, n'est-ce pas? pour le « pauvre banni[1] » d'assez bonnes raisons de se complaire dans la société de ces braves gens. Et il me reste à faire valoir la meilleure, la plus décisive : vous avez nommé Charlotte.

Les registres de S[t] *Mary* mentionnent ainsi son baptême, à la date du 10 mars 1780 : « Charlotte, fille de John Clement et Sarah Ives, clerc, née le 9 ». Sur la fin de 1795, vers l'époque où le *french teacher* de Beccles installa une classe dans la maison de *Bridge Street*, elle avait donc bien les quinze ans que lui donne l'auteur des *Mémoires*[2]. « C'était, — dit Rider Haggard — une jolie et charmante *young lady*, avec de grands yeux sombres (*large dark eyes*) dont on se rappelle encore la flamme dans le voisinage ». Ce que les *Mémoires d'Outre-Tombe* ont surtout retenu d'elle, ce sont « ses cheveux noirs » et « ses beaux bras », aussi blancs qu' « une chaîne de lis »[3]. Mais, si vous désirez une image d'ensemble, ouvrez les *Natchez* et voyez la première apparition de Charlotte, je veux dire de Céluta, dans la vie de René :

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 143.
2. *Ibid.*, p. 134.
3. *Ibid.*, p. 140.

Une jeune fille parut à l'entrée de la cabane. Sa taille haute, fine et déliée, tenoit à la fois de l'élégance du palmier et de la faiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêloit à ses grâces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta, disoient qu'elle avoit le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'étoit point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir.

Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant les étrangers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyoit légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevoient le bord à chaque pas[1].

Vous avez, je pense, salué au passage « le regard de la Nuit », traduction en style pseudo-indien du « *large dark eyes* ». Quant aux « grâces presque divines » de Céluta, Chateaubriand les retrouvait encore, vingt-sept ans plus tard, dans Charlotte, devenue Mrs. Sutton : « Elle n'était point née du sein d'une autre femme; sa beauté portait l'empreinte de la main divine qui l'avait pétrie »[2]. Au moral, il la représente inclinée à la tristesse : elle est « la *triste* »[3]. Peut-être lui prêtait-il un peu de

1. *Natchez*, t. I, p. 13.

2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 144.

3. Cf. ci-dessus, p. 136. — Après le départ des deux « Floridiennes », Chateaubriand leur applique une *endecha* empruntée à Camoëns, dont plus d'un trait pourrait se rapporter à Charlotte : « Cette captive qui me tient captif, parce que je

sa propre mélancolie. Mais, d'autre part, si l'on réfléchit à la vie sans horizon que Charlotte avait dû mener jusqu'alors, entre son père et sa mère, dans le Bungay de ce temps-là, qui aux hommes mêmes n'offrait que des distractions assez grossières, on ne s'étonnera pas qu'une jeune fille intelligente y ait été sujette aux atteintes de cette maladie, d'ailleurs nationale, le *spleen*... Car Miss Ives était intelligente, et son père avait du moins utilisé quelques-uns de ses innombrables loisirs à lui orner l'esprit. Chateaubriand va jusqu'à lui décerner l'épithète de « savante ». Comme Françoise de Rimini et Paolo Malatesta, les deux héros de cette *Divine Comédie* qu'ils expliquaient ensemble, ce fut en penchant leurs fronts sur le même livre qu'ils se prirent mutuellement le cœur [1].

Admis chez les Ives, dans le principe, pour enseigner le français à leur fille, l'émigré ne s'acquitta pas trop mal de sa tâche, s'il est vrai qu'à Londres, en 1822, son ancienne élève pouvait lui dire : « Mylord, je vous parle à présent dans la langue que j'essayais avec vous à Bungay [2]. » Peu

vis en elle, n'épargne pas ma vie. Jamais rose, dans de suaves bosquets, ne fut à mes yeux plus charmante... *Sa chevelure noire inspire l'amour*; sa figure est si douce que *la neige a envie de changer de couleur avec elle*; sa gaieté est accompagnée de *réserve* : c'est *une étrangère*; une barbare, non ». (*Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 409.)

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 134 : « Je m'embarrassais quand j'essayais de traduire quelque passage du Tasse. J'étais plus à l'aise avec un génie plus chaste et plus mâle, Dante ».

2. *Ibid.*, p. 143.

à peu, les leçons s'étaient naturellement prolongées en causeries. Miss Ives était curieuse de littérature, Chateaubriand n'avait pas de plus grand plaisir que d'en disserter. Il ouvrit pour son élève ses carnets, lui communiqua ce qu'il appelle « des plans d'études ». C'étaient, je suppose, les notes qu'il avait rédigées pour son propre compte, au hasard de ses lectures et de ses engouements : elles contenaient sans doute, avec ses réflexions personnelles, des « morceaux choisis » de ses poètes de prédilection. Il nous raconte[1] que Charlotte, qui les avait conservées, les lui rapporta plus tard, quand il la revit.

Ces notes ont certainement existé, puisque Villemain parle des « extraits qu'on en peut lire », comme s'il les avait eues sous les yeux. Il les déclare même « innocentes », « irréprochables », et se montre un peu surpris que « ce commerce discret et sévère » ait eu des effets tellement « puissants » sur l'esprit de la jeune Anglaise[2]. Il est clair que s'il n'y avait eu que les « plans d'études » !... Villemain oublie qu'il y avait aussi la façon de les présenter. C'est un art où Chateaubriand ne laissait pas, dès cette époque, de posséder quelque maîtrise ; et le plus surprenant eût été que la toute jeune fille de John Ives subît sans en recevoir une vive et profonde impression les prestiges de cet

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 145.

2. *La Tribune moderne, Première partie : M. de Chateaubriand, sa vie et ses œuvres*, p. 68-69.

incomparable magicien du sentiment, qui, vers le même temps[1], écrivait de lui-même[2] :

Aimer et souffrir était la double fatalité qu'il imposoit à quiconque s'approchoit de sa personne. Jeté dans le monde comme un grand malheur, sa pernicieuse influence s'étendoit aux êtres environnants : c'est ainsi qu'il y a de beaux arbres sous lesquels on ne peut s'asseoir ou respirer sans mourir.

Commentés pour une telle écolière par un tel professeur, les « plans d'études » ne pouvaient qu'aboutir au roman d'amour.

1. « C'était alors que les folles idées peintes dans le mystère de René m'obsédaient et faisaient de moi l'être le plus tourmenté qui fût sur la terre » (*Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 116).
2. *Les Natchez*, t. I, p. 208.

CHAPITRE IV

L'authenticité du roman d'amour de Chateaubriand et de Miss Ives contestée par M. Child. — Objections qu'il peut soulever. — Inanité de ces objections. — Chateaubriand presque adopté par les Ives. — Les soirées de *Bridge Street.* — Chateaubriand-Chactas. — Les tête-à-tête avec John Ives. — Charlotte musicienne et cantatrice. — Les stances à *Clarisse.* — Charlotte, premier amour de René. — Persuadé qu'il n'a que peu de temps à vivre, il salue en elle la « Vierge des dernières amours ».

Ce fut aussi bien ce qui arriva. L'auteur des *Mémoires* s'en confesse avec une ferveur mal repentie[1] :

Le plus doux, le plus tendre et le plus reconnaissant souvenir m'est resté de cet événement. Avant ma renommée, la famille de M. Ives est la seule qui m'ait voulu du bien et qui m'ait accueilli d'une affection véritable. Pauvre, ignoré, proscrit, sans séduction, sans beauté, je trouve un avenir assuré, une patrie, une épouse charmante[2] pour me retirer de mon délaissement, une mère presque aussi belle pour me tenir lieu de ma vieille mère[3], un père instruit, aimant et

1. T. II, p. 137.

2. N'oublions pas qu'il en avait déjà une qui, en 1795, sortait à peine de la prison du Bon Pasteur, à Rennes, où elle avait payé de plusieurs mois de détention le périlleux honneur de s'appeler « Céleste Buisson, *femme Chateaubriand* ».

3. Mme de Chateaubriand mère vivait encore en 1795 : elle ne devait mourir que le 31 mai 1798.

cultivant les lettres pour remplacer le père dont le ciel m'avait privé[1]; qu'apportais-je en compensation de tout cela? Aucune illusion ne pouvait entrer dans le choix que l'on faisait de moi; je devais croire être aimé. Depuis cette époque, je n'ai rencontré qu'un attachement assez élevé pour m'inspirer la même confiance[2].

L'authenticité de l'aventure a pourtant été contestée. Sans parler du démenti trop naturel que, lors de la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe*, les fils de Charlotte infligèrent, paraît-il[3], au récit de Chateaubriand, une lettre de F. S. Basden à Wilton Rix, dont nous avons déjà eu à citer un passage, s'exprime ainsi :

J'ai pris auprès de M. Child des informations relatives à Chateaubriand. Selon lui, l'intrigue d'amour avec Miss Ives est une pure fiction. En revanche, il est exact, croit-il, que, devenue veuve, elle lui rendit visite, avec deux de ses fils, mais poussée uniquement par une vieille amitié. Ces deux fils de Mrs. Sutton sont morts depuis; il y en a un troisième qui vit encore et qui fit dernièrement, comme général, une tournée à Bungay. La vanité de l'écrivain français l'a conduit, semble-t-il, à inventer, sur son séjour en Angleterre, une foule de circonstances qui ne méritent aucun crédit.

L'assertion, comme on voit, est formelle. D'après

1. M. de Chateaubriand père était mort le 6 septembre 1786.

2. Allusion à Mme Récamier, qui fut sa dernière amie, comme Charlotte Ives avait été son premier amour.

3. Je tiens le renseignement de M. Dick.

M. Child, ami sans doute de la famille Ives, l'idylle de Bungay serait née de toutes pièces dans l'imagination de l'ancien émigré, laquelle — il faut bien en convenir — n'était que trop prompte à ce genre de mirages. Qui ne sait la prodigieuse disposition de Chateaubriand à se forger des amours idéales ? Les femmes dont il s'est fait aimer en rêve ne sont pas moins nombreuses que celles qui l'aimèrent en réalité. Les « sylphides » et les « démones »[1] ne demandaient sans cesse qu'à jaillir du cerveau de ce Jupiter. Ses jours et ses nuits de Combourg en furent peuplés. Il en sema les forêts de l'Amérique, celles-là surtout qu'il ne visita jamais.

Témoin l'épisode des deux « Floridiennes », auquel nous avons déjà fait allusion[2]. Il n'en est pas de plus typique ni qui marque davantage à quel point l'esprit de Chateaubriand subissait la tyrannie de ses propres fictions. Ces deux filles de son génie n'avaient eu d'existence tout d'abord que dans les *Natchez*, où, sous les noms de Céluta et de Mila, elles se disputent le cœur de René. Mais, soudain, les voici qui, des pages du poème, se glissent dans la vie du poète. Chateaubriand les avait prêtées à René; René, par un échange de bons offices, les a rendues à Chateaubriand, qui les retrouve en Floridiennes, à cinq cents lieues des Florides, sur les rives d'un fleuve qu'il n'a pas vu, dans une région où il n'est pas allé. Qu'on ne s'étonne pas si j'évoque leur souvenir à propos de

1. *Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 149 sqq.
2. Cf. ci-dessus, p. 136.

Charlotte. C'est Chateaubriand lui-même qui nous y convie : « J'avais paré les Floridiennes, je n'aurais pas osé relever le gant de Miss Ives[1] ». Mais si cependant l'histoire de l'une méritait aussi peu de créance que celle des deux autres?...

J'avoue que j'ai été un moment sur le point de le penser, mis en garde contre le récit des *Mémoires* non seulement par la lettre de F. S. Basden à Wilton Rix, mais plus encore peut-être par la lettre de Chateaubriand au docteur Davey[2]. Chateaubriand, dans cette lettre, parle, si l'on s'en souvient, de rentrer à Beccles aussitôt après la publication de l'*Essai*. Y eût-il songé avec cette sérénité de conscience, si la version des *Mémoires* était exacte et qu'à la suite du déplorable malentendu de Bungay il eût, en effet, dû fuir en hâte, « comme un malfaiteur devant son crime[3] »? Joignez que ce qu'il envisage dans ce retour à Beccles, c'est le retour aussi à la calme vie de province, c'est la paix, c'est le repos, c'est le rétablissement de sa santé de nouveau chancelante. Mais, à ce compte, il eût donc choisi pour s'aller mettre au vert des parages encore tout émus de sa récente escapade, et où les convenances les plus élémentaires, à défaut de ses remords, lui faisaient un devoir de ne ne plus reparaître? Était-ce croyable, et n'était-il pas plus légitime d'inférer de sa lettre

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 134.
2. Cf. ci-dessus, p. 33.
3. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 138.

que, rappelé à Londres par Deboffe, probablement pour corriger les épreuves de l'*Essai*, alors en cours d'impression, il avait quitté Beccles le plus normalement du monde, par le même coche qui l'y avait amené, avec promesse, d'ailleurs, de revenir et en s'engageant à trouver quelqu'un pour le remplacer en son absence ?

L'entrevue à Londres, en 1822, de l'ambassadeur et de Mrs. Sutton compliquait la difficulté, au lieu de la résoudre. Il n'y avait évidemment pas à révoquer en doute cette entrevue. Son authenticité, — dont convient M. Child —, nous était garantie par le témoignage du premier secrétaire de l'ambassade, M. de Marcellus[1]. Mais c'était cette authenticité même qui rendait, semblait-il, plus suspectes les allégations des *Mémoires* relatives à l'épisode de Bungay. Comment! Voilà une jeune fille qu'un étranger, reçu, choyé comme un hôte sous le toit de ses parents, a presque subornée, en négligeant de l'avertir qu'il était déjà marié dans son propre pays ; et, devenue la femme d'un autre, elle garde si peu rancune au coupable qu'il ne lui répugne même pas de se retrouver en sa présence ? Que dis-je ? elle le recherche, elle accourt spontanément à lui, elle fait « cinquante lieues[2] » de diligence à seule fin de le revoir, et cela sous

1. *Chateaubriand et son temps*, p. 104. « J'ai vu moi-même, après cette entrevue, lady Sulton (*sic*) ». Cette orthographe erronée du nom de Charlotte se retrouve dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, où Biré a eu le tort de la conserver.

2. *Mém d'O.-T.*, t. IV, p. 234.

le prétexte encore plus déconcertant de recommander à sa haute bienveillance les fils de l'homme d'honneur qui l'a consolée de son abandon?... N'était-ce pas, en vérité, par trop illogique, même si le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas? Et comme tout s'expliquait, au contraire, dans l'autre hypothèse! « Quoi! — se fût dit Mrs. Sutton, — ce jeune réfugié que j'eus autrefois pour professeur de français, il est maintenant ambassadeur à Londres? Mais, alors, il doit être dans les meilleurs termes avec M. Canning. Si je le priais d'intercéder en faveur de mon fils Samuel, qui a si grand désir de passer aux Indes? Peut-être ne refusera-t-il pas d'avoir pour l'enfant de son ancienne élève les bontés que mes parents eurent pour lui. » Et elle venait très simplement sonner à l'ambassade de *Portland Place*[1].

Oui, mais en dépit de toutes ces objections, et quoi que dise M. Child, il demeure, en définitive, que Chateaubriand n'a rien inventé. Le roman d'amour de l'émigré pauvre avec la riche héritière du pasteur de Bungay fut bien un roman vécu, une histoire de passion très vraie et très humaine, hélas! qui, dans l'île d'Iseult et de Tristan[2], précipita une fois de plus l'un vers l'autre deux jeunes cœurs que la fatalité séparait.

Cette histoire, qui pourrait s'intituler : « Le pre-

1. C'est là que se trouvait alors l'ambassade de France.

2. Chateaubriand semble suggérer lui-même le rapprochement. On verra plus loin qu'il appelle Miss Ives « Charlotte aux *blanches mains*, » comme la seconde Iseult.

mier amour de Chateaubriand », ne survit pas seulement dans le chapitre où il l'a magnifiée : je n'étais pas depuis deux jours en Suffolk que les choses, à l'égal des gens, me la criaient, en quelque sorte, de toutes parts.

Il ne nous reste donc qu'à la reprendre au point où nous l'avons laissée.

Nous avons montré le *french teacher* presque adopté par les Ives, comme Chactas le fut par Lopez[1] et René par Chactas[2]. Toutes les fois que son gagne-pain l'appelait à Bungay, son couvert était mis à leur table. Il apportait dans le vide et la monotonie de leur existence provinciale un élément d'intérêt et de variété dont ils devaient être d'autant plus ravis que l'aubaine était plus rare. Notez que Chateaubriand avait pris l'air de Paris, qu'il avait voyagé, vu beaucoup d'hommes et d'événements, que son imagination multipliait à l'infini son expérience, qu'il n'y avait pas, lorsqu'il s'était apprivoisé, de causeur plus étincelant[3], dans un milieu où la conversation, au sens français du

1. Dans *Atala*.

2. Dans les *Natchez*.

3. Cf. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 159, note 1 : « Quand il est seul, il rève, c'est-à-dire il se livre à tout l'essor d'une imagination sans frein.. Et s'il lui arrive de causer à l'aise, tout à fait à l'aise dans le tête à tête, en s'abandonnant, il exprimera cette rêverie et ses mille accidents imaginaires avec une verve, une audace, une fantaisie, j'allais dire une licence, qui font de lui, en ces moments, le plus étrange *vis-à-vis* du Chateaubriand solennel, le seul que le public et les salons aient connu ».

mot, était une nouveauté à peu près inconnue, et enfin... et enfin, que c'était Chateaubriand ! Il ne nous a tracé, dans les *Mémoires*, qu'un crayon rapide de ces soirées de Bungay[1]. Mais il en a, ce me semble, reproduit le détail, en le transposant, dans telles autres de ses œuvres en apparence les plus étrangères à l'Angleterre. Voulons-nous, par exemple, nous représenter quelle était auprès de l'émigré l'attitude de Charlotte et de Mrs. Ives? Écoutons Chactas au pays des Siminoles :

Les femmes qui accompagnoient la troupe témoignoient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnoient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie... C'étoit ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandoient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avoient conseillé d'aimer[2].

A quoi Chactas-Chateaubriand répondait « avec naïveté », — mais une naïveté semi-normande, habile à taire en phrases enchanteresses les enga-

1. Cf. ci-dessus, p. 114.

2. *Atala*, p. 22. Confrontez avec cette citation d'*Atala* ce passage des *Mémoires* (t. II, p. 149) : « Vingt fois la mère de Charlotte s'était enquise de mes parents et m'avait mis sur la voie des révélations. Ne prévoyant pas où mon mutisme me mènerait, je me contentai, comme d'usage, de répondre quelques mots vagues et brefs. Si je n'eusse été atteint de cet odieux travers d'esprit (une invincible circonspection), toute méprise devenant impossible, je n'aurais pas eu l'air d'avoir voulu tromper la plus généreuse hospitalité ».

gements qui le liaient, dans sa patrie, à la lointaine Céleste Buisson :

« Vous êtes les grâces du jour et la nuit vous aime comme la rosée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre mamelle et à votre bouche ; vous savez des paroles magiques qui endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne me reverra plus ! Elle m'a dit encore que les vierges étoient des fleurs mystérieuses, qu'on trouve dans les lieux solitaires[1]... »

La virginale Charlotte rougissait délicatement, sans bien savoir encore pourquoi. Mrs. Ives augurait de ces harmonieuses réticences du jeune Français qu'il avait le cœur libre, et n'insistait pas. Chez l'une et chez l'autre le grave malentendu commençait.

Le repas terminé, les femmes se retiraient, à l'anglaise, laissant John Ives seul avec son hôte, devant une ou plusieurs bouteilles de porto. Deux heures durant, les deux hommes buvaient et devisaient. Ils devisaient « de Newton et d'Homère » ; ils devisaient surtout d'Amérique. Le Révérend Ives « aimait à conter ses voyages » ; Chateaubriand ne se faisait pas faute de s'étendre complaisamment sur les siens. Sans doute, pour ne demeurer pas en

1. *Atala*, p. 23. — Dans *les Natchez* (t. I, p. 19), aux questions que lui pose Chactas sur son passé, René ne répond que par le silence, après avoir murmuré d'une voix troublée : « Indien, ma vie est sans aventure, et le cœur de René ne se raconte point ».

reste, cédait-il dès lors à la tentation de les corser, de les dramatiser un peu. Déjà son idéalisme celtique, impuissant à se contenir dans les bornes étroites de la réalité, s'évadait dans la fiction. La fantaisie pénétrait le souvenir, l'amplifiait et l'enrichissait. Ce fut, j'imagine, au cours de ces expansifs tête-à-tête avec l'ancien missionnaire du « désert », sous l'influence suggestive et, pour ainsi dire, provocatrice de ses récits, que s'ébauchèrent dans le cerveau de l'écrivain quelques-unes des inventions de poète et de voyageur, auxquelles il devait lui-même ajouter foi par la suite, pour les avoir trop souvent débitées, et dont nous surprenons les premiers germes jusque dans l'*Essai*. L'effet de plus d'une d'entre elles[1] fut certainement éprouvé tout d'abord sur le petit cercle de *Bridge Street*, non sans une secrète ambition, d'ailleurs bien excusable, d'exciter l'admiration frissonnante des dames qui le composaient.

Charlotte « reparaissait au thé », qu'elle préparait elle-même avec le geste de Céluta :

Elle fit bouillir de l'eau dans un vase en forme de corbeille; elle versa cette eau sur la poudre de la racine de smilax[2]...

Puis elle s'asseyait au piano. Elle « était excel-

1. J'ai surtout dans l'esprit la note de l'*Essai* (t. II, p. 131 sqq.) où Chateaubriand raconte son excursion aux chutes du Niagara. Je suis persuadé, quant à moi, qu'il y est allé, mais je considère comme impossible qu'il y ait été le héros des aventures qu'il s'y est prêtées.

2. *Les Natchez*, t. I, p. 35.

lente musicienne et chantait — disent les *Mémoires* — comme aujourd'hui madame Pasta ». Le « vieux ministre », lourd de sommeil et peut-être de vin, ne tardait pas à s'endormir; Chateaubriand, « appuyé au bout du piano », écoutait « en silence ». Vous vous rappelez *Atala*[1] :

Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie...

Et vous vous rappelez aussi la Floridienne triste, dont la « voix de velours[2] » faisait dire au voyageur des bords de l'Ohio, de l'Ohio qui coule en Suffolk :

Quiconque n'est pas sûr de sa vie se garde de l'exposer ainsi jamais! On ne peut savoir ce que c'est que la passion infiltrée avec la mélodie dans le sein d'un homme[3].

Toutes les énergies inemployées de son cœur se réveillaient en René, aux accents de Charlotte. Parmi les airs qu'il se plut à lui faire répéter figurait, soyons-en convaincus, la complainte, alors célèbre en Angleterre sous le nom de « Monodie du Major André », dont il raconta, plus tard, dans une note de l'*Essai*[4], qu'elle lui avait été chantée

1. P. 77-78.
2. *Mém. d'O.-T.*, t. I, p. 408.
3. *Ibid.*, t. I, p. 412.
4. T. II, p. 131, note 4. — Chateaubriand a, en partie, repris ce morceau dans les *Mémoires* (t. I, p. 367-368), et il

aux États-Unis, sur le paquebot de l'Hudson, par une « Américaine très jolie », à la « voix timide,

importe de souligner ici la modification singulière qu'il a fait subir au passage capital. Dans l'*Essai* il écrit :

« Tout à coup je ne sais qui de la compagnie s'écria : « C'est auprès de ce lieu que le major André fut exécuté ». Aussitôt voilà mes idées bouleversées; on pria une Américaine très jolie de chanter la romance de l'infortuné jeune homme; elle céda à nos instances, et commença à faire entendre une voix timide, pleine de volupté et d'émotion... Quelquefois la voix se renfloit un peu davantage lorsque nous rasions de plus près la rive; dans deux ou trois endroits elle fut répétée par un foible écho : les anciens se seroient imaginé que l'âme d'André, attirée par cette mélodie touchante, se plaisoit à en murmurer les derniers sons dans les montagnes. L'idée de ce jeune homme, amant, poète, brave et infortuné, qui, regretté de ses concitoyens et honoré des larmes de Washington, mourut dans la fleur de l'âge pour son pays, répandoit sur cette scène romantique une teinte encore plus attendrissante ».

Consultons maintenant les Mémoires :

« Tout à coup, je ne ne sais qui s'écria : « Voilà l'endroit où Asgill fut arrêté ». On pria une quakeresse de Philadelphie de chanter la complainte connue sous le nom d'*Asgill*. Nous étions entre des montagnes; la voix de la passagère expirait sur la vague, ou se renflait lorsque nous rasions de plus près la rive. La destinée d'un jeune soldat, amant, poète et brave, honoré de l'intérêt de Washington et de la généreuse intervention d'une reine infortunée, ajoutait un charme au romantique de la scène. L'ami que j'ai perdu, M. de Fontanes, laissa tomber de courageuses paroles en mémoire d'Asgill, quand Bonaparte se disposait à monter au trône où s'était assise Marie-Antoinette ».

Les dernières lignes nous disent assez dans quel sentiment Chateaubriand a substitué Asgill au major André. Mais, la complainte qu'il prétendait avoir entendue sur l'Hudson, laquelle était-ce donc ? Celle d'André ou celle d'Asgill, à sup-

pleine de volupté et d'émotion ». Mais de tous les morceaux qu'il lui fut donné d'entendre interpréter

poser que celle-ci ait existé? Elles ne devaient pas être plus faciles à confondre que les deux héros qui les avaient inspirées et dont les physionomies, comme les destinées, furent si différentes. Charles Asgill, lieutenant de l'armée britannique dans la guerre de l'Indépendance américaine, avait été fait prisonnier, lors de la capitulation de York Town. Quelques mois plus tard, un officier fédéré, Huddy, ayant été pris par les Anglais et menacé de pendaison, Washington déclara que, si Huddy était exécuté, il ferait périr du même supplice celui de ses prisonniers anglais qui serait désigné par le sort. Le sort tomba sur Asgill. Lorsque sa mère apprit le danger qu'il courait, elle adressa un pathétique appel à Marie-Antoinette, par l'intermédiaire du ministre Vergennes, pour la supplier d'intercéder en faveur de son fils. La reine intervint et Asgill fut sauvé. — Quant à John André, fils d'un marchand génevois, établi à Londres, intimement lié avec Miss Seward, le « Cygne de Lichtfield », il connut chez elle Honora Sneyd, pour laquelle il conçut un vif attachement, non payé de retour. Ce fut, dit-on, sa passion malheureuse pour cette dame qui le jeta dans la carrière des armes. Il rejoignit l'armée anglaise en Amérique, devint adjudant-général de Clinton et fut, à ce titre, chargé de négocier avec le traître Arnold la livraison de la forteresse de West-Point, sur la rive droite de l'Hudson. André remonta le fleuve, dans le sloop anglais *Le Vautour*, pour avoir une entrevue avec Arnold. Cette entrevue eut lieu dans la nuit du 21 septembre 1780. Lorsqu'elle prit fin, le *Vautour* n'était plus là : il avait dû se retirer en aval, pour échapper au canon des forts américains; et les bateliers qui avaient débarqué André refusèrent de le ramener si loin à la rame. Il passa le jour et la nuit qui suivirent, caché dans une ferme. Le lendemain matin, déguisé en civil, il tenta de traverser les lignes ennemies. Mais il fut découvert, arrêté, et les papiers compromettants que lui avait remis Arnold furent trouvés dans ses bottes. Condamné à mort comme espion, il

par les lèvres mélodieuses de la « fille de l'exil », ceux qui le remuèrent le plus profondément, ce furent, à n'en pas douter, les « vieilles ballades écossaises », auxquelles il fait allusion dans une autre note du même ouvrage[1], et qui étaient si fort à la mode dans les salons anglais de l'époque, depuis la dernière escapade du prince Charlie et surtout depuis l'*Ossian* de Macpherson. Nous en avons pour preuve l'adaptation qu'il composa de l'une d'elles, sous le titre : « *Clarisse*, imitation d'un poète écossais[2] », laquelle n'est, si je ne me trompe, qu'un hymne d'amour exhalé vers Charlotte. Qu'on en juge par ces strophes :

fut pendu le 2 octobre et marcha à la potence avec une sérénité qui arracha des larmes d'admiration aux Américains eux-mêmes. Ses compatriotes décernèrent à sa mémoire des honneurs exceptionnels. On lui érigea, dans la cathédrale de Westminster, un monument où ses cendres furent transférées en 1821. Son amie, Miss Seward, lui consacra la « Monodie » dont il vient d'être parlé. Il y avait en lui un poète et un artiste. Il a laissé une fantaisie satirique, la *Poursuite de la Vache* (The Cow Chace), parue à New-York, en 1780, où il raconte les prouesses maraudeuses du général américain Wayne, et j'ai pu voir à l'Université de Yale, à New Haven, le portrait à la plume qu'il dessina de lui-même, peu de jours avant son exécution. — De ces explications il ressort, je pense, assez clairement que, si le souvenir d'un héros fut évoqué devant Chateaubriand, sur l'Hudson, ce ne fut point celui d'Asgill, comme le veulent les *Mémoires*, mais bien celui du major André, comme il était dit dans l'*Essai*.

1. T. I, p. 209, note 3.

2. *Poésies*, p. 61-63. — Il lui attribue, dans ce recueil, la date de 1797.

Oui, je me plais, Clarisse, à la saison tardive,
Image de cet âge où le temps m'a conduit[1];
Du vent à tes foyers j'aime la voix plaintive
Durant la longue nuit...

Viens dans ces champs déserts où la bise murmure
Admirer le soleil qui s'éloigne de nous;
Viens goûter de ces bois qui perdent leur parure
Le charme triste et doux.

Des feuilles, que le vent détache avec ses ailes,
Voltige dans les airs le défaillant essaim :
Ah! puissé-je en mourant me reposer comme elles
Un moment sur ton sein!...

Ce ruisseau, sous tes pas, cache au sein de la terre
Son cours silencieux et ses flots oubliés :
Que ma vie inconnue, obscure et solitaire,
Ainsi passe à tes pieds!

Aux portes du couchant le ciel se décolore;
Le jour n'éclaire plus notre aimable entretien :
Mais est-il un sourire aux lèvres de l'Aurore
Plus charmant que le tien?

L'astre des nuits s'avance en chassant les orages :
Clarisse, sois pour moi l'astre calme et vainqueur
Qui de mon front troublé dissipe les nuages
Et fait rêver mon cœur.

Il est impossible de lire ces vers sans évoquer l'automne de 1795 à Bungay, le bruit du vent sur les collines d'alentour, le courant silencieux de la Waveney, criblé de feuilles mortes, la tiédeur

1. Quoiqu'il n'eût que vingt-sept ans, Chateaubriand avait tout de même, à trois ans près, le double de l'âge de Charlotte.

hospitalière du foyer de *Bridge Street*, et la blanche, la mélancolique image de Charlotte, brillant d'une pure et pâle clarté d'étoile sur les destins orageux de René.

Le quatrain final est particulièrement expressif[1] : tout ce que le « poète écossais » demande à Clarisse, c'est de bercer son infortune, d'écarter de lui les pensées douloureuses, de « faire rêver son cœur ». C'était aussi bien tout ce qu'au début de de leur intimité Chateaubriand souhaitait de Charlotte. Il n'éprouva d'abord à ses côtés que « le charme timide d'un attachement sorti de l'âme »[2]. Bientôt il ne se contenta plus de « rêver » d'amour, il aima. Discrètement, pour commencer, et comme à distance, avec un mélange de ferveur et de respect : « J'avais paré les Floridiennes, — nous disait-il tout à l'heure, — je n'aurais pas osé relever le gant de Miss Ives. » Traduisez que, jusqu'alors il n'avait pas connu l'amour véritable ou, simplement, l'amour. Il avait été amoureux, lui-même ne savait combien de fois; il était toujours prêt à l'être, et de toutes les femmes, excepté de la sienne : il n'avait pas aimé[3].

1. Comparez avec ce quatrain le passage suivant des *Natchez* (t. II, p. 71) : « Victoire d'une femme, qui dira ton orgueil et tes joies? L'astre des nuits qui vient de dissiper dans le ciel les nuages d'une tempête paraît moins beau que la pâle Céluta, triomphante au désert ».

2. *Mém d'O.-T.*, t. II, p. 134.

3. Cf. *ibid.*, t. II, p. 146 : « Je dois regarder le sentiment que je viens de rappeler comme le premier de cette espèce entré dans mon cœur ».

Il semble, en effet, que sa passion pour Charlotte ait été quelque chose d'unique dans sa vie, comme les circonstances qui la firent éclore. Songeons qu'il marchait à ses vingt-huit ans, que son passé comptait peu de joies, que son présent ne comptait guère que des tristesses. Il était proscrit, il était pauvre, il était malade, il était seul. « L'exilé partout est seul », prononcera son grand compatriote malouin[1]. Il était voué, lui, par tempérament, à l'être plus que personne. Abandonné des siens, perdu « dans l'étranger », jamais il n'avait plus senti le besoin de se raccrocher à une sympathie, à une affection. Le temps était loin où les sylphides et les démones des bois de Combourg, fantômes de son imagination enfiévrée, suffisaient à tromper les exigences de son cœur. Aujourd'hui, dans son dénuement moral, compliqué de misère matérielle, son ardente sensibilité avait faim d'un aliment qui ne fût pas un leurre. Il ne pouvait manquer de se jeter avidement sur le premier qui lui serait offert. Il vit que Charlotte était jeune, qu'elle était belle, qu'elle était digne de le comprendre, — et ne se souvint pas, ne voulut pas se souvenir d'autre chose. « Il est difficile, — écrit-il à ce propos[2] — il est difficile d'aimer avec toutes les conditions de bonheur, jeunesse, beauté, temps opportun, harmonie de cœur, de goût, de caractère, de grâces et d'années ». Pour une fois en son existence que

1. Lamennais, *Paroles d'un croyant*, p. 131.
2. *Mém d'O.-T.*, t. II, p. 135.

ces conditions se trouvaient réunies, il n'eut pas le courage de se dérober.

Il saisit la minute heureuse qui passait, convaincu, d'ailleurs, qu'après celle-là il n'avait plus à en espérer d'autre. Il croyait, en effet, sa santé irrémédiablement atteinte et ne se donnait que peu de mois à vivre. Les médecins de Londres ne l'avaient-ils pas condamné ? L'un d'eux ne lui avait-il pas asséné ce verdict brutal : « *T'is done*, *dear sir* » (cher monsieur, vous êtes flambé)?[1] Le séjour de Beccles avait, il est vrai, réparé ses forces. Mais qu'était-ce là qu'une amélioration précaire[2], peut-être la trêve momentanée qui, chez les phthisiques, annonce les approches de la fin? Il s'imaginait déjà respirer « l'air calme de la tombe »[3]. Parlant du livre auquel il travaillait alors, n'ayant « pour table que la pierre de son tombeau »[4], il déclare :

C'est sous le coup d'un arrêt de mort, et, pour ainsi dire, entre la sentence et l'exécution, que j'ai écrit l'*Essai historique*[5].

Il était, en un mot, dans l'état d'esprit de Chactas, prisonnier des Siminoles et n'attendant plus que d'être brûlé au grand village. Comme le Natché pour Atala, il salua en Charlotte Ives la *vierge*

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 109.

2. Nous avons vu, par la lettre au Dr Davey, qu'à peine de retour à Londres il était retombé très malade, *very ill*.

3. *Essai*, t. I, p. 5.

4. *Ibid.*, t. I, préface de 1826, p. xiv.

5. *Ibid.*, t. I, préface de 1826, p. xiii.

des dernières amours, venue pour enchanter ses heures suprêmes. Et, laissant à la mort le soin de dénouer l'aventure, il se livra tout entier au divin enchantement[1].

1. « ... Car enfin j'avais mis de la complaisance à m'abandonner à une inclination dont je connaissais l'insurmontable illégitimité » (*Mém. d'O-T.*, t. II, p. 139).

CHAPITRE V

Le hasard se fait le complice de Chateaubriand. — Une bienheureuse chute de cheval. — L'émigré est retenu toute une saison sous le toit des Ives. — Fréquentes occasions qu'il a de rester seul avec Charlotte. — Le Chactas et l'Atala de Bungay. — Les promenades à St Margaret Ilketshall. — Le « village de la mission » et les « bocages de la mort ». — Le secret de Chactas. — L'heure fatale. — Dramatique dénouement de l'idylle.

Il aima la fille de ses hôtes, et, « sans se rendre compte de cette blâmable conduite[1] », il succomba fâcheusement à la tentation de s'en faire aimer. Est-il besoin d'ajouter qu'il y eut bientôt réussi? Naissance, génie, fierté chevaleresque, infortune éclatante et imméritée, il avait toutes les auréoles que pouvait souhaiter à l'élu de ses rêves une jeune personne enthousiaste, nourrie dans le culte des chefs-d'œuvre, éprise d'art, de poésie et de beauté.

Il faut dire aussi qu'il rencontra dans le hasard un auxiliaire ou, si l'on veut, un complice. Une chute de cheval qu'il fit à Bungay l'obligea — contrainte bénie! — de s'emprisonner « quelque temps » dans son logis de *Bridge Street*[2]. Si nous ne connaissions que par les *Mémoires d'Outre-Tombe* cette chute de cheval si opportune, nous aurions peut-être quelque velléité d'en sourire,

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 139.
2. *Ibid.*, t. II, p. 135.

comme d'un incident romanesque trop prévu. Mais, après ce que nous a conté Wilton Rix[1] d'une des mésaventures équestres de Chateaubriand, il ne saurait subsister aucun doute. Je me demande même si la mésaventure en question, dont Wilton Rix tenait le récit d'un « vieux *gentleman* », qui lui-même le tenait, disait-il, de M. Brightley, ne serait pas arrivée à Bungay plutôt qu'à Beccles, et si ce ne fut pas précisément celle qui valut au familier des Ives plusieurs semaines de repos forcé sous leur toit.

On devine de quels soins il fut entouré dans cette maison de « mœurs patriarcales[2] ». Le pasteur, sa femme, Charlotte elle-même se relayaient pour le distraire. Tous les matins, la jeune fille lui apportait des fleurs, bien que l'on fût encore en hiver, mais un hiver sans doute déjà tiédi de printemps[3]. Les parents, — souvenons-nous que nous sommes en Angleterre, — loin de trouver le moindre inconvénient à ces visites de leur enfant auprès du malade, n'apercevaient là rien que de légitime et de tout naturel[4]. En sorte que les occasions se multiplièrent pour René de demeurer seul à seule avec celle qu'il aimait[5]. Il ne nous dit point

1. Cf. ci-dessus, p. 81-82.

2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 139.

3. *Ibid.*, t. II, p. 135.

4. Chateaubriand va même jusqu'à parler d' « une absence de soupçon, de précaution » (*Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 139).

5. « Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs mêmes (car le malheur augmente les puis-

dans les *Mémoires* comment il les mit à profit. Mais c'est qu'il s'en était précédemment ouvert ailleurs. Nous avons, en effet, pour nous renseigner à cet égard, comme à beaucoup d'autres, le précieux fragment autobiographique, essentiellement consacré aux amours de Bungay, qui s'appelle *Atala*.

Chactas est attaché au pied d'un arbre, comme Chateaubriand était cloué au lit ou à la chaise longue. Atala paraît et dit au guerrier qui le veille : « Si tu veux poursuivre le chevreuil, je garderai le prisonnier. » Alors, que se passe-t-il entre « la fille étrangère » et le héros Natché?

Étrange contradiction du cœur de l'homme! Moi qui avois tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimois déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine que de me trouver seul ainsi avec Atala. La gardienne de l'homme du désert étoit aussi troublée que son prisonnier; le silence fermoit notre bouche, les Génies de l'amour avoient dérobé nos paroles. Enfin, la fille du belliqueux Simaghan, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu bien foiblement; vous pouvez aisément vous échapper. » — A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : « Foiblement retenu, ô femme! » Je ne sus comment achever[1].

N'entendez-vous pas, derrière le voile transpa-

sances de l'âme) redoubloient à chaque instant notre amour » (*Atala*, p. 81).

1. *Atala*, p. 29.

rent du symbole, Charlotte disant au blessé : « Vous n'avez rien de grave ; vous allez bientôt être libre », et le blessé répondant : « Libre ! Pourrais-je l'être désormais, quand je suis attaché ici par le plus puissant des liens ! » En vain Atala veut délivrer Chactas : il force « ses beaux doigts à se fermer sur sa chaîne ».

« Vous êtes un insensé, dit Atala d'une voix émue ; malheureux !... Que prétends-tu ? Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable Sachem ? » — « Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'étois aussi porté dans une peau de castor, aux épaules d'une mère. Mon père avoit aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvoient les eaux de mille torrents ; mais j'erre maintenant sans patrie. Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur mon corps, pour le garantir des mouches ; le corps d'un étranger malheureux n'intéresse personne. » Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes firent le bruit des grandes eaux, en tombant dans la fontaine. — « Ah ! repris-je avec vivacité, si votre cœur parloit comme le mien !... Faut-il donc, pour être heureux, tant de choses aux enfants des cabanes ? O fille plus belle que le premier songe de l'époux ! ô ma bien-aimée ! ose suivre mes pas dans la solitude[1]. »

Les pleurs de Charlotte s'échappèrent, sans doute, plus silencieusement que ceux d'Atala ; mais, comme elle, quoique en d'autres termes, elle dut répondre, à demi vaincue : « Mon jeune ami, vous avez appris le langage des blancs, il est aisé

1. *Atala*, p. 30-32.

de tromper une Indienne[1] ». N'oublions pas qu'elle avait quinze ans, l'âge de Juliette, — que c'était la première fois qu'elle entendait la chanson de Roméo, et de quel Roméo ! Où l'eût-elle rencontré dans son entourage, le jeune homme capable de lui parler avec cette éloquence irrésistible « le langage des blancs » ? La conclusion de l'entretien fut apparemment la même à Bungay que sur la savane d'Alachua :

« — Quoi ! m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune ami ! Ah ! si un pauvre esclave... « — Eh bien ! dit-elle, en se penchant sur moi, un pauvre esclave... » — Je repris avec ardeur : « Qu'un seul baiser l'assure de ta foi ! » — Atala écouta ma prière : comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate, dans l'escarpement de la montagne, ainsi je demeurai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée[2]. »

Dorénavant, pour peupler la solitude de son cœur, Chateaubriand n'était plus dans la nécessité de se créer de chimériques amantes : il était aimé d'un être de chair et d'os. C'est, je pense, ce que signifie la phrase un peu énigmatique des *Mémoires*[3] : « Les songes de ma vie commencèrent à fuir devant la réalité ». René « essaya » de même, en s'attachant à Céluta, « de réaliser ses anciennes chimères[4] ». Chez Miss Ives, la jeune fille eut tout

1. *Atala*, p. 32.
2. *Ibid.*, p. 32-33.
3. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 135.
4. *Les Natchez*, t. I, p. 303.

à coup des pudeurs, des effarouchements que l'écolière avait ignorés : elle se montra « plus réservée », cessa d'apporter des fleurs, « ne voulut plus chanter[1] ».

Cependant, le *french teacher* entrait en convalescence. Le moment approchait où il serait en état de reprendre ses fonctions à Beccles. Il n'en était nullement pressé, ni non plus les Ives. Ils s'étaient accoutumés à l'avoir près d'eux, à le considérer comme un des leurs. Quant à lui, c'est avec un déchirement de toute l'âme qu'il devait envisager la perspective de la séparation. N'était-ce pas le temps où il écrivait dans l'*Essai*[2] :

Une vie heureuse n'est ni un torrent rapide, ni une eau léthargique, mais un ruisseau qui passe lentement et en silence, répétant dans son onde limpide les fleurs et la verdure de ses rivages !

Cet idéal de félicité, dont il semble avoir emprunté l'image au cours paisible de la Waveney, il lui avait été donné de l'entrevoir durant ces quelques semaines de claustration, comme dans une éclaircie entre deux bourrasques. Et voici que la radieuse trêve était sur sa fin ! Ne nous étonnons pas s'il la prolongea le plus qu'il put, avant de se replonger dans l'horreur de l'isolement, de la tempête et de la nuit :

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 135.

2. T. II, p. 126. — Plus loin (p. 284, note 2), il revient sur la même idée : « On ne me persuadera jamais que le repos n'est pas la partie essentielle du bonheur ».

L'homme, avide de bonheur, et souvent infortuné, lutte sans cesse contre les maux qui le submergent. Comme le matelot qui se noie, il tâche de saisir son voisin heureux, pour se sauver avec lui[1].

Les Ives furent sans doute les premiers à lui conseiller d'attendre, pour quitter Bungay, que la saison fût devenue plus clémente et qu'il eût achevé de rétablir ses forces par quelques promenades au grand air. Et, de ces promenades, plus d'une fut concertée avec Charlotte, croyons-en le fidèle témoignage d'*Atala*.

J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formoient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout étoit calme, superbe, solitaire et mélancolique au désert... Notre promenade fut presque muette ; je marchois aux côtés d'Atala. Quelquefois nous versions des pleurs ; quelquefois nous cherchions un sourire. Un regard tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre ; une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant ; une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tour à tour tranquille ; les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalles... Oh ! première promenade de l'amour faite avec Atala dans le désert ! il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune vous remuez encore le cœur du vieux Chactas[2] !

1. *Essai*, t. I, p. 211.

2. *Atala*, p. 35-36. — René n'en use pas différemment avec sa jeune épouse indienne ; seulement, dans l'intervalle, Chateaubriand s'est fait une autre conception de son héros-type : « Quelle femme étoit plus belle que Céluta ! Il l'emmena au

Il n'est pas jusqu'à la description du « désert » qui ne reproduise, dirait-on, la campagne de Bungay, bien reconnaissable à ces « golfes de verdure » que les « promontoires » des collines découpent dans l'étendue des prairies.

Le dimanche, le jeune couple se rendait avec le « vieux ministre » à S[t] Margaret Ilketshall, ou, pour parler comme Chactas, au « petit village de la Mission, situé au bord d'un lac charmant, au milieu d'une savane semée de fleurs[1] ». Le lac n'est plus aujourd'hui — et n'a peut-être jamais été — qu'une mare profonde, à l'orée du cimetière, voilée de ronces, d'osiers et de plantes aquatiques, mais la « savane » n'a guère changé d'aspect. « On y arrivoit par une avenue de magnolias et de chênes verds, qui bordoient une de ces anciennes routes, que l'on trouve dans la solitude[2] », — la solitude européenne, naturellement, car cela ne serait plus vrai pour l'Amérique. — Et l'on a vu que c'est, en effet, la même route qui nous a conduits à S[t] Margaret, hormis que les magnolias en étaient absents et que les chênes en étaient tout simplement des chênes. On se rappelle les

fond des forêts et promena son indépendance de solitude en solitude ; mais quand il avoit pressé sa jeune épouse contre son sein, au milieu des précipices ; quand il l'avoit égarée dans la région des nuages, il ne rencontroit point les délices qu'il avoit rêvées. Le vide qui s'étoit formé au fond de son âme ne pouvoit plus être comblé ». (*Les Natchez*, t. I, p. 303-304).

1. *Atala*, p. 115.
2. *Ibid.*, p. 115.

démonstrations fort peu indiennes par lesquelles les sauvages accueillent « leur vieux pasteur[1] ». Ils abandonnent leurs travaux, ils accourent au-devant de lui. Les uns baisent respectueusement sa robe, les autres aident ses pas chancelants; les mères élèvent leurs petits enfants dans leurs bras, pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ.

Il s'informoit en marchant de ce qui se passoit au village : il donnoit un conseil à celui-ci, réprimandoit doucement celui-là ; il parloit des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêloit Dieu à tous ses discours[2].

Les dimanches d'Ilketshall ne ressemblèrent évidemment pas de tous points à ce tableau embelli, poétisé, catholicisé; il n'en ont pas moins fourni la première idée, et il y a quelque chose d'assez piquant à constater que c'est l'ex-missionnaire protestant John Ives, le « vieux pasteur » anglican de St Margaret, qui a servi de prototype au personnage du Père Aubry. Pendant qu'il vaquait à son ministère, baptisait les nouveau-nés, bénissait les unions, récitait les prières pour les morts qui avaient été enterrés sans lui dans la semaine, les jeunes amoureux avaient tout loisir d'errer ensemble sous les grands vieux arbres du cimetière ou dans le jardin du vicariat. Tout y favorisait leurs confidences, leurs tendresses, « et le secret des bois, et l'absence des hommes, et la fidélité des

1. *Atala*, p. 115.
2. *Ibid.*, p. 115-116.

ombres[1] ». C'était la « solitude enchantée » dont parle Chactas[2]. Elle devait se fixer dans le souvenir de Chateaubriand comme le décor suprême de la seule passion vraie et profonde qu'il eût jamais ressentie. Feuilletez les dernières pages d'*Atala*. Voici « le cimetière des Indiens de la mission, ou les *bocages de la mort* » :

Un ruisseau serpentoit sans bruit au milieu de ces bocages, et on l'appeloit le *ruisseau de la paix*. Ce riant asyle des âmes étoit fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé... Il ne s'ouvroit qu'à l'occident, où s'élevoit un grand bois de sapins, dont les colonnes rouges, marbrées de vert, formoient un magnifique péristile à ce temple de la mort[3].

Il n'y a pas un détail de cette topographie si précise qui ne se puisse rapporter directement à l'enclos de S[t] Margaret. Rien n'y manque, ni le bouquet de pins où règne « sans cesse un bruit solennel comme le mugissement de l'orgue », ni les eaux silencieuses du « ruisseau de la paix », ni même le pont rustique que l'on franchit pour gagner la cure, — encore que le poète l'ait américanisé, en le donnant pour une de ces arches naturelles dont John Ives peut-être lui avait signalé l'existence dans les montagnes de la Virginie. — C'est, on s'en souvient, sous la voûte de cette arche qu'il fait creuser à Chactas la sépulture

1. *Atala*, p. 45.
2. *Ibid.*, p. 44.
3. *Ibid.*, p. 114.

d'Atala[1]. Il ne faut donc pas chercher sur l'autre rive de l'Atlantique la tombe de la « fille du désert » : elle doit reposer en un coin de cimetière anglais, aux mêmes lieux où le cœur de Chateaubriand coucha le fantôme de sa première, de sa plus pure inclination, non « dans une pièce de lin d'Europe[2] », mais dans le linceul de pourpre des amours défuntes.

L'heure vint, en effet, où force lui fut de confesser le secret, le « fatal secret » qu'il a mis, dans le roman, à la charge de la douloureuse Atala, et qui, dans la réalité, pesait sur sa propre vie. L'Atala de Bungay avait la conscience tranquille : aucune arrière-pensée coupable, aucune crainte d'offenser le ciel en rompant le vœu d'une mère ne se mêlait chez elle au trouble de l'amour naissant. Du jour qne les discours passionnés de Chactas eurent eu raison de ses premiers émois, elle fut prète, comme il l'en conjurait, à « suivre ses pas dans la solitude[3] », c'est-à-dire, en style européen, à devenir sa femme : car cette « solitude » où il la conviait à s'engager avec lui ne pouvait être, dans les idées de la jeune Anglaise, que le mariage. Et elle attendait, non sans impatience, j'imagine, qu'il se déclarât ouvertement, qu'il s'enhardît à prononcer la parole définitive : « Nous nous aimons, épousons-nous ».

1. *Atala.*, p. 179.
2. *Ibid.*, p. 173.
3. *Ibid.*, p. 32.

Chactas s'étonne, quelque part, des complexités qu'il remarque dans le caractère d'Atala :

L'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites; tout en faisoit pour moi un être incompréhensible[1].

Incompréhensible, en quoi donc?

Des deux amants de Bungay, s'il y en avait un qui devait sembler incompréhensible à l'autre, ce n'était assurément pas Atala, mais Chactas. C'était lui qui, « avec les perpétuelles contradictions » auxquelles il se trouvait en proie, était fait pour déconcerter la « jeune Indienne » d'Angleterre, et c'était celle-ci qui aurait été en droit de dire de son étrange adorateur :

Ce qui m'effrayoit surtout étoit je ne sais quel secret, je ne sais quelle pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevoyois dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyois avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvois au même but[2].

1. *Atala*, p. 75-76.

2. *Ibid.*, p. 74. — Dans les *Natchez*, les choses sont mises à leur vraie place. C'est René qui est bien « le noble et incompréhensible René » (t. II, p. 42), et Chateaubriand définit ainsi ses rapports avec Céluta : « René étoit pour elle inexplicable; elle avoit cependant aperçu quelque chose de mystérieux au fond du cœur de l'homme auquel elle étoit unie. Mais cet homme ne lui avoit point révélé ses secrets : il ne les avoit racontés à personne. Après son retour à sa cabane, René

Cette pensée cachée au fond de l'âme du gentilhomme français et qu'elle entrevoyait parfois dans ses yeux, Miss Ives était naturellement à mille lieues d'en soupçonner l'interprétation véritable. Pourquoi, chez lui, cette attitude équivoque, ces alternatives d'effusion et d'impénétrabilité, ce « bonheur qui ressemblait à du repentir »[1]? Qu'avait-il donc à tergiverser de la sorte, et qu'était-il besoin de tant de façons pour confier au Révérend John Ives qu'il aimait sa fille et qu'il en était aimé? Dans la droiture de son cœur, l'innocente Charlotte se figura que les hésitations de l'exilé venaient de sa délicatesse, qu'il n'osait demander la main d'une riche héritière anglaise, parce qu'il était étranger, parce qu'il était malheureux, parce qu'il était pauvre. D'esprit déterminé, comme la plupart de ses compatriotes, habituée, d'ailleurs, à faire ses quatre volontés, elle se résolut à prendre les devants et à brusquer les choses. Car ce fut elle, au dire de Rider Haggard, qui exigea de ses parents qu'ils provoquassent l'explication décisive.

A quelle occasion? C'est sur quoi Chateaubriand

sembla devenir plus sombre et moins affectueux : la timide Céluta n'osoit l'interroger; elle ne tarda pas à prendre pour de la lassitude ou de l'inconstance ce qui n'étoit que l'effet du malheur et d'un caractère impénétrable » (t. II, p. 306).

1. *Les Natchez*, t. I, p. 303. — « Son bonheur ressembloit à du repentir. René avoit désiré un désert, une femme et la liberté : il possédoit tout cela, et quelque chose gâtoit cette possession. Il auroit béni la main qui, du même coup, l'eût débarrassé de son malheur passé, et de sa félicité présente, si toutefois c'étoit une félicité ».

ne nous renseigne qu'en termes assez vagues : « Je voyais venir avec consternation le moment où je serais obligé de me retirer »[1]. Qu'entend-il par « se retirer »? Ce ne peut être, il me semble, le fait de rentrer à Beccles, qui n'eût presque rien changé aux choses, puique sa classe l'eût ramené chaque semaine auprès des Ives, comme avant l'accident qui l'avait immobilisé chez eux. Il n'aurait plus vécu, il est vrai, dans leur intimité quotidienne, mais de là à parler de consternation!... Non. J'ai idée qu'il s'agissait bien d'une « retraite », sous la forme d'une absence, par exemple, susceptible de le retenir loin de *Bridge Street* pendant des mois.

Et voici ce qu'il est permis, je crois, de conjecturer.

On n'a pas oublié que, tout absorbé qu'il fût dans sa passion pour Charlotte, Chateaubriand avait continué de travailler à l'*Essai*. Vers le temps où cette passion, trop visiblement partagée par la jeune fille, allait le mettre en demeure de se prononcer, la première partie de l'ouvrage — la seule qui fût destinée à paraître[2], — touchait sans doute à son achèvement. Peut-être était-elle déjà en cours d'impression. Un « PROSPECTUS » lancé en 1796, « annonçoit le premier volume de l'ESSAI pour la fin de cette même année 1796 »[3], pour le « mois de

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 136.

2. La seconde partie devait traiter de la révolution française comparée aux révolutions de Rome. Chateaubriand dit qu'il l'avait « en manuscrit » (*Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 151).

3. *Essai*, t. I, p. XLV, note 1.

décembre »[1] au plus tard. L'émigré avait dès lors une excellente raison à faire valoir auprès de ses hôtes, en arguant de la nécessité d'un retour à Londres pour surveiller la publication de son livre, soit qu'il eût lui-même imaginé le prétexte, soit que Deboffe le rappelât, en effet, — Deboffe, son éditeur, avec qui ses « rapports n'avaient jamais été interrompus complètement »[2].

Dans tous les cas, il partait. Et, comme il avait l'air de vouloir partir sans avoir fait la démarche attendue par Charlotte, probablement aussi par le Révérend et Mrs. Ives, ce fut donc à ceux-ci de s'exécuter. Ils s'y prêtèrent en gens de bonne composition, incapables de rien refuser à leur unique enfant. Le gendre, après tout, était des plus sortables : il était jeune, instruit, séduisant; il portait un beau nom ; il avait d'illustres alliances. C'était largement de quoi racheter son manque de fortune et même sa qualité de Français élevé dans le papisme. Et puis, Charlotte l'aimait...

On sait le reste, et par quel coup de théâtre inévitable fut tranchée, comme en sa fleur, l'idylle du presbytère de *Bridge Street* :

La veille du jour annoncé comme celui de mon départ, le dîner fut morne. A mon grand étonnement, M. Ives se retira au dessert en emmenant sa fille, et je restai seul avec madame Ives : elle était dans un embarras extrême. Je crus qu'elle m'allait faire des reproches d'une inclination qu'elle avait pu décou-

1. *Essai.*, t. I, p. XLVI.
2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 146.

vrir, mais dont jamais je n'avais parlé. Elle me regardait, baissait les yeux, rougissait; elle-même séduisante dans ce trouble, il n'y a point de sentiment qu'elle n'eût pu revendiquer pour elle. Enfin, brisant avec effort l'obstacle qui lui ôtait la parole : « Monsieur, me dit-elle en anglais, vous avez vu ma confusion : je ne sais si Charlotte vous plaît, mais il est impossible de tromper une mère; ma fille a certainement conçu de l'attachement pour vous. M. Ives et moi nous nous sommes consultés; vous nous convenez sous tous les rapports; nous croyons que vous rendrez notre fille heureuse. Vous n'avez plus de patrie; vous venez de perdre vos parents[1]; vos biens sont vendus[2]; qui pourrait donc vous rappeler en France? En attendant notre héritage, vous vivrez avec nous. »

De toutes les peines que j'avais endurées, celle-là me fut la plus sensible et la plus grande. Je me jetai aux genoux de madame Ives; je couvris ses mains de mes baisers et de mes larmes. Elle croyait que je pleu-

1. On sait que les seuls parents que Chateaubriand eût perdus à cette date étaient son frère et sa belle-sœur.

2. Si les biens de Chateaubriand étaient déjà vendus à ce moment, la scène serait donc postérieure au 1er août 1796, car ce fut seulement à cette date que fut déclaré valable par l'Administration du département d'Ille-et-Vilaine le procès-verbal d'estimation de la terre de Combourg, fait à la requête de la « Veuve Chateaubriand », représentée par sa fille, « Julie-Marie-Agathe de Chateaubriand, femme Farcy Montavallon,... et ce, notamment, pour parvenir à distraire le cinquième du tiers, faisant le quinzième du tout de ladite terre, revenant suivant lesdites loix (l'« ancienne loy et coutume de Bretagne ») à la République française comme exerçant les droits de François-René Chateaubriand » son « autre fils, soupçonné d'émigration. » (*Archives d'Ille-et-Vilaine*, Série Q.)

rais de bonheur, et elle se mit à sangloter de joie. Elle étendit le bras pour tirer le cordon de la sonnette ; elle appela son mari et sa fille : « Arrêtez ! m'écriai-je ; je suis marié ! » Elle tomba évanouie[1].

Lui, sans même « rentrer dans sa chambre », il fila sur Beccles, à pied, dans les ténèbres, et, le lendemain ou les jours suivants, écrivit à Mrs. Ives une lettre dont il « regrette », dans les *Mémoires*[2], « de n'avoir pas gardé de copie ». Après quoi, il prit la poste pour Londres.

1. *Mém d'O.-T.*, t. II, p. 136-137.
2. *Ibid.*, t. II, p. 137.

CHAPITRE VI

Les souvenirs de Bungay poursuivent Chateaubriand à Londres. — L'image adorée de Charlotte partout présente à l'émigré. — Il se considère comme la victime de son destin. — Le type de *René* se précise dans son esprit. — La *Lettre de René à Céluta*. — Le mariage de Charlotte. — Une visite à Rider Haggard et un pèlerinage à *Ditchingham Lodge*. — L'entrevue de Londres en 1822. — Mort de Mrs. Ives. — Mystère qui plane sur la fin de Charlotte.

« Qu'arriva-t-il à Bungay après mon départ? » — se demande Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*[1]. Il est à supposer qu'il n'essaya pas de le savoir, peu soucieux d'ébruiter une aventure qui n'était pas précisément à son honneur et qui le laissait, au surplus, tout désemparé, tout meurtri. Puis, qu'avait-il besoin d'apprendre ce que sa conscience ne cessait de lui représenter : le bouleversement porté dans une famille qui l'avait traité comme un fils, le désespoir jeté dans l'âme d'une enfant trop confiante qu'il n'avait éveillée à l'amour que pour la plonger dans la douleur?

Combien il avait dû être pénible à une famille si digne de mes hommages, de mes respects, de ma

1. T. II, p. 141.

reconnaissance, d'éprouver une sorte de refus de l'homme inconnu qu'elle avait accueilli, auquel elle avait offert de nouveaux foyers avec une simplicité, une absence de soupçon, de précaution qui tenaient des mœurs patriarcales ! Je me représentais le chagrin de Charlotte, les justes reproches que l'on pouvait et qu'on devait m'adresser : car enfin j'avais mis de la complaisance à m'abandonner à une inclination dont je connaissais l'insurmontable illégitimité[1].

Mais le regret d'avoir perdu Miss Ives lui était peut-être encore plus intolérable que le remords de l'avoir offensée. Depuis qu'elle n'était plus à ses côtés, il la retrouvait partout; et, deux fois exilé désormais dans Londres, il promenait à travers la ville, « vaste désert d'hommes[2] », une hallucinante nostalgie du paradisiaque désert de Bungay :

Les lieux que j'avais parcourus, les heures et les paroles que j'avais échangées avec Charlotte, étaient gravés dans ma mémoire : je voyais le sourire de l'épouse qui m'avait été destinée; je touchais respectueusement ses cheveux noirs; je pressais ses beaux bras contre ma poitrine, ainsi qu'une chaîne de lis que j'aurais portée à mon cou. Je n'étais pas plus tôt dans un lieu écarté, que Charlotte, aux blanches mains, se venait placer à mes côtés. Je devinais sa présence, comme la nuit on respire le parfum des fleurs qu'on ne voit pas[3].

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 138-139.
2. *René* (*Œuvres complètes*, t. XVIII, p. 115).
3. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 140-141.

L' « image adorée » de la petite provinciale du Suffolk le hantait, l'obsédait, le possédait, dominait sa pensée et sa vie. Pour la mieux revoir, pour l'évoquer sous des traits plus fidèles, il battait les environs de Londres, jusque dans un rayon de « trente milles », en quête de sites analogues à ceux que la compagnie de l'être aimé lui avait jadis rendus chers, « une bruyère » qui lui rappelait le *common* d'Outney, « un chemin » qui lui rappelait la route ombreuse d'Ilketshall, « une église » qui lui rappelait la grande nef confortable de *St Mary* ou le pauvre sanctuaire délabré de *St Margaret*[1]. Et, l'illusion stimulant soudain dans son âme le désir de la réalité, « cent fois », nous dit-il, il fut « tenté de retourner à Bungay », de s'aller « cacher » aux abords de *Bridge Street*, rien que « pour voir passer Charlotte »[2]. A ses veilles studieuses c'était encore Charlotte qui présidait. C'était sous l'égide de Charlotte qu'il plaçait non seulement l'œuvre en train, mais toutes les œuvres en gestation. C'était pour Charlotte qu'il se jurait d'être un homme illustre, afin de se la « réconcilier par la gloire[3] ».

Mais, en même temps, Charlotte le « dégoûtait de tout[4] », — de tout ce qui n'était pas elle, — car il ne pouvait se défendre d'en faire « un perpétuel objet de comparaison » avec les autres femmes,

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 141.
2. *Ibid.*, t. II, p. 139.
3. *Ibid.*, t. II, p. 149.
4. *Ibid.*, t. II, p. 140.

principalement — il va sans dire — avec *sa* femme, qui l'avait été si peu, et qui ne l'était que trop, puisque sans elle, au lieu d'être à Londres le plus affolé[1] des amants, il serait à Bungay le plus fortuné des époux :

Je maudissais mon mariage qui, selon les fausses perceptions de mon esprit, alors très malade, m'avait jeté hors de mes voies et me privait du bonheur[2].

Sa « passion malheureuse » fermentait dans son esprit comme « un levain empoisonné[3] » et lui faisait faire d'amères réflexions sur sa destinée. Quel était donc le sort ennemi qui, depuis sa naissance, s'acharnait, comme par décret spécial, à la poursuivre? Qu'avait-il jamais été qu'un instrument douloureux entre ses mains, et qu'était, somme toute, la catastrophe de Bungay, sinon le plus récent et le plus raffiné de ses coups? Le cœur de Charlotte en avait été brisé : mais le sien, à lui, Chateaubriand, quelles affres uniques ne souffrait-il pas? Et le bourreau, dans l'espèce, n'était pas plus à plaindre que la victime, — victime lui-même du bourreau le plus implacable, la Fatalité?

Il se le persuada très vite, n'y étant déjà que trop encouragé par son farouche individualisme, — le

1. « Je ne regardais personne, je ne répondais point, je ne savais ce que l'on me disait : mes anciens camarades me soupçonnaient atteint de folie » (*Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 141).

2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 139.

3. *Ibid.*, t. II, p. 140.

mal inné des hommes de sa race, — que toutes les particularités de son existence avaient conspiré à exacerber en lui. — Il en vint à se concevoir comme une sorte de Fléau de Dieu, doué d'un prestige fascinant et mortel « qui faisoit à la fois son supplice et son génie[1] », semant les passions et les larmes, brûlant les cœurs, les dévastant si à fond que l'amour ne poussait plus où il avait passé. Ainsi se dégagea peu à peu dans son esprit le type de « René ». Il y était depuis des années en germe, sans doute, mais à l'état latent. Et ce fut, je crois bien, la cruelle expérience de Bungay qui le féconda, lui donna forme, l'obligea de s'exprimer, même s'il ne devait atteindre que plus tard à toute sa maturité d'orgueil, de désenchantement et de satanisme.

L'auteur des *Mémoires* nous raconte que, dans les premiers temps qui suivirent sa fuite, il écrivait à Charlotte de longues lettres qu'il déchirait[2]. Peut-être, en effet, les déchirait-il, mais tenez pour certain qu'il en conserva les morceaux. On les trouve, Dieu merci, soigneusement utilisés dans les *Natchez*, et, pour se faire une idée du ton de ces épîtres que la fille du pasteur ne lut jamais, il suffit de parcourir la fameuse « *Lettre de René à Céluta*[3] », dont les pages, quoique retravaillées, et, si j'ose dire, violemment *renéisées* depuis les

1. *Les Natchez*, t. I, p. 304.
2. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 140.
3. *Les Natchez*, t. II, p. 132-138.

jours de Londres, n'en ont pas moins gardé, en maint endroit, l'accent du texte primitif.

Au désert, la trente-deuxième neige de ma naissance.

Je comptois vous attendre aux Natchez; j'ai été obligé de partir subitement sur un ordre des Sachems. J'ignore quelle sera l'issue de mon voyage : il se peut faire que je ne vous revoie plus. J'ai dû vous paroître si bizarre, que je serois fâché de quitter la vie sans m'être justifié auprès de vous...

Quelle nuit j'ai passée! Créateur, je te rends grâces : j'ai encore des forces, puisque mes yeux revoient la lumière que tu as faite! Sans flambeau pour éclairer ma course, j'errois dans les ténèbres : mes pas, comme intelligents d'eux-mêmes, se frayoient des sentiers à travers les lianes et les buissons. Je cherchois ce qui me fuit; je pressois le tronc des chênes; mes bras avoient besoin de serrer quelque chose... Le sein nu et déchiré, les cheveux trempés de la vapeur de la nuit, je croyois voir une femme qui se jetoit dans mes bras; elle me disoit : Viens échanger des feux avec moi, et perdre la vie! Mêlons des voluptés à la mort! Que la voûte du ciel nous cache en tombant sur nous!

Céluta, vous me prendrez pour un insensé : je n'ai eu qu'un tort envers vous, c'est de vous avoir liée à mon sort... Une misère bien grande m'a ôté la joie de votre amour... Céluta..., vous pourrez chercher après moi l'union d'une âme plus égale que la mienne. Toutefois, ne croyez pas désormais recevoir impunément les caresses d'un autre homme; ne croyez pas que de foibles embrassements puissent effacer de votre âme ceux de René... Oui, Céluta, si vous me perdez, vous resterez veuve : qui pourroit vous environner de cette

flamme que je porte avec moi?... Ces solitudes que je rendois brûlantes vous paroîtroient glacées auprès d'un autre époux. Que chercheriez-vous dans les bois et sous les ombrages? Il n'est plus pour vous d'illusions, d'enivrement, de délire : je t'ai tout ravi en te donnant tout, ou plutôt en ne te donnant rien, car une plaie incurable étoit au fond de mon âme. Ne crois pas, Céluta, qu'une femme à laquelle on a fait des aveux aussi cruels, pour laquelle on a formé des souhaits aussi odieux que les miens, ne crois pas que cette femme oublie jamais l'homme qui l'aima de cet amour ou de cette haine extraordinaire...

Que ce soit ici un dernier adieu, ou que je doive vous revoir encore, Céluta, quelque chose me dit que ma destinée s'accomplit; si ce n'est pas aujourd'hui même, elle n'en sera que plus funeste. René ne peut reculer que vers le malheur. Regardez donc cette lettre comme un testament.

On sait avec quelle sévérité Chateaubriand vieilli jugeait ce testament de sa jeunesse :

S'il y a dans les *Natchez* des choses que je ne hasarderais qu'en tremblant aujourd'hui, il y a aussi des choses que je ne voudrais plus écrire, notamment la lettre de René dans le second volume[1].

Il est évident qu'il ne dut pas la relire à distance sans en éprouver quelque gêne. Mais peut-être nous paraîtra-t-elle moins étrange, maintenant que nous connaissons les circonstances où en fut rédigé le premier brouillon et les sentiments qui la dic-

1. *Mém. d'O.-T.*, t. III, p. 57-58.

tèrent. Au reste, tout ne fut pas vaine prophétie dans cette juvénile et fastueuse déclamation. René n'avait pas tout à fait tort de prédire à l'authentique Céluta qu'elle serait longue à l'oublier. On peut soutenir que, pendant dix ans, elle porta son veuvage, puisque ce fut seulement en 1806 qu'elle consentit à « recevoir les caresses d'un autre homme ». Voici l'indication que l'on relève, à cette date, sous le numéro 149, dans les registres paroissiaux de Bungay :

Samuel Sutton, de cette paroisse, et Charlotte Ives, également de cette paroisse, tous deux célibataires, ont été mariés dans cette église, le 7 avril de l'an 1806, par moi, Peter Forster, ministre.

Au bas de l'acte sont apposées les signatures de J. Ives, de Sarah Ives, et des nouveaux époux; celle de Charlotte est fine, nette et jolie : elle a été bravement tracée par une main qui ne tremblait pas. Mais je serais bien trompé si, en devenant Mrs. Sutton, Charlotte Ives n'avait eu, tout au fond de sa conscience, un mélancolique retour vers le passé, dans cette église de *St Mary* où Chateaubriand l'avait accompagnée tant de fois et où, s'il l'avait pu, c'est lui qui, dix ans plus tôt, se fût agenouillé près d'elle, pour entendre de la bouche du Révérend Peter Forster, cette prière de la bénédiction nuptiale :

« O Dieu, unissez, s'il vous plaît, les esprits de ces époux, et versez dans leur cœur une sincère amitié. Regardez d'un œil favorable votre servante.

Faites que son joug soit un joug d'amour et de paix, qu'elle obtienne une heureuse fécondité ; faites, Seigneur, que ces époux voient tous deux les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, et qu'ils parviennent à une heureuse vieillesse »[1].

Mais, en avril 1806, la pensée de René voyageait loin de Charlotte : elle se détachait de Mme de Custine pour voler vers Mme de Mouchy.

Samuel Sutton avait vingt ans de plus que sa femme[2] ; il était officier de la marine britannique et devait y finir sa carrière avec le grade de contre-amiral. Dans les intervalles de ses navigations, il habitait, à un mille environ de Bungay, sur la lisière du Norfolk, en pleine campagne, une villa désignée sous le nom de *Ditchingham Lodge,* qui dépend aujourd'hui des propriétés de Rider Haggard. Ce fut là qu'il installa sa jeune femme et que celle-ci résida désormais, presque jusqu'à sa mort.

Comme bien l'on pense, nous n'avons garde, mes amis et moi, de négliger ce pèlerinage, d'autant que le romancier populaire qui, dans un de ses délassements, écrivit *A farmer's Year*, aura peut-être quelque détail inédit à nous révéler. L'antique landau du *King's Head*, après avoir franchi le pont de *Bridge Street*, traversé la vallée en écharpe et gravi un raidillon, nous dépose, sur

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 140.

2. A sa mort, en 1832, il avait soixante-douze ans : il était donc né en 1760.

le sommet ondulé d'un côteau, à l'entrée d'un beau parc où, derrière des pelouses moelleuses et des arbres opulents, se dissimule à demi un élégant castel moderne, habillé d'une véritable fourrure de lierre. Nous sommes à *Ditchingham House*, chez l'auteur de *Jess*.

Haut, trapu, solide, chaussé de bottes encore boueuses de sa chevauchée du matin, l'air d'un batteur de brousses égaré dans les lettres, le maître de céans nous accueille au milieu d'un vaste *hall* « moyenâgeux », que tapissent, du parquet au plafond, les trophées de ses chasses sud-africaines. Je mets la conversation sur le chapitre de Charlotte Ives. Aussitôt Rider Haggard de donner libre cours à sa verve :

— Charlotte Ives? — s'écrie-t-il avec un léger zézaiement qui adoucit un peu la rudesse de la voix, — ce que j'ai écrit sur elle est l'expression de la vérité. Son histoire était ici de notoriété publique. Je l'ai racontée d'après le journal d'une vieille parente à moi, qui avait intimement connu Mrs. Sutton. Le *flirt* si brusquement rompu de la fille du pasteur avec le réfugié français fut, en son temps, le sujet d'une infinité de commentaires dans toute la région, et vous savez à quel point les commérages de ce genre ont la vie dure en province. D'ailleurs, Mrs. Sutton ne se cachait nullement de cette aventure où elle avait, au demeurant, joué le beau rôle... Au physique, Mrs. Sutton était, paraît-il, de taille moyenne, plutôt petite que grande. Ce qui frappait le plus en elle, c'étaient les yeux, qui

décelaient une âme intrépide et passionnée... Ses enfants tenaient d'elle... Vous désirez visiter le *Lodge*, dites-vous : vous le pouvez, mes locataires sont en voyage. Eh bien! lorsque vous serez dans le petit salon d'en bas, donnez un coup d'œil à la tache noire qui s'aperçoit encore sur le marbre blanc de la cheminée : elle date de l'époque où les fils de Mrs. Sutton prenaient leurs leçons dans cette pièce. Leur mère leur avait imposé pour précepteur un certain colonel X..., qui les menait à la baguette. Ils ne tardèrent pas à le détester cordialement. Une de ses postures favorites, quand il les faisait travailler, consistait à s'asseoir, le dos à la cheminée et les pieds sur la table. Ses élèves en furent si agacés qu'un jour, l'un d'eux, exaspéré, lui envoya l'encrier à la figure, éclaboussant, du même coup, le marbre, qui en est resté maculé... Ils le poursuivirent de leur haine jusque dans l'autre monde, comme vous le prouvera cette anecdote dont je vous garantis l'authenticité. Le dit colonel étant mort au *Lodge*, Mrs. Sutton avait exigé qu'en récompense de ses services il fût enterré dans la sépulture des Ives, au village de Ditchingham. Mais lorsque Mrs. Sutton vint elle-même à mourir, ses fils profitèrent de l'ouverture de la tombe pour enlever de nuit la dépouille exécrée de leur ancien mentor et l'enfouir en hâte dans un trou quelconque du cimetière... Ah! ce n'était pas une famille banale, *you know*, cette famille Sutton!

Et le romancier conclut :

— Aujourd'hui, tous ses membres ont disparu et sans doute ne prononcerait-on même plus son nom, si Charlotte n'avait été aimée de votre Chateaubriand.

Nous le quittons là-dessus et nous acheminons vers *Ditchingham Lòdge*. Au sortir de *Ditchingham House*, une petite route privée contourne la base d'une chaînette de collines assez abruptes, plantées de vieux arbres; la plus élevée de ces collines est couronnée d'un bouquet de pins aux fûts énormes, dont les grands panaches sombres se balancent très haut dans le ciel. Ce sont les *Vineyard's Hills*. A gauche s'étend le *common* d'Outney que prolonge la perspective presque illimitée des prairies. Dans le fond abrité, juste au pied du bois de pins, s'érige le *Lodge*, une spacieuse maison de brique rouge, à portique blanc, précédée d'un arpent de jardin. La gardienne, en l'absence des maîtres, nous en fait les honneurs. Partout des tableaux militaires et des portraits d'officiers. Dans le *study*, au-dessus de la cheminée à la tache d'encre, préside un Kitchener en civil. La chambre à coucher principale a vue sur la « savane », sur l'immense polder entrecoupé de canaux, où blondit de place en place une cime d'orme, et que domine vers le sud, de l'autre côté de la rivière, le promontoire de Bungay. Comme nous regagnons la voiture, Mme Gostling avise à la pointe d'une tige, dans un massif, une rose d'automne encore fleurie, la seule du jardin, et demande la permission de la cueillir.

— *The smell of Charlotte*[1] ! — dit-elle en me donnant à respirer son doux et faible parfum.

Quelle fut en ces lieux retirés l'existence de Mrs. Sutton? Plutôt uniforme et terne, j'imagine, et fréquemment repliée sur le beau songe évanoui de sa jeunesse. Il est à conjecturer que, l'hiver, elle séjournait le plus possible à Bungay, dans la nouvelle demeure où le ministre et sa femme avaient transporté leurs pénates, peut-être dès le départ de Chateaubriand, et pour fuir une atmosphère trop imprégnée de son souvenir. C'est à dessein, je pense, qu'ils l'avaient choisie, cette demeure, dans le paisible quartier des cimetières, sur le bord de *Trinity Street*, où elle semble dormir derrière sa grille close, toute voisine de la cure de St Mary, dont elle a un peu l'aspect presbytéral. Le Révérend John Ives ne vécut guère plus d'un lustre, après le mariage de sa fille : il s'alla reposer dans le Seigneur le 14 janvier 1812, à l'âge de soixante-huit ans. Mrs. Ives, en revanche, eut le temps de voir grandir ses petits-enfants, dont l'aîné, Samuel, né en 1807, était déjà un adolescent quand elle mourut, le 19 septembre 1822. — Notez cette date de 1822 : ce fut l'année même où Charlotte et René se revirent en terre anglaise. Et, comme l'émouvante rencontre se fit certainement au plus tard dans la première semaine de septembre, puisque, le 8 de ce mois, Chateaubriand s'embarquait à Douvres pour la France,

1. « L'odeur de Charlotte ».

Mrs. Ives, avant de rejoindre son mari dans l'éternité, put entendre des lèvres de Charlotte le récit de son entrevue avec l'ancien émigré dont le nom, peut-être, n'avait plus été prononcé entre la mère et la fille, durant tout un quart de siècle, depuis la trop mémorable soirée de *Bridge Street*. Ce que fut cette entrevue, ou, plus exactement, cette série d'entrevues, Chateaubriand l'a dit en d'inoubliables pages[1], qu'il faut transcrire, au moins en partie :

J'étais dans mon cabinet; on a annoncé lady Sulton (*sic*); j'ai vu entrer une femme en deuil, accompagnée de deux beaux garçons également en deuil : l'un pouvait avoir seize ans et l'autre quatorze. Je me suis avancé vers l'étrangère; elle était si émue qu'elle pouvait à peine marcher. Elle m'a dit d'une voix altérée : « *Mylord, do you remember me?* Me reconnaissez-vous? » Oui, j'ai reconnu miss Ives! les années qui avaient passé sur sa tête ne lui avaient laissé que leur printemps[2]. Je l'ai prise par la main, je

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 142-145. — D'après M. E. Dick (article cité) l'entrevue avait été concertée entre Chateaubriand et Mrs. Sutton. Il avait été d'abord convenu qu'il viendrait la voir à Bungay; finalement ils se donnèrent rendez-vous à Londres, au grand blâme, paraît-il, des amis de Charlotte.

2. M. de Marcellus, qui ne pouvait avoir pour Charlotte les mêmes yeux que Chateaubriand, proteste contre ce qu'il appelle une « galanterie tant soit peu exagérée » et rectifie ainsi le portrait de Mrs. Sutton (*Chateaubriand et son temps*, p. 104) : « Elle avait, sans doute, comme quelques autres Anglaises, à cet âge, de beaux traits et une blancheur remarquable dans sa corpulence; mais ce n'était plus le printemps; l'été passait, et déjà commençait l'automne ». Il est vrai qu'il lui donne « quarante-

l'ai fait asseoir et je me suis assis à ses côtés. Je ne lui pouvais parler; mes yeux étaient pleins de larmes; je la regardais en silence à travers ces larmes; je sentais que je l'avais profondément aimée par ce que j'éprouvais. Enfin, j'ai pu lui dire à mon tour : « Et vous, madame, me reconnaissez-vous? » Elle a levé les yeux qu'elle tenait baissés, et, pour toute réponse, elle m'a adressé un regard souriant et mélancolique comme un long souvenir. Sa main était toujours entre les deux miennes. Charlotte m'a dit : « Je suis en deuil de ma mère[1]; mon père est mort depuis plusieurs années. Voilà mes enfants. » A ces derniers mots, elle a retiré sa main et s'est enfoncée dans son fauteuil, en couvrant ses yeux de son mouchoir.

Bientôt elle a repris : «... Je suis honteuse : excusez moi. Mes enfants sont fils de l'amiral Sulton, que j'épousai trois (*sic*) ans après votre départ d'Angleterre. Mais aujourd'hui je n'ai pas la tête assez à moi pour entrer dans le détail. Permettez-moi de revenir. » Je lui ai demandé son adresse en lui donnant le bras pour la reconduire à sa voiture. Elle tremblait, et je serrai sa main contre mon cœur.

Je me rendis le lendemain chez lady Sulton; je la trouvai seule. Alors commença entre nous la série de ces *vous souvient-il*, qui font renaître toute une vie. A chaque *vous souvient-il*, nous nous regardions... J'ai dit à Charlotte : « Comment votre mère vous apprit-

quatre ans », c'est-à-dire deux ans de plus qu'elle n'avait en réalité.

1. Il y aura eu ici quelque confusion dans les souvenirs de Chateaubriand. Mrs. Sutton ne pouvait être en deuil de sa mère, puisque celle-ci ne mourut que le 19 septembre et que, le 8 septembre, Chateaubriand avait quitté l'Angleterre.

elle?... » Charlotte rougit et m'interrompit vivement : « Je suis venue à Londres pour vous prier de vous intéresser aux enfants de l'amiral Sulton : l'aîné désirerait passer à Bombay. M. Canning, nommé gouverneur des Indes, est votre ami; il pourrait emmener mon fils avec lui. Je serais bien reconnaissante, et j'aimerais à vous devoir le bonheur de mon premier enfant. » Elle appuya sur ces derniers mots.

... Je la revis trois fois; à ma quatrième visite, elle me déclara qu'elle allait retourner à Bungay. Cette dernière entrevue fut douloureuse. Charlotte m'entretint encore du passé de notre vie cachée, de nos lectures, de nos promenades, de la musique, des fleurs d'antan, des espérances d'autrefois... Elle se prit à pleurer : « *Farewell! farewell!*[1] me dit-elle, souvenez-vous de mon fils. Je ne vous reverrai jamais, car vous ne viendrez pas me chercher à Bungay. — J'irai, m'écriai-je ; j'irai vous porter le brevet de votre fils. » Elle secoua la tête d'un air de doute, et se retira.

Chateaubriand n'obtint pas le brevet et ne parut pas à *Ditchingham Lodge*.

Il commet une erreur, en faisant mourir la mère de Charlotte avant le voyage de sa fille à Londres; mais, lorsque Mrs. Sutton revint auprès d'elle, Mrs. Ives n'avait plus qu'un petit nombre de jours à vivre. Le 24 septembre 1822, le grand-père de M. Adams consignait dans son livre de comptes :

Mrs. Sarah Ives. Pour avoir sonné le glas trois

1. « Adieu ! Adieu ! »

heures par jour (*pendant deux jours*[1]), *9 shillings; pour avoir figuré, comme muet*[2], *à l'enterrement, jusqu'à Ditchingham*, *9 shillings*.

C'est, en effet, dans le cimetière de Ditchingham, et non dans celui de S[t] Margaret, que se trouve le caveau des Ives. Nous nous y sommes fait conduire dans l'après-midi de notre pèlerinage au *Lodge*, pieusement désireux de nous incliner devant la tombe de Charlotte, avant de dire adieu à ce vert paysage d'Est Anglie où furent presque entièrement confinés ses destins.

Une vieille église avec son enclos funèbre, une maison de pasteur avec son jardin aussi varié qu'un parc, c'est tout Ditchingham. Pas même un embryon de village, comme à S[t] Margaret. On n'en a pas moins l'impression d'une paroisse riche, et, jusque sous la pluie qui menace, dans les premières ombres du soir qui s'avance, l'endroit reste exquis. Nous nous adressons au seul être humain qui puisse nous guider dans notre recherche, au *clergyman*, M. Scudemore. Il n'est pas d'âge assez vénérable pour avoir connu Mrs. Sutton, mais il se rappelle fort bien avoir ouï parler d'elle par son père qui fut ici ministre avant lui, et qui l'eut pour paroissienne.

1. Le jour de la mort et le jour de l'enterrement.

2. Dans les funérailles anglaises figurent habituellement deux personnages tout habillés de noir, que l'on appelle « muets ». Ils se tiennent avec des torches au seuil de la maison mortuaire, jusqu'à la levée du cercueil, qu'ils accompagnent ensuite jusqu'au cimetière, dans le même accoutrement.

— C'était, à ce que l'on prétend, une femme d'allures un peu excentriques, — nous dit-il. Elle vivait très isolée, très renfermée. Elle avait la réputation d'être fière, et vous dévisageait avec de grands yeux sombres dont on avait peine à soutenir l'éclat. Un pasteur de la région, qui venait quelquefois prêcher à Ditchingham, demanda un jour à mon père : « Çà, quelle est donc la vieille *lady* qui a son banc dans le haut de l'église, juste en face du prédicateur? Il y a dans le regard qu'elle attache sur vous quelque chose de si singulier et de si pénétrant que j'en ai failli perdre le fil de mon discours... » La vieille *lady* n'était autre que Mrs. Sutton.

En nous accompagnant au tombeau des Ives, qu'il a l'obligeance de nous indiquer, M. Scudemore nous réédite l'histoire des représailles posthumes exercées par les fils de l'amiral Sutton sur leur ancien précepteur. Seulement, d'après lui, c'est à la mort de l'aîné des trois frères, survenue en 1850, qu'elles furent commises. Elles ne purent évidemment pas l'être à l'occasion de la mort de Charlotte, car, lorsque nous arrivons devant le monument, nous y lisons bien le nom de John Clement Ives, celui de Sarah, « sa veuve », celui du Major Samuel Ives Sutton, « son petit-fils », celui, enfin, d'un « Colonel James Capper, de l'Honorable Compagnie des Indes, décédé le 6 septembre 1825, à l'âge de quatre-vingt-deux ans », — le même peut-être que le colonel X... de Rider Haggard, — mais c'est en vain que nous nous appliquons à découvrir l'épi-

taphe de Charlotte Sutton : il n'y a mention d'elle nulle part sur la pierre, pas plus que de son mari.

Pour l'amiral, la chose s'expliquerait facilement : il est assez dans la condition des marins de finir au large[1]. Mais sa femme ? Où donc et dans quelles circonstances termina-t-elle ses jours, qu'il ne lui ait pas été donné de s'endormir dans la couche de ses pères, pour emprunter le langage de Chateaubriand ? Celui-ci écrivait en 1839, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* :

Un des deux beaux enfants pour lequel Charlotte m'avait prié de m'intéresser en 1822 vient de venir me voir à Paris : c'est aujourd'hui le capitaine Sutton... Il m'a appris que sa mère, très malade, a passé dernièrement un hiver à Londres.

Succomba-t-elle à cette maladie? Et en quel endroit? Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est pas enterrée à Ditchingham. Les registres de l'église confirment, à cet égard, le témoignage de la tombe : ils ne présentent aucune trace de son décès.

La nuit s'est faite, lourde de pluie et d'ombre, lorsque nous nous éloignons de ce cimetière où elle n'est pas; et, reprenant les chemins qu'elle

1. En fait, il mourut à Woodbridge, comté de Suffolk, le 3 mai 1832, à l'âge de soixante-douze ans. Il léguait par son testament toute sa fortune à sa femme et exprimait le désir d'être enterré « simplement et dévotement, sans aucune espèce d'apparat ». — D'après M. Dick, il aurait été atteint d'aliénation mentale dans les dernières années de sa vie.

parcourut si souvent, nous nous en allons, un peu déçus de ne savoir où la situer dans la mort, tristes aussi de penser qu'elle gît, à l'écart des siens, en quelque ville de hasard, dans une sépulture inconnue.

CHAPITRE VII

L'aventure de Chateaubriand et de Charlotte exploitée par un poète anglais. — La *Femme abandonnée* de George Crabbe. — Dernières relations de Charlotte et de Chateaubriand. — L'adieu définitif. — Persistance du souvenir de Charlotte dans la vie et dans l'œuvre de Chateaubriand. — On le retrouve jusque dans les *Martyrs*. — Place de Bungay dans l'histoire des lettres françaises. — Fin.

Sur sa vie même, il est vrai, nous n'avons guère pu projeter que des lueurs éparses. Encore suffisent-elles, je pense, à démontrer que son roman d'amour avec Chateaubriand fut loin d'être « une pure fiction ». Produisons cependant une preuve nouvelle et assez inattendue.

J'ai nommé plus haut George Crabbe. C'est proprement le poète du Suffolk. Né en 1754, à Aldborough, petit port du comté, nous avons vu qu'il apprit son rudiment à Bungay et qu'il se maria en 1783, dans l'église de Beccles, à Miss Elmy, parente probablement de la femme de Bence Sparrow, cousine, en tout cas, de cet Hinchman Crowfoot qui fut élève de Chateaubriand. On sait, d'autre part, quel collectionneur attentif et minutieux il fut toujours des moindres événements de la chronique locale, dont il composait ensuite son œuvre, toute nourrie de réalité. Or il est un de ses contes, resté

manuscrit, que M. Huchon, maître de conférences à l'Université de Nancy, analyse à peu près en ces termes dans la remarquable étude qu'il a consacrée au grand réaliste anglais [1].

L'histoire a pour titre : *la Femme abandonnée* [2]. Un étranger, du nom de Frédérick, a fait naufrage sur la côte d'Angleterre. Il reçoit l'hospitalité chez le *squire* Richard Vernon, lequel habite avec une jeune sœur, Mathilda. Epuisé, à bout de forces, il tombe gravement malade. Mathilda le soigne : il s'éprend d'elle et s'en fait aimer, — et ce, au mépris de toutes les lois divines et humaines, car il est déjà lié dans sa patrie par un engagement indissoluble. Sa justification à ses propres yeux est qu'il ne croit à rien. Finalement, il épouse la jeune Anglaise, il en a même des enfants. Mais voici que ces quelques années de bonheur le ramènent de l'incrédulité à la religion. Il est en proie à des scrupules de conscience qui l'affolent. Brusquement, il disparaît, laissant les strophes suivantes pour expliquer sa fuite :

Soyez-m'en témoins, ô Cieux, et vous toutes, Puissances d'En-Haut, qui trônez dans la gloire sans bornes et sans fin, c'est d'un cœur qui se brise que je parle d'amour, car à l'amour comme à l'espérance je dois dire adieu.

Lorsque je vins à toi, tu étais heureuse, aimante et

1. *Un Poète réaliste anglais, George Crabbe*, 1754-1832.

2. Il n'est peut-être pas sans intérêt de noter qu'une nouvelle de Balzac porte le même titre.

aimée, une créature semi-divine, et je m'introduisis comme un larron pour t'apporter l'infortune, cependant que tu n'avais d'autre souci que de dissiper la mienne.

J'étais sur un lit de malade, entouré, choyé, caressé, guéri de mes blessures, mais frappé au cœur : « Faut-il que nous nous séparions? » murmura la voix de la bien-aimée, et quelque démon aux écoutes répéta comme un écho : « Pourquoi vous séparer? N'es-tu pas mort pour tout le reste du monde, hormis pour les êtres que voici, les dévoués sauveurs de tes jours? Qui t'empêche d'épouser cet ange et de renier celle qui est présentement ta femme?... »

Misérable que je suis, de m'être si odieusement donné pour ce que je n'étais pas, quand j'avais devant les yeux la Vertu, la Vérité, la Piété! Mes paroles, mes pensées, mes regards même ont été des mensonges. Il n'y a eu de sincère que mon vœu, que ma passion.

Insouciantes et joyeuses furent mes années d'incroyance. Elles se sont évanouies, et j'en vois maintenant le triste revers... Je m'en vais, Mathilda, parce que ma paix s'en est allée. Ton cœur lui-même ne voudrait pas d'un sacrilège amour...

Du jour où j'ai été convaincu que Jésus mourut pour l'humanité et souffrit pour le pécheur sur l'arbre maudit, mon âme se débattit dans une tragique alternative : ou perdre la suprême espérance, ou te perdre, toi!

Je n'étais qu'un faible et vain enfant, lorsque je pris la main offerte d'une femme qui m'apportait avec elle son pauvre avoir. Alors je m'enfuis sur mer et fis naufrage en votre pays, où je n'ai vécu que pour faire le malheur de ceux qui m'avaient arraché à la tombe.

Et te quitter, pourtant!... Quitter mon seul bien au

monde, ma seule joie sur la terre!... C'est trop dur, et plus que je ne puis supporter! Je ne veux plus vivre pour personne autre, après toi, ne devant plus vivre pour toi, si tendre et si vraie! Je ne dois désormais faire don de mon être qu'à la toute puissante volonté du Ciel.

Arrêtons-nous là. M. Huchon, à propos de ce Frédérick, de cet étranger, mis en scène par George Crabbe, se demande : « Est-ce un Français? » Je pense que, sachant ce que nous savons, la question ne se pose même plus, et qu'il n'y a personne, parmi mes lecteurs, qui n'ait déjà restitué à ce Français son nom véritable : Chateaubriand. Si le poète anglais n'était mort seize ans avant la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe*, ne jurerait-on pas qu'en écrivant ce conte il avait sous les yeux le chapitre de ces *Mémoires* relatif à l'épisode de Bungay? Tout y est : l'arrivée chez les Ives du jeune émigré, naufragé moral, jeté sur la côte saxonne par l'ouragan de la Révolution; l'accueil familial que lui font ses hôtes; le silence volontaire qu'il garde sur son mariage; sa maladie; les soins que lui prodigue Charlotte; la voix du démon ou, si l'on veut, de la démone intérieure qui l'incite à aimer; la naissance et les progrès de son amour, de leur amour; enfin, sa fuite.

J'entends bien que Crabbe, qui, usant de son droit de conteur, a poussé les choses plus loin qu'elles n'allèrent, donne de cette fuite une explication à laquelle le Chateaubriand de 1796 ne

pouvait songer. Remarquez toutefois qu'elle n'en est pas moins conforme à la psychologie du sceptique auteur de l'*Essai*, devenu, dans l'intervalle, le fervent catéchumène du *Génie du Christianisme*. Jusque dans les sentiments qu'il interprète, le conteur reste fidèle à l'histoire.

Comment l'aventure de la fille du pasteur vint-elle à sa connaisance? La réponse est facile. Rappelons-nous qu'il était pasteur lui-même, qu'il s'était certainement rencontré plus d'une fois avec les Ives, qu'il était lié avec Bence Sparrow, dans l'église duquel il avait souvent prêché, qu'il était apparenté aux Crowfoot, qu'il faisait chez eux de fréquents séjours, qu'il avait, en un mot, mille chances pour une d'être bien renseigné sur Beccles, et par Beccles sur Bungay. Mais, s'il eut l'occasion d'apprendre ainsi dans tout leur détail les amours de Charlotte et de Chateaubriand, telles, ou peu s'en faut, qu'elles nous sont rapportées dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, c'est donc que, selon la parole de Rider Haggard, elles étaient de notoriété publique à Beccles comme à Bungay.

Pauvre Charlotte! Le cher et douloureux secret de sa jeunesse ne demeura même pas sa propriété. Il courut les salons, les *assembly rooms*. Et ce fut peut-être la vraie cause si elle ne se maria qu'assez tard, avec un homme qui avait presque le double de son âge.

Mais peut-être aussi le dépit qu'elle put d'abord concevoir de cette divulgation se changea-t-il. par la suite en une flatteuse satisfaction d'amour-propre,

lorsque René, le René par qui et pour qui elle avait souffert, se fut fait absoudre à force de gloire. Il y eut un jour où elle ne se souvint plus d'avoir été trompée, mais seulement d'avoir été aimée. Ce jour-là, elle exhuma d'un coffret, où, malgré seize ans de mariage, ils étaient encore, « des billets insignifiants » de *lui*, qu'elle avait religieusement conservés, y joignit les « plans d'études » qu'elle n'avait cessé de relire comme un bréviaire, à en juger par les annotations dont elle avait couvert les marges du manuscrit[1], — et, munie de ces reliques, escortée de ses deux fils, elle monta dans la diligence de Londres, au vu d'un chacun, pour aller faire à *Portland Place* la touchante « réapparition » que l'on sait :

Charlotte avait tout à coup réapparu comme cet astre, la joie des ombres, qui, retardé par le cours des mois, se lèverait au milieu de la nuit[2].

Qu'elle eût été poussée à cette démarche « par une ancienne amitié », comme le veut M. Child, j'y consens; mais, au fond de cette amitié-là, palpitait encore quelque chose qui se rappelait avoir été de l'amour. Elle rentra, sans doute, à Bungay toute rayonnante, sous ses voiles noirs, d'une allégresse qu'elle ne chercha pas à dissimuler. Mais déjà, dès avril 1822, la nomination du vicomte de Chateaubriand au poste d'ambassadeur de France en Angle-

1. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 145.
2. *Ibid.*, t. IV, p. 281.

terre avait suffi, on le devine, pour donner un vert regain d'actualité à l'histoire de ses jeunes amours, dans ce vieux coin de province où elle s'était déroulée. Les gens du Suffolk en devisèrent, selon toute probabilité, devant Crabbe : « Parfaitement !... Miss Ives et son réfugié... En a t-on assez glosé, dans le temps !... Eh bien ! le réfugié, c'était lui ! » La matière était riche et dramatique à souhait. Crabbe n'eut rien de plus pressé que de la mettre en œuvre ; à la date significative du 16 juin 1822, il commençait, à Hampstead, le conte dont nous avons exposé la première partie. — Car il y en a une seconde, toute fictive, cette fois, où le poète accommode le dénouement au gré de sa seule fantaisie, de façon à contenter la morale et notre curiosité. M. Huchon la résume ainsi :

Il[1] se fait missionnaire, tandis que Mathilda, plongée dans la tristesse, dépérit peu à peu. Bien des années s'écoulent. Un médecin conseille à la « veuve » de se rendre dans le sud de la France pour s'y rétablir. Elle y rencontre son mari, légitime maintenant que l'autre femme est morte. Mais le climat de l'équateur a miné le missionnaire. Et les deux époux, sous la garde de Richard Vernon, passent ensemble les quelques moments qui les séparent du tombeau.

Combien fut différente la conclusion du roman de Charlotte ! Pourtant elle vint en France, elle aussi, dans l'année même qui suivit les entrevues

1. Frédérick.

de Londres, et peut-être à la demande de Chateaubriand ou du moins sur la foi du tendre intérêt qu'il lui avait de nouveau témoigné. Mais les événements n'avaient pas travaillé pour elle comme pour Mathilda. L' « autre femme » n'était pas morte, et lui, il était ministre, n'ayant d'yeux, d'oreilles, de pensée ni de sentiment que pour la guerre d'Espagne, « sa guerre ». Elle tombait bien, la trop crédule voyageuse de Bungay ! Elle fut vraisemblablement reçue et congédiée à la va-vite, un peu comme une parente de province.

Lui-même en fait l'aveu :

Par une de ces misères inexplicables de l homme, préoccupé que j'étais d'une guerre d'où dépendait le sort de la monarchie française, quelque chose sans doute aura manqué à ma voix[1].

Oui, ni l'accent ni l'âme n'y étaient plus. Charlotte comprit et se retira, le cœur plus navré peut-être qu'au lendemain du premier abandon. Avant de regagner l'Angleterre, pour s'y ensevelir à jamais dans le linceul du passé, nous savons par l'auteur des *Mémoires* qu'elle « *lui* laissa une lettre où elle se montrait blessée de la froideur de *sa* réception ». Et il ajoute :

Je n'ai osé ni lui écrire, ni lui renvoyer des frag-

1. *Mém. d'O.-T.*, t. IV, p. 282. — Nous savons, par un livre récent de M. Léon Séché, qu'à côté de cette préoccupation il en avait d'autres, auxquelles l'amour n'était pas étranger.

ments littéraires qu'elle m'avait rendus et que j'avais promis de lui remettre augmentés[1].

A quinze ans de là, comme elle était presque aux portes de la mort, nous avons vu qu'il eut une dernière fois de ses nouvelles, par son fils. Et ce fut tout.

Ce fut tout, je veux dire qu'il n'entendit plus parler d'elle; mais il ne semble pas qu'elle soit jamais complètement sortie de sa pensée. Quatre années avant sa fin, alors qu'il appliquait ses forces défaillantes à rédiger pour sa pénitence le pensum, d'ailleurs plein de traits admirables, qui s'appelle la *Vie de Rancé*, le nom de Charlotte se présentait encore sous sa plume[2]. Le souvenir de cet unique amour de sa jeunesse plana jusque sur son déclin, « douce lueur du passé, rose pâle du crépuscule qui borde la nuit[3] ».



Et il continue, il continuera de planer sur son œuvre. Tant que durera cette œuvre, la « fille du pays de Desdémone et de Juliette » qui, sous des

1. *Mém. d'O.-T.*, t. IV, p. 282. — Il dit encore (p. 282-283) : « S'il était vrai qu'elle eût eu une raison véritable de se plaindre, je jetterais au feu ce que j'ai raconté de mon premier séjour outre-mer... Le désir de brûler ce qui regarde Charlotte, bien qu'elle soit traitée avec un respect religieux, se mêle chez moi à l'envie de détruire ces *Mémoires* ».

2. Édition Delloye, p. 77.

3. *Mém. d'O.-T.*, t. II, p. 150.

noms divers, la remplit, en quelque mesure, d'un bout à l'autre, est assurée de vivre dans l'admiration des hommes.

J'espère avoir suffisamment établi qu'Atala, c'est Charlotte, et que *les Amours de deux Sauvages dans le Désert*, s'ils eurent peut-être pour destination, à leur toute première origine, de « peindre » les ardeurs fraternelles de Lucile et de François-René dans le désert de Combourg, ne rencontrèrent leur thème essentiel et ne se fixèrent en leur forme définitive que lorsque l'amour, l'amour au singulier, l'amour sans épithète, eut fécondé le cœur et le génie de Chactas, retour d'Amérique, dans le désert de Bungay. C'est encore Charlotte, qui, dans les *Natchez*, nous est apparue sous les traits de Céluta dont le nom même est évidemment calqué sur le sien. C'est elle enfin qui, troisième et suprême incarnation, ressuscite sous le ciel grec pour suivre Eudore dans l'arène des *Martyrs*.

Oui, la fille du « prêtre d'Homère », Cymodocée aux « beaux bras[1] », Cymodocée dont « les cheveux noirs ressemblaient à la fleur d'hyacinthe » et la « taille au palmier de Délos[2] », Cymodocée « nourrie » par son père « des plus beaux souvenirs de l'antiquité dans la docte familiarité des Muses[3] », Cymodocée habile à « toucher la lyre, charme des infortunés mortels[4] » et à faire entendre

1. *Les Martyrs*, t. I, p. 60.
2. *Ibid.*, p. 26.
3. *Ibid.*, p. 25.
4. *Ibid.*, p. 25.

une « voix mélodieuse, d'une merveilleuse douceur[1] », Cymodocée de qui « les yeux lancent des flammes », de qui « le sein fait naître les désirs[2] », Cymodocée, « cet astre charmant[3] », a surgi dans l'imagination du poète, non des clairs horizons de l'Arcadie hellénique, mais des lointains « confus et vaporeux[4] » de l'Arcadie de Bungay. Les veillées patriarcales sous le toit de Lasthénès nous ramènent aux soirées de *Bridge Street*. Est-ce Cymodocée ou Charlotte qui, s'apitoyant sur les infortunes du jeune voyageur, « jouet des cruelles destinées[5] », entrevoit soudain « une nouvelle espèce d'hommes, plus noble et plus sérieuse que celle qu'elle avait connue jusqu'alors[6] »? Est-ce l'exilé messénien ou l'émigré breton qui, lorsqu'un « véritable amour s'est glissé » en lui, « s'étonne de la timidité de ses sentiments, si différents de cette hardiesse de désirs, de cette légèreté de pensées qu'il portait jadis dans ses attachements[7] »? Et le père de Cymodocée lui-même, ce bon *clergyman* des siècles antiques à qui l'on sert, aux repas, « une part trois fois plus grande que celle des autres convives[8] », comment douter de son

1. *Les Martyrs*, t. I, p. 58.
2. *Ibid.*, t. II, p. 99.
3. *Ibid.*, t. I, p. 22.
4. *Ibid.*, t. II, p. 82.
5. *Ibid.*, t. I, p. 196.
6. *Ibid.*, t. I, p. 33.
7. *Ibid*, t. II, p. 81.
8. *Ibid.*, t. I, p. 44.

étroit cousinage avec l'homérisant et pantagrué-lisant vicaire de St Margaret Ilketshall? Relisez seulement sa profession de foi :

Il est vrai, comme mon aïeul, le divin Homère, je passerais volontiers cinq et même six années à faire ou à écouter des récits. Y a-t-il rien de plus agréable que les paroles d'un homme qui a beaucoup voyagé, et qui, assis à la table de son hôte, tandis que la pluie et les vents murmurent au dehors, raconte, à l'abri du danger, les traverses de sa vie ? J'aime à sentir mes yeux mouillés de pleurs, en vidant la coupe d'Hercule : les libations mêlées de larmes sont plus sacrées ; la peinture des maux dont Jupiter accable les enfants de la terre tempère la folle ivresse des festins et nous fait souvenir des dieux[1].

Ces récits, accompagnés du crépitement de la pluie et du souffle des vents, c'est là-bas, si je ne me trompe, dans la confortable intimité de la maison de brique rouge, que le prêtre d'Homère et le fils de Lasthénès les ont d'abord échangés, en les arrosant de grog et de vin de porto. Il n'est pas jusqu'au décor de l'idylle grecque qui ne nous reporte, en quelque mesure, dans le cadre de l'idylle anglaise où, comme au pays d'Eudore et de Cymodocée, « la vue s'étendait au loin sur des campagnes, entrecoupées de collines » qui dessinaient « une corbeille de verdure de plus de huit cents stades de tour[2] » ; où, comme l'Alphée et le Ladon,

1. *Les Martyrs*, t. I, p. 87.
2. *Ibid.*, p. 23-24.

la Waveney « serpentait dans les prairies », à travers « les vallées profondes, plantées d'aunes » et bordées par « un amphithéâtre de montagnes » dont la cime « terminait le cercle entier de l'horizon[1] »; où... Mais à quoi bon multiplier les rapprochements? Ceux que je viens d'indiquer sont, je pense, assez explicites.



Et maintenant, dirai-je que je n'ai pas laissé derrière moi, sans une émotion profonde, cette seconde et dernière station de mon voyage au pays d'exil du grand Enchanteur breton?

L'une des phases les plus éclatantes de l'histoire des lettres françaises eut son aurore dans « cet obscur vallon[2] » de Bungay. A ce titre, il mérite sa place parmi les pèlerinages illustres. Ici, Chateaubriand connut son premier et peut-être son seul amour; ici l'attendait la femme, longtemps appelée en vain, qui, même en lui échappant, devait donner un corps à ses songes; ici son cœur reçut, au moment propice, la grande initiation douloureuse et féconde sans laquelle sa puissante imagination eût continué de travailler à vide; ici il apprit à créer de la beauté, non plus avec des chimères, mais avec de l'humanité, avec de la souffrance, avec de la vie; ici naquirent, d'ici s'élancèrent à la conquête des âmes

1. *Les Martyrs*, t. 1, p. 57.
2. *Ibid.*, p. 84.

ces « anges » de passion et de mélancolie, Atala, Céluta, Cymodocée, idéales transfigurations de cette Charlotte à qui j'ai tâché de rendre une justice tardive, en montrant que ce fut elle qui les inspira.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES ET DES OUVRAGES CITÉS

[*Les noms de personnes sont en capitales, les noms géographiques en caractères ordinaires et les titres d'ouvrages en italiques.*]

B

C

D

E

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

DEUXIÈME PARTIE

Bungay.

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

ANGERS. — IMPRIMERIE A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.

